

80 Année - No 7

Juillet 1915

NOTRE ROMAN :

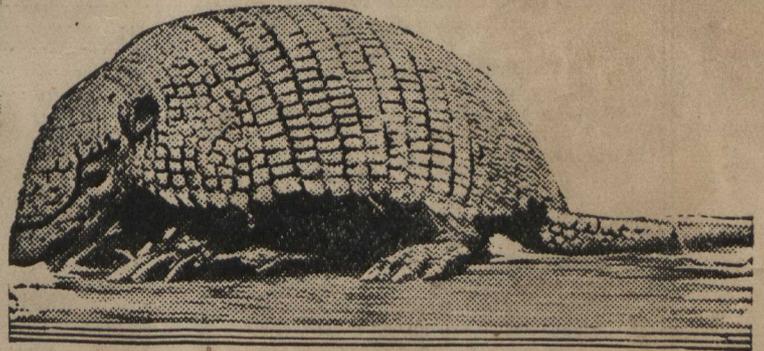
Le FILS de L'ARMATEUR

Par Auguste Faure

La Revue Populaire

10^c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Quelques animaux intéressants. (Voir article page 5)

Dans ce numéro: Nombreux articles relatifs à la guerre et aux choses peu connues dans le monde entier. Travaux faciles pour les dames et les messieurs. Un intéressant conte serbe et un superbe roman complet. Le tout illustré de superbes gravures.

Voici le sommaire complet à la page suivante.

POIRIER, BESETTE & C^{ie}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU No DE JUILLET 1915

	Pages
L'Histoire	3
Quelques animaux intéressants et curieux	5
Système d'éclairage pour opérations chirurgicales	7
Vive la Canadienne (poésie)	8
Le siècle de la vitesse	9
L'artillerie française jugée par un boche	10
Fabrication d'un pupitre à musique	11
Curieux moyen d'avoir de l'eau	12
Travaux féminins. Boîtes à bonbons et à mouchoirs	13
Bizarre coutume	14
Armes improvisées	15
Pour les sourds-muets-aveugles	16
L'oiseau le plus difficile à prendre	17
Le concert européen	18
L'automobile à hélice	19
Les superstitions au théâtre	20
Boche. Poésie fantaisiste	20
Le transport rapide des armées	21
Petites causes et grands effets	22
Comment organiser une cuisine pratique et commode	23
Les troupilles dans les tranchées	24
La marche à l'abîme. Tragiques souvenirs	25
Les chiens sont des êtres privilégiés	28
Balles de golf, balles explosibles	29
L'avenir d'un enfant d'après la forme de son pied	31
L'Étiquette à la Cour des rois	33
La bière à la cuiller	34
Roman Complet:	
LE FILS DE L'ARMATEUR,	Pages
Par Auguste Faure	35
Un bienfaiteur de l'Humanité. L'abbé de l'Épée	117
A vos souhaits; merci!	120
La cuisine sur le front	121
Les blessés sans blessures	122
Le café et le thé	122
Sous les flots	123
Une pêche productive. La chasse des baleines	127
Pour être en même temps chez soi et chez son tailleur	130
Les gestes et mouvements inutiles	131
Le secret professionnel des médecins	133
Un prétendant allemand au trône d'Angleterre	134
On peut se défendre contre les sous-marins	134
Les Caprices de l'amour	135
A combien revient la mort d'un combattant	136
L'Idée de Youtchak; conte Serbe	138
D'immenses fortunes gisent au fond des mers	142
Les mendiants chinois	144
Le Général Pau	146

La Revue Populaire

Vol. 8, No 7

La Revue Populaire

Montréal, Juillet 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Éditeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL
La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

L'HISTOIRE

A la fin de ce mois, l'Europe sera en guerre depuis un an.

Contre l'attente de tous, le conflit se prolonge, les ruines s'accumulent de plus en plus et il serait bien malaisé d'en prédire exactement la fin.

Les haines s'avivent également et de longues années, des siècles peut-être, devront s'écouler avant qu'il puisse exister à nouveau entre ce qui restera de l'Allemagne et les autres pays, des relations d'une apparente amitié, toute de surface, nécessitée par les besoins commerciaux et les ambitions particulières.

Tel n'a jamais été le cas, par exemple, entre l'Angleterre et la France. Ces deux pays, solidement unis à l'heure actuelle, le sont sincèrement.

Pas de rancune d'un côté ou de l'autre des multiples horions donnés et reçus au cours des diverses époques; depuis la guerre de Cent ans, les ententes cordiales ont alterné avec les luttes sans merci. Ennemis à Waterloo, anglais et français ont marché ensemble à Sébastopol; divisés par l'incident de Fashoda, ils ont bien vite oublié cette futile querelle devant un intérêt supérieur.

Car il faut bien en convenir, dans les

occasions graves, c'est principalement l'intérêt qui guide les peuples comme les gens.

On est allié quand on redoute un ennemi commun, on est rivaux quand on a en vue la même proie... La haine ou l'amitié de la veille, le bien ou le mal qu'on s'est fait mutuellement ne comptent plus devant le calcul du jour.

Depuis dix siècles, Anglais et Français sont si accoutumés à échanger des amabilités ou des coups qu'ils ne sauraient plus se passer les uns des autres. Très loyaux tous deux, ils n'ont jamais sacrifié leur honneur à de basses convoitises; c'est ce qui peut faire énoncer ce paradoxe que, même étant ennemis, ils ont toujours été amis.

Ils n'ont, en tout cas, jamais cessé de s'estimer.

Leurs luttes passées n'ont jamais eu leur origine dans une haine de race; ce ne fut plutôt que des querelles de famille après lesquelles on ne s'en aime que mieux.

Les peuples étant composés d'hommes se comportent collectivement comme se comportent les individus; on se fâche, on se raccommode, on se bat, on s'embrasse et tous ces événements constituent la majestueuse Histoire.

Roger Francoeur.



LES FLEURS

Quand la pauvre fleur est brisée, Et l'âme que la douleur brise,
Son parfum s'exhale plus fort, Epanche aussi, douce liqueur,
Sa petite âme ainsi blessée Son essence en odeur exquise:
Embaume en un plus libre essor. L'amour est le parfum du coeur.

Dieu créa partout l'harmonie,
Nous sommes parents de la fleur:
Le parfum, l'amour, le génie,
S'exhalent mieux dans la douleur.

Marie MONTFILS-CHESNEAU.

UN PEU d'HISTOIRE NATURELLE

Quelques animaux intéressants et curieux

Bien que, suivant l'expression de certains savants, la terre ne soit qu'un grain de sable dans l'immensité, il y a suffisamment, sur ce grain de sable, de choses intéressantes connues pour occuper toute la génération actuelle et suffisamment de choses à découvrir pour donner du travail à tous les savants à venir.

Depuis les pôles glacés jusqu'à l'équateur torride, les végétaux comme les animaux offrent un tableau dont l'étrangeté nous surprend souvent; les animaux surtout sont intéressants à étudier.

Voici par exemple le Morse, un habitant de la région arctique; c'est un animal d'une élégance douteuse et dont la tête fait penser à certaines figures aperçues dans les cauchemars. Les morses ont deux narines courtes, une queue rudimentaire et avec cela un poids d'environ 2,200 livres répar-

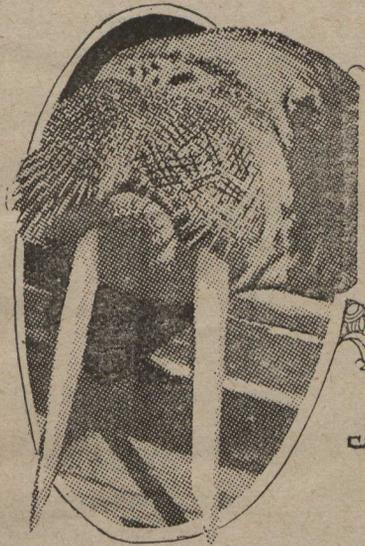
ties dans une masse d'environ vingt pieds de longueur.

On comprend que ces géants ne sont que des lourdeaux à terre, aussi la plus grande partie de leur existence se passe-t-elle dans la mer où ils font preuve d'une grande agilité.

On leur fait une chasse active pour leur cuir, leur graisse et l'ivoire de leurs énormes dents. Cette chasse n'est pas toujours sans danger, car les morses s'entendent fort bien entre eux pour culbuter les barques de pêcheurs et noyer ceux qui les dirigent.

Entre nous, ils n'ont pas tous les torts, ils exercent le droit de légitime défense, mais cela ne suffit pas à les préserver de la convoitise des hommes car leur nombre diminue rapidement d'année en année.

Quand il n'y en aura plus, ce sera certes une perte pour le commerce,



Ce n'est pas un modèle de beauté que le Morse mais cela n'empêche pas ses dents d'être très appréciées de nos élégantes, une fois transformées en jolies "quenottes".



Cet animal aime beaucoup les fourmis; la consommation qu'il en fait est énorme.

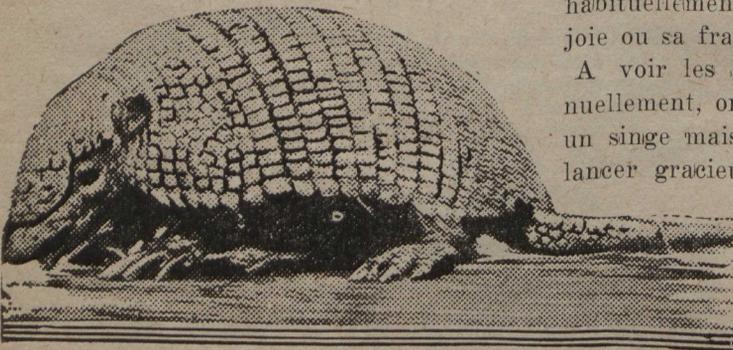
car leur ivoire principalement est très recherché. Sa blancheur et sa solidité permettent d'en fabriquer des dents artificielles admirables et peut-être que plus d'un joli sourire féminin doit son charme à ces longues dents, savamment travaillées, qui ornent la mâchoire du redoutable habitant des mers arctiques.

Le morse descend parfois, au cours de ses promenades, jusque sur la côte du Labrador, mais il ne s'aventure guère plus loin; il craint sans doute les coups de soleil.

Tel n'est pas le cas d'un autre animal bizarre: le tatou; celui-là n'a pas peur du soleil, il est vrai qu'il a, sur le corps, une épaisse cuirasse qui vaut mieux que la meilleure des ombrelles.

C'est un véritable chevalier du moyen-âge, bardé non de fer mais d'une solide matière cornée dont les articulations lui permettent facilement de se rouler en boule. De taille plutôt petite, il a de un à deux pieds de longueur; certaines espèces ont jusqu'à trois pieds, mais celles-là sont peu communes.

C'est lorsqu'il est attaqué, que le tatou



Le tatou possède une cuirasse utile en cas d'attaque; l'animal se roule et... l'on ne sait plus par quel bout le prendre.



L'äi-äi est un grand faiseur de grimaces; cela ne l'empêche pas d'être fort gracieux.

se roule en boule, il n'offre alors aucune prise à son ennemi mais il a encore un meilleur moyen de défense: c'est de s'enterrer. Il creuse la terre avec tant de facilité que deux hommes creusant derrière lui pour le rejoindre ne peuvent y parvenir.

Le tatou se rencontre un peu partout dans l'Amérique du Sud, principalement dans l'Argentine et dans la région de l'Amazonie.

C'est dans ces pays que l'on rencontre également "l'Äi-äi" amusant petit animal qui tient à la fois du singe et de la chauve-souris. Le nom drôlatique qui lui est donné provient du cri qu'il fait entendre habituellement, soit pour manifester sa joie ou sa frayeur.

A voir les grimaces, qu'il fait continuellement, on pourrait croire que c'est un singe mais quand on l'aperçoit s'élever gracieusement d'une branche à l'autre et planer en l'air pendant quelques instants, il évoque la pensée de ces animaux qui ne sont "ni rats ni oiseaux" et qu'on nomme des chauves-souris.

L'äi-äi vit de fruits qu'il croque avec des mouvements gracieux comme ceux des écureuils bien connus au Canada.

Un autre animal de coquette allure et très peu connu, c'est le fourmilier d'Australie qui, en dépit de sa petite taille, est un être d'une extrême voracité.

Sa pâture habituelle se compose de fourmis et c'est avec une sorte de véritable rage qu'il démolit leurs constructions dans la campagne.

Le fourmilier d'Australie, à peine gros comme un rat, est d'une grande vivacité et sa fourrure rayée de blanc présente quelque ressemblance avec celle des "petits suisses".

Les quatre animaux dont nous venons de parler sont, chacun en leur genre, de véritables curiosités et sans doute il en existe d'autres beaucoup plus extraordinaires que nous ne connaissons peut-être jamais.

— o —

Système d'Eclairage pour Les Operations Chirurgicales

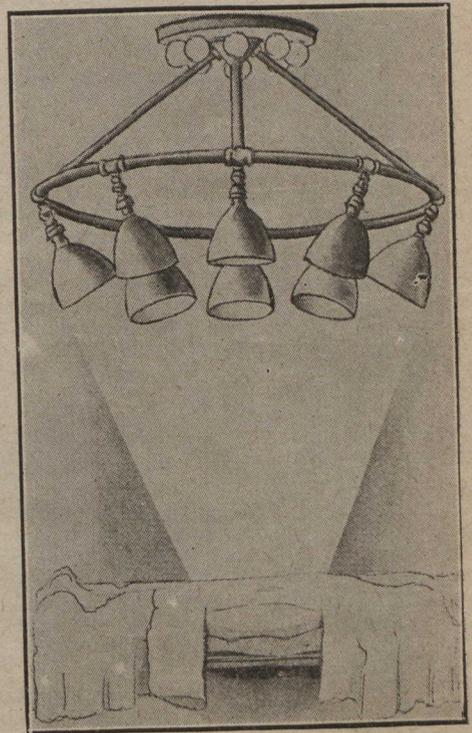
Un système d'éclairage récemment perfectionné vient de faire son apparition pour résoudre un des problèmes embarrassants en rapport avec les opérations chirurgicales, celui d'une illumination satisfaisante dans les salles d'opérations.

Huit globes tungstènes, 25 watts, opérant sur un courant ordinaire de 110 volts, et disposés dans un cercle de 6 pieds tout près du plafond, jettent leur lumière d'une telle manière que les rayons des globes opposés se croisent mutuellement dans un

angle de 45 degrés sur le champ d'opération.

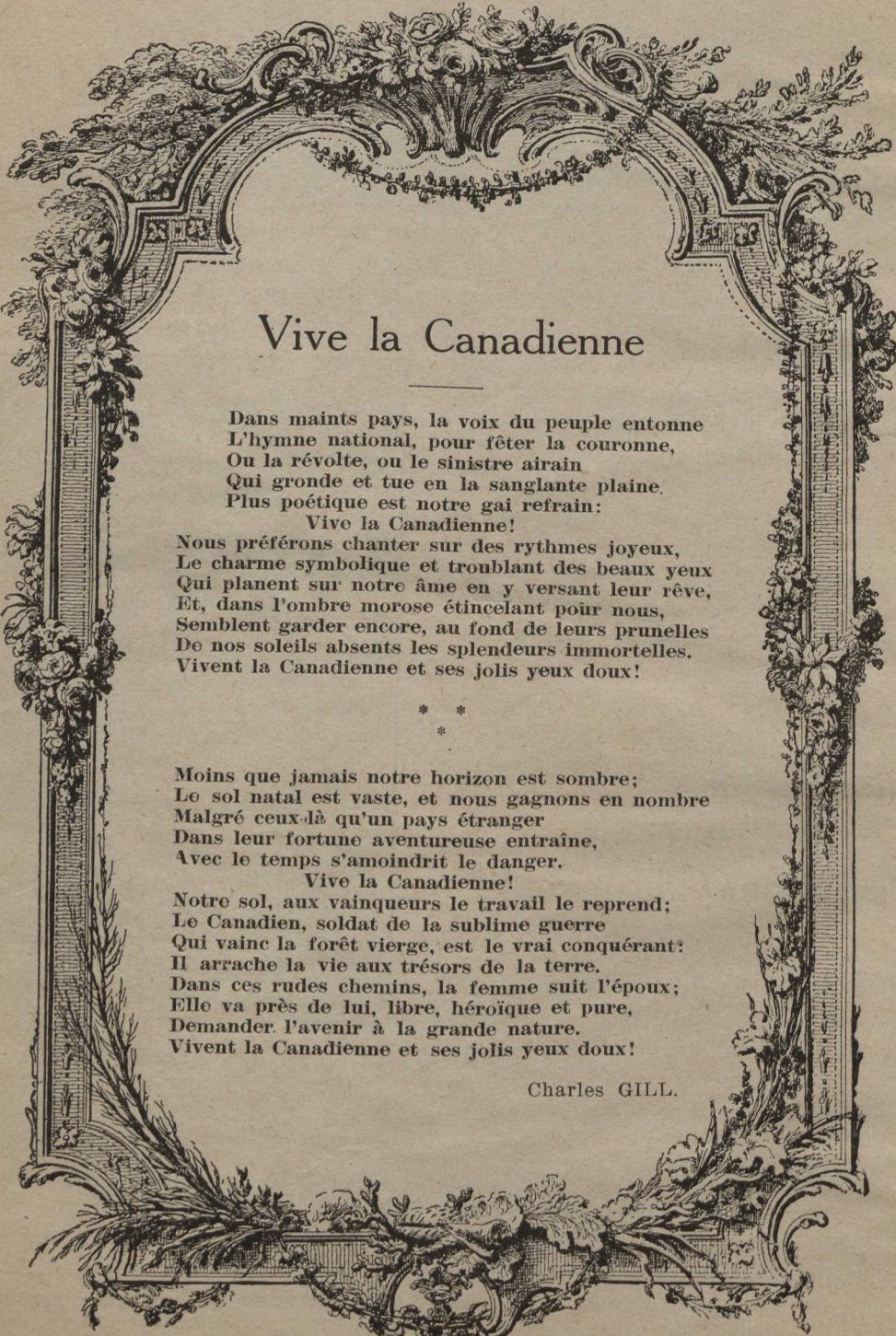
Ceci, affirme-t-on, empêche toutes les ombres qui obscurcissent les profondeurs de certaines blessures, et permet aux chirurgiens de faire aisément les plus délicates manipulations qui étaient primitivement exécutées avec de considérables difficultés.

Les globes sont dépolis et placés dans



Le nouvel éclairage dans les salles d'opération.

des réflecteurs ellipsoïdaux semblables à ceux qui sont employés dans les automobiles. L'illumination se trouvant au plafond, il y a très peu de chaleur qui puisse nuire à l'ouvrage de l'opérateur. L'éclairage général de la chambre est assuré au moyen d'autres lumières.



Vive la Canadienne

Dans maints pays, la voix du peuple entonne
L'hymne national, pour fêter la couronne,
Ou la révolte, ou le sinistre airain
Qui gronde et tue en la sanglante plaine.
Plus poétique est notre gai refrain:

Vive la Canadienne!

Nous préférons chanter sur des rythmes joyeux,
Le charme symbolique et troublant des beaux yeux
Qui planent sur notre âme en y versant leur rêve,
Et, dans l'ombre morose étincelant pour nous,
Semblent garder encore, au fond de leurs prunelles
De nos soleils absents les splendeurs immortelles.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux!

* *
*

Moins que jamais notre horizon est sombre;
Le sol natal est vaste, et nous gagnons en nombre
Malgré ceux-là qu'un pays étranger
Dans leur fortune aventureuse entraîne,
Avec le temps s'amointrit le danger.

Vive la Canadienne!

Notre sol, aux vainqueurs le travail le reprend;
Le Canadien, soldat de la sublime guerre
Qui vaine la forêt vierge, est le vrai conquérant:
Il arrache la vie aux trésors de la terre.
Dans ces rudes chemins, la femme suit l'époux;
Elle va près de lui, libre, héroïque et pure,
Demander l'avenir à la grande nature.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux!

Charles GILL.

LE SIECLE DE LA VITESSE

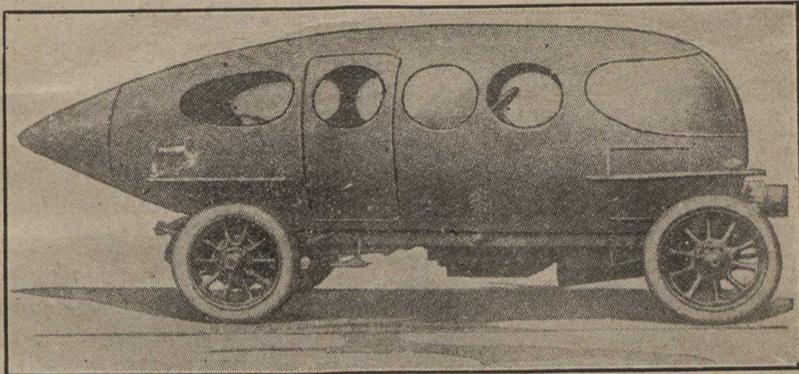
On cherche à toujours aller plus vite lorsqu'on se déplace et l'aéroplane qui constitue aujourd'hui le moyen le plus rapide de locomotion sera peut-être détrôné un jour.

En attendant, on perfectionne sans cesse les appareils déjà connus en vue d'en obtenir un meilleur rendement; pour cela, on cherche surtout à diminuer la résistance opposée par l'air.

On sait que la résistance de l'air sur un mobile qui s'y déplace croît comme le

le cadre d'une bicyclette une carrosserie fermée, légère, enfermant le corps du pilote et ne laissant à l'extérieur que les jambes de ce dernier et les roues de la bicyclette.

La forme de la carrosserie était le point important, et l'inventeur s'est arrêté à celle d'un gros oeuf allongé, l'attaque de l'air se faisant par le gros bout. Une semblable forme étonne au premier abord, c'est cependant celle qu'indiquent la théorie et la pratique. On s'imagine à tort



Un nouveau genre d'auto rapide

carré de la vitesse de ce mobile; un cycliste dont la force est constante ne peut donc dépasser la vitesse pour laquelle la résistance de l'air devient égale à la puissance qu'il développe. Pour augmenter la vitesse, la puissance restant égale, il faut donc diminuer la résistance à l'avancement, et c'est dans cette voie qu'ont été faites, récemment, d'intéressantes expériences.

Un jeune ingénieur a fait établir sur

que le solide présentant au fluide la moindre résistance est effilé à l'avant: les poissons destinés à se mouvoir rapidement n'ont-ils pas la partie antérieure du corps plus volumineuse que la partie postérieure? Nos dirigeables ont la forme de moindre résistance, les projectiles des fusils de guerre sont également établis d'après ces principes.

Au point de vue pratique le "projectile" du jeune ingénieur est constitué par

une carcasse en bois courbé recouvert d'une étoffe parfaitement lisse et fortement tendue, l'avant est recouvert de feuilles de celluloid transparentes. Le tout est fixé au cadre de la bicyclette par des armatures d'acier.

Les résultats donnés par cet appareil ont été des plus satisfaisants et ont permis d'abaisser notablement le record de l'heure.

Un autre inventeur eut alors l'idée d'adopter ce système à une automobile d'une force de 50 H. P. marchant à la vitesse maxima de 66 milles à l'heure.

Munie de la carcasse en forme d'oeuf, l'auto éleva sans difficulté sa vitesse à 80 milles, soit 14 milles de plus à l'heure.

Nous verrons peut-être avant peu ces "bolides" d'un nouveau genre circuler dans nos villes.

Les beaux jours seront alors venus pour les marchands de béquilles et de membres artificiels...

— o —

Dans l'Inde, le beurre fait avec le lait maigre des vaches du pays est bleu, au lieu d'être jaune. "Quand j'ai vu pour la première fois cette substance couleur d'azur", disait une dame en voyage, "j'avais promis de ne jamais y toucher ; mais les autres le faisaient, avec une satisfaction évidente, j'ai alors essayé le beurre, et, à ma grande surprise, je l'ai trouvé délicieux. Vous qui avez été habitués à voir du beau beurre doré, vous ne pouvez vous réaliser ce que c'est que de voir du beurre qui vous paraît être apparemment peinturé en bleu."

— o —

L'Artillerie Française Jugée par un Boche

Déclaration du chef d'état-major du général von Eimen, commandant l'armée de Champagne, à l'envoyé spécial de la "Kolnische Zeitung":

"Les français ont pour principe de changer le plus souvent possible leurs troupes. Ils n'emploient ici chaque unité que pendant un bref délai, puis ils la remplacent par une autre. Chacun de leurs régiments ne donne l'assaut qu'une fois. Ils entretiennent des canonnades tellement phénoménales (ungeheuerlich) que même au quartier-général de l'armée, c'est-à-dire à une distance notable du front, on entend comme un mugissement effrayant. Sur le front,—et le chef d'état-major ne faisait que confirmer les récits toujours pareils de ceux qui ont pris part au combat,—l'artillerie française produit un fracas qu'aucune expérience humaine n'a permis jusqu'à présent de comparer à quoi que ce soit. On disait, — ce qui n'arrive d'ailleurs pas dans la nature— un épouvantable orage pendant lequel il tonnerait sans interruption pendant des heures.

Ce fracas des coups et des obus qui éclatent est, à lui seul, quelque chose de si terrible pour les nerfs que le fait de le supporter est une des plus rudes épreuves auxquelles ait été soumis jusqu'ici le système nerveux d'un organisme humain. Pendant que dure ce tonnerre, on est à peu près incapable de penser. On se borne à s'accrocher à l'endroit où le devoir vous a placé, et l'on s'offre aux coups du destin.



Fabrication d'un Pupitre à Musique

Les amateurs de musique ne sont pas rares au Canada et nombreux sont ceux qui jouent du violon. On accueillera donc avec plaisir ces quelques renseignements grâce auxquels chacun pourra facilement fabriquer un support très utile aux violonistes, flûtistes, cornettistes, etc.

Ce support est à double usage: il conviendra parfaitement aussi comme support de journal ou de magazine pour faire la lecture tout en se reposant.

Procurez-vous, au moulin à scie, les matériaux suivants en bon bois poli:

- 1 régulateur, $1\frac{1}{8}$ x $1\frac{1}{8}$ x 37 pouces.
- 1 morceau horizontal, $1\frac{1}{8}$ x $1\frac{1}{8}$ x 15 pouces.
- 1 entretoise, $1\frac{1}{8}$ x $1\frac{1}{8}$ x 14 pouces.
- 1 entretoise, $1\frac{1}{8}$ x $1\frac{1}{8}$ x 12 pouces.
- 1 planche, $\frac{1}{2}$ x 8 x 13 pouces.
- 2 liens, $1\frac{1}{8}$ x $1\frac{1}{8}$ x 9 pouces.
- 4 blocs, $1\frac{1}{8}$ pouce carré.
- 2 emboîtures ou tenailles.

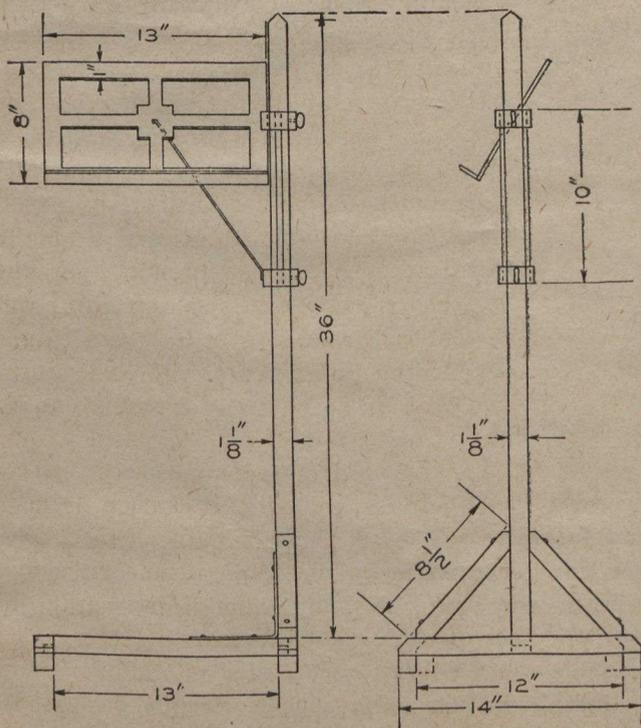
1 bande, $\frac{1}{2}$ x 1 x 13 pouces.

8 vis en cuivre à tête ronde.

1 baguette en cuivre, $\frac{1}{4}$ de pouce de diamètre et 12 pouces de longueur.

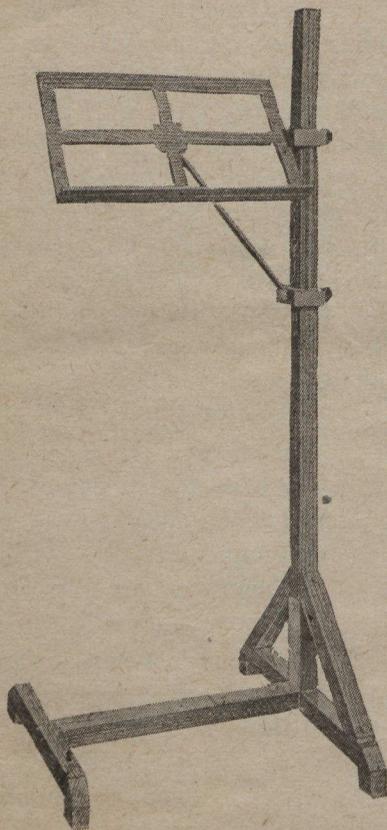
1 morceau en cuivre, $\frac{1}{4}$ x $\frac{3}{4}$ x 10 pouces.

Coupez un tenon au bout du montant qui devra être en bas et faites une mortaise au centre de la longue entretoise pour recevoir le tenon. Le morceau horizontal aura des tenons coupés aux deux bouts afin de les ajuster aux mortaises coupées dans les côtés des deux entretoises. Les coins supérieurs sur les bouts des deux entretoises sont coupés en pente sur un angle de 45 degrés. Les blocs pour les pieds sont mis en dessous et au bout de chaque entretoise avec des vis et de la colle chau-



Détails des mesures pour la construction.

de, les têtes des vis étant bien enfoncées afin qu'elles ne puissent pas atteindre les tapis ni endommager le plancher. Les liens sont tenus en place avec des vis à têtes rondes après avoir été coupés convenablement pour pouvoir les ajuster au régulateur et à l'entretoise.



Le pupitre à musique terminé.

Le support pour le livre est découpé dans la planche. Les ouvertures sont faites en découpant les morceaux avec une scie, et les bords sont aplanis avec un ciseau tranchant. La bande au bord est alors collée à la partie inférieure de la planche.

Un bout de la planche est alors ajusté dans une fente coupée dans l'une des em-

boîtures. La fente peut être coupée dans l'angle droit afin de donner la pente désirée au support du livre. Les emboîtures sont jointes par deux petites bandes carrées en chêne, tel que nous le démontrons dans notre gravure. La bande en cuivre est liée dans le centre aux angles droits et elle est percée afin de pouvoir recevoir les vis qui la fixeront dans le coin au montant et aux parties horizontales.

— o —

CURIEUX MOYEN D'AVOIR DE L'EAU

Dans les régions restées désertes par manque d'eau, on peut, par le procédé suivant utilisé à la forteresse de Gibraltar, recueillir l'eau provenant de la rosée: il suffit de creuser le sol sur une surface suffisante et on recouvre l'emplacement affouillé de paille sèche sur laquelle on étend une couche d'argile, en ayant soin que la paille ne dépasse en aucun point.

La couche de paille constitue un excellent calorifuge qui isole l'argile de la terre; après le coucher du soleil, par une nuit claire, cette argile se refroidit rapidement par radiation et sa température est bientôt inférieure à celle de saturation de l'air de l'atmosphère environnante.

La vapeur d'eau se condense et est recueillie dans le bassin; il est bon de mettre sur le sol, sous la paille, une couche d'asphalte ou du béton, pour éviter que la paille, devenant humide, ne perde de ses qualités calorifuges.

A Gibraltar, la paille est remplacée par du bois et la couche d'argile par de la tôle.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

BOITES A BONBONS, A RUBANS, A MOUCHOIRS

Les beaux meubles, assurément, ornent bien une maison mais pour orner à leur tour ces meubles, il faut de jolis bibelots et de menus objets marqués au coin de l'élégance et du bon goût.

Or, il n'est rien de plus facile à une maîtresse de maison tant soit peu ingénieuse et adroite que de fabriquer elle-même diverses petites choses qui rehaussent beaucoup l'aspect intérieur d'une maison tout en présentant quelque utilité.

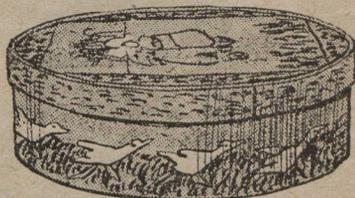
Voyons, par exemple, la fabrication de boîtes artistiques pour ranger les rubans et les mouchoirs.

Et voici deux modèles faciles à exécuter : d'abord un petit coffret en marronnier, en sycamore, ou encore en vulgaire bois blanc, plus léger et aussi pratique.

Sur une forme ovale ou ronde, haute ou basse, on esquisse très simplement un dessin amusant copié sur quelque carte postale, puis on le repasse à la pyrogravure avec la pointe de platine chauffée sur la lampe à alcool et entretenue rouge au moyen de la soufflerie ajustée au saturateur contenant de l'essence minérale.

On colore après les espaces avec des peintures variées ou tout simplement de l'aquarelle, on gouache les parties blanches et l'on passe les fonds au brou de noix.

Sur le couvercle du modèle ci-contre (II) le ciel est teinté en bleu de Prusse, le fond d'herbe et les arbres en vert hooker, les figures et les bras en carmin et jaune indien ; la veste du petit garçon en sienne naturelle



I



II

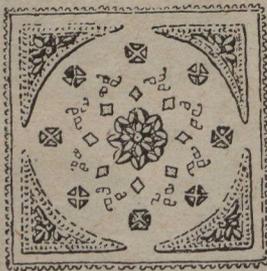
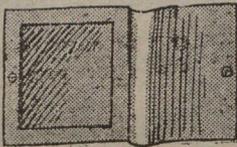


III

La Boîte à Bonbons

et son pantalon en indigo, celle de la petite fille en véronaise avec la jupe carmin.

La coiffe est gouachée de blanc. Les sabots, les cheveux, l'entourage de la carte et du couvercle sont passés au brou de noix. Le bord de la boîte est teinté de vert avec l'herbe indiquée en traits pyrogravés et les oies (III) gouachées de blanc avec le bec et les pattes jaunes.



La boîte à mouchoirs

Une boîte à mouchoirs à "soufflets" est plus pratique qu'une boîte à bords rigides. Pour la faire, on prend un carré, un carton presque souple qu'on recouvre en satin ou en satinette de couleur, parfumé de poudre.

Sur cette base se coud la partie pliée en soufflet (IV), qui se fait en forte toile recouverte de tissu sur les deux faces et au-dessus de laquelle s'ajuste un rebord (V) boutonné au couvercle au moyen d'une pression.

Ce couvercle est également souple et peut se garnir (VI) d'un carré de toile

incrusté aux quatre coins et au centre de motifs en gros crochet de coton et brodé, au point coupé de carrés et de losanges avec des motifs au "passé" qui donnent un cachet original et gracieux.

Vous le voyez, il n'y a rien d'excessif comme difficulté dans ces petits travaux. Nombre de nos lectrices possèdent des appareils de pyrogravure; avec les idées ci-dessus, elles auront de quoi exercer leurs talents.

Dans les numéros suivants de la "Revue Populaire", nous continuerons ce département spécial à nos lectrices et nous recevrons avec plaisir toutes leurs suggestions à ce sujet.

— o —

BIZARRE COUTUME

Le jour de la Saint-Etienne, dans certaines bourgades de l'Irlande, les jeunes gens ont conservé une très ancienne coutume, excessivement curieuse.

Deux à deux, ils parcourent les rues, costumés d'un accoutrement entièrement fait de paille.

Pour se défendre des gamins des rues, qui les pourchassent, ils ont en main un bâtonnet, muni d'une vessie soufflée, dont ils les frappent à coups redoublés, un peu à la façon des bouffons d'autrefois qui se servaient de vessies gonflées d'air, du même genre.

Malgré toutes les recherches, on ne sait à qui attribuer cette coutume qui remonte, paraît-il aux temps les plus reculés.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on rencontre cette même coutume chez certaines peuplades indigènes de l'Afrique. Les jeunes gens se livrent à ce bizarre exercice, au jour de leur majorité.

ARMES IMPROVISÉES

Au cours de cette guerre, les armes les plus compliquées sont en usage ce qui n'empêche pas d'utiliser, pour la défense et pour l'attaque, les moyens les plus imprévus et les plus primitifs.

Deux soldats anglais avaient été blessés et faits prisonniers par les allemands; ceux-ci les avaient naturellement désarmés et, pour plus de sûreté, les avaient attachés avec des cordes à leurs chevaux.

Les deux boches qui conduisaient les prisonniers vers un camp de concentration ne trouvaient rien de plus spirituel que de les insulter continuellement mais ils jouaient là un jeu dangereux.



Un combat à coups de briques.

Enervés par cette lâche grossièreté, les deux anglais rompirent brusquement leurs liens puis, avisant un tas de briques, s'emparèrent vivement de quelques-unes qu'ils lancèrent vigoureusement à la tête de leurs ennemis.

Bien qu'une tête de boche soit dure et qu'elle soit préservée par un casque solide, elle ne peut pas résister longtemps à des briques envoyées avec la force et l'adresse d'hommes entraînés à ce genre d'exercice par la pratique suivie des sports.

En quelques secondes, les teutons avaient craché leurs dents et gisaient inertes par terre.

Les deux anglais, au prix de mille difficultés, purent gagner les lignes françaises à St-Quentin et de là furent dirigés sur le corps auquel ils appartenaient.

POUR LES SOURDS-MUETS AVEUGLES

Quelle triste infirmité que d'être sourd-muet et aveugle! C'est être isolé du monde entier, c'est vivre au fond d'un cachot sans espoir de revoir jamais la lumière, d'entendre des voix amies, d'exprimer ses besoins autrement que par des signes, et encore, sait-on seulement si quelqu'un prend garde à vos gestes, cherche à comprendre ce que vous désirez.

Pour celui qui a vécu ainsi depuis sa naissance, le supplice est évidemment moins grand que pour qui a perdu, après en avoir joui de longues années, la faculté de parler, d'entendre, de voir. Il faut certes une âme bien trempée pour supporter sans désespoir l'état dans lequel on se trouve.

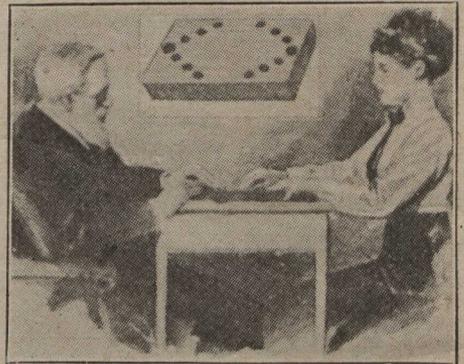
On s'ingénie de plus en plus à soulager les personnes ainsi affligées. Le système Braille, par exemple, leur fournit un moyen de lecture, grâce auquel ils se maintiennent en communication avec leurs parents, leurs amis, etc. Mais, jusqu'ici, on n'avait pas encore devisé un appareil permettant à deux personnes sourdes-muettes et aveugles de tenir entre elles une conversation. Cet appareil existe désormais.

Il est très simple cet appareil, dont on peut voir la reproduction insérée dans la gravure accompagnant cet article. Il consiste en une boîte ayant sept touches à chacune de ses extrémités. Chacune des touches communique par un levier à celle qui lui est symétriquement opposée.

Les deux personnes désirant tenir une conversation, se placent de chaque côté d'une table sur laquelle a été posé l'appareil.

Les lettres sont formées, comme dans l'alphabet de Braille, au moyen de diverses combinaisons de six points, en plus exactement ici, de six touches. La septième touche indique, lorsqu'elle est frappée une fois, la fin d'un mot et, lorsqu'elle est frappée deux fois, qu'on attend la réponse ou que la conversation est terminée.

Et maintenant, disons que la jeune femme représentée dans notre gravure,



Conversation entre deux personnes sourdes-muettes, aveugles.

frappe une combinaison de touches indiquant la lettre "a", immédiatement les touches symétriquement opposées se trouveront soulevées et indiqueront cette même lettre "a" à l'autre personne.

Il est certain que l'obligation d'épeler les mots lettre par lettre ne permet pas une conversation très animée et, cependant, on assure qu'avec un certain montant de dextérité et de pratique, il est possible de transmettre au moins cinquante mots par minute.

L'OISEAU LE PLUS DIFFICILE A PRENDRE



L'oiseau le plus difficile à prendre est assurément le grand condor royal de la Cordillère des Andes.

Cet oiseau, d'une force et d'une voracité prodigieuses, ne mesure pas moins de 12 à 15 pieds d'envergure et, bien que son vol soit très lourd, il peut le soutenir très longtemps.

Comme ses congénères les aigles, dont la puissance visuelle est proverbiale, le condor planant à plusieurs milliers de verges d'altitude, aperçoit sa proie ou son ennemi l'homme, marchant au fond de la vallée.

Très rusé, il n'a garde de s'approcher de l'homme dont il redoute les armes qui tuent à distance.

On ne saurait le surprendre dans son nid, qu'il bâtit toujours sur les crêtes les plus inaccessibles, au bord des précipices dont les parois glissent, tombent parfois perpendiculairement à des profondeurs énormes.

Mais l'homme invente toujours des ruses qui lui permettent de s'emparer des animaux les mieux doués pour lui échapper.

Voici la tactique inventée par les chasseurs indiens.

Ils tuent un boeuf ou un cheval ou encore quelque chèvre ou quelque mouton de forte taille.

Ils dépouillent l'animal de sa peau qu'ils emportent avec eux dans les parages fréquentés par le grand condor.

Alors ils se revêtent de la peau de l'animal et attendent la venue du grand oiseau carnassier.

Celui-ci planant dans les airs limpides ne tarde pas à découvrir la belle proie qui s'offre à sa voracité.

Comme l'éclair, il fond sur la victime qu'il emportera dans son nid, mais au moment où ses serres s'enfoncent dans la toison qui recouvre le chasseur, celui-ci sort brusquement de la peau, saisit les pattes de l'oiseau et le poignarde jusqu'à la mort.

La force de cet oiseau est tellement puissante que souvent les chasseurs de condor reviennent avec les bras cassés d'un coup d'ailes gigantesques.

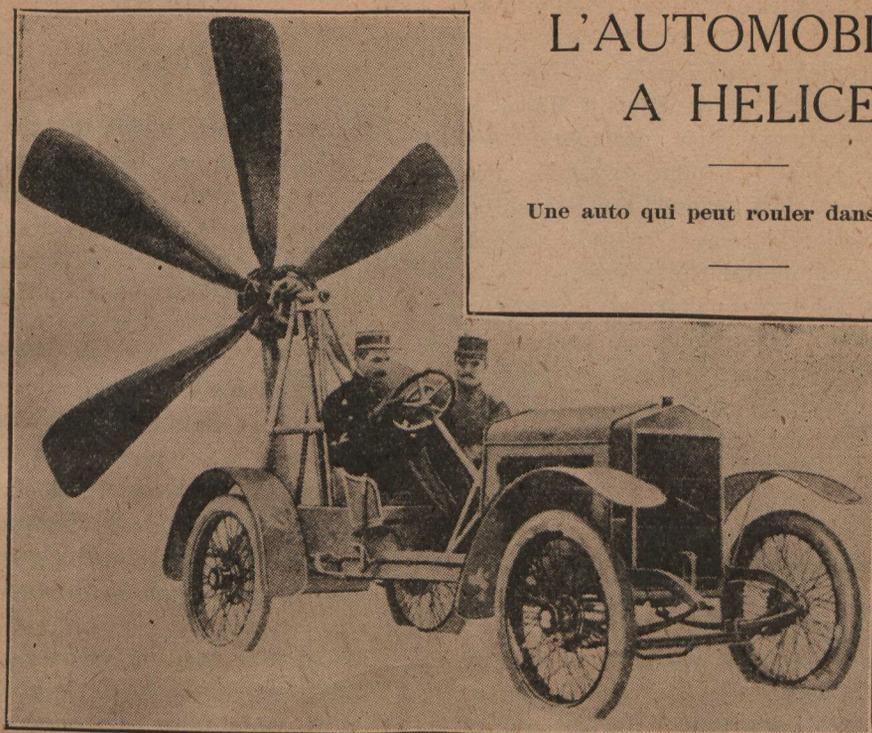
LE CONCERT EUROPEEN



Le concert est un peu bruyant; il est aussi quelque peu dispendieux et la note à payer pourra faire faire la grimace à quelques exécutants.

L'AUTOMOBILE A HELICE

Une auto qui peut rouler dans le sable



On a beaucoup perfectionné les automobiles depuis quelques années et, les mécaniciens s'étant également perfectionnés, il est très rare aujourd'hui que la fâcheuse "panne" vienne immobiliser les automobilistes pendant des heures entières comme cela se voyait fréquemment jadis.

Malgré cela, il est très difficile de rouler par tous les temps et par tous les chemins... surtout quand il n'existe pas de chemins. Pour assurer une marche régulière à la voiture, les roues motrices—celles d'arrière — doivent avoir un contact ferme avec le sol.

Si la terre est détrempée, les roues patinent, elles tournent sur place en faisant voltiger des masses de boue à l'arrière ; le conducteur s'énerve et passe successivement de la première à la dernière vitesse, sur place et sans autre effet que de

creuser une ornière de plus en plus profonde.

Ce petit jeu là peut durer longtemps et il est certains cas où il deviendrait particulièrement dangereux.

En temps de guerre, par exemple, il faut être sûr de sa machine même si l'on doit traverser des terrains défavorables au roulage, il faut pouvoir passer partout, dans la boue, dans le sable et cela sans ralentir.

Ce n'était pas possible avec les moteurs ordinaires qui actionnaient directement les roues aussi est-il venu à l'idée d'un officier de l'armée française de munir sa voiture d'une hélice à l'arrière comme un aéroplane et de relier l'arbre de cette hélice à son moteur.

Le résultat a été concluant et la voiture a pu, sans difficulté aucune, traverser des

endroits difficiles à l'allure de 50 milles à l'heure.

Les premières expériences ont été faites dans les déserts sablonneux du Maroc où jamais auparavant une automobile "n'avait mis le pied", comme dirait M. Prud'homme, et c'est aujourd'hui le meilleur moyen de déplacement rapide adopté dans ces régions inhospitalières.

Attendons-nous quelqu'un de ces jours à voir l'auto universelle qui roulera sur terre, plongera dans la mer et ira faire ensuite une promenade sentimentale au clair de lune dans le milieu des nuages...

— o —

LES SUPERSTITIONS AU THEATRE

Celles des acteurs anglais sont très curieuses : le parapluie et les souliers jouent un rôle très important. Un acteur qui crée un rôle avec des souliers neufs n'obtiendra aucun succès. Cependant le charme sera rompu s'il met au pied gauche le soulier droit et vice-versa—il est évident qu'il obtiendra tout au moins un succès de fou rire.—Si cette intervention arrive par erreur, c'est le meilleur garant d'un immense succès. Les souliers qu'un artiste portait à ses débuts ont pour lui la valeur d'un talisman ; il les garde pour les chausser à chaque nouvelle pièce ou pour obtenir un engagement.

L'acteur qui dépose son parapluie sur la table du régisseur fait échouer la pièce en cours de répétition. De même, une pièce dans laquelle un acteur apparaîtrait avec son parapluie, serait condamnée à un échec inévitable. Jamais un artiste soucieux des intérêts de son théâtre ne consentirait à monter sur le plateau muni de cet accessoire.

BOCHE

Le mot "boche" ayant fait fortune, il était naturel que les poètes humoristiques cherchent des rimes à ce néologisme. Boisbréault de la "Tunisie Française", dans une odelette dédiée à Guillaume II en a trouvé quelques-unes de fort amusantes.

Oh! Grand Kaiser, bougre de moche
Gott-mit-uns, faux roi de Basoche.

T'es pas à la hauteur de Hoche ;
Tu n'vauz même pas Boubouroche :
C'est pas cela que l'on te r'proche
Pour sûr, triste mouche du coche!

Mais tu reluquais nos sacoches,
Vil détrousseur de fonds de pochés,
Et t'as voulu faire bamboche
A Paris, aux sons de nos cloches!

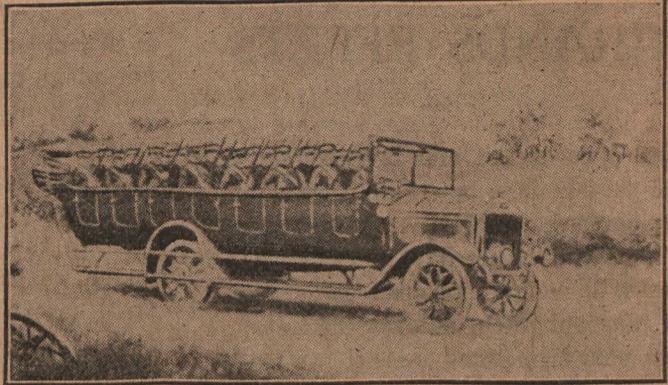
Hélas! T'as eu des anicroches,
Et t'as vu comme l'on ricoche
Près de Paris... quand on s'approche
Grand forban, sinistre gavroche!

Et pourtant ta grandeur s'accroche
A ton beau plan qui s'effloche
Viens-y donc! Assassin de mioches,
Piètre Lohengrin en galoches!

Amène-nous ta sal' caboche,
Qu'on te la crève à coups de pioche
A coups de poings ou de mailloche
Et qu'on enterre ta bidoche!

Puis l'on gravera sur la roche :
"Ci-gît, Guillaume-le-Fantoche,
Tête à claques, gueule à taloches,
Le dernier Empereur des Boches!"

LE TRANSPORT RAPIDE DES ARMEES



Une auto pour le transport des troupes.

Napoléon Ier disait que c'était surtout avec les jambes de ses soldats qu'il gagnait ses victoires et, quelque'étrange que puisse paraître cette assertion, elle comporte néanmoins une grande vérité.

Le déplacement rapide des troupes en guerre peut influencer considérablement sur le sort d'une bataille en amenant des renforts aux points faibles en temps voulu et c'est une chose que les progrès actuels ont singulièrement facilitée.

Déjà les trains permettent une concentration active de troupes à un endroit donné mais ce lieu est invariable à cause de l'obligation de suivre la voie ferrée; il n'en est pas de même avec les automobiles qui utilisent aujourd'hui les plus mauvaises routes et même les champs quand la terre est suffisamment sèche.

En Angleterre, principalement, où il existait de nombreuses voitures automobiles de tourisme contenant une moyenne de trente-cinq personnes chacune, on a eu vivement fait de les réquisitionner toutes pour les besoins de l'armée.

Spacieuses et confortables, ces voitures peuvent rouler à une bonne allure et transporter les hommes à de longues distances dans le minimum de temps.

C'est un gros avantage auquel vient s'ajouter celui, non moins appréciable, d'avoir à l'arrivée des combattants frais et dispos, prêts à l'action immédiate.

Singulière destinée des choses! Ces automobiles spécialement construites pour le plaisir servent aujourd'hui à véhiculer la mort.

Comme si celle-ci n'allait déjà pas assez vite...

— o —

Une des plus belles curiosités du monde c'est l'émigration annuelle des papillons à travers l'isthme de Panama. Vers la fin de juin nous pouvons voir quelques spécimens passant rapidement la mer; et plus les jours avancent, plus le nombre augmente; jusqu'à ce que vers le 15 juillet le ciel soit tout à fait obscurci par des myriades de ces insectes.

PETITES CAUSES ET GRANDS EFFETS

Qui donc oserait nier le rôle important joué parfois dans la vie de certains hommes, par le hasard?...

“Tout individu a dans son existence un instant de veine,” assurait jadis l’un de nos plus spirituels auteurs dramatiques. C’est peut-être exact, mais il faut avouer que cet instant ne se reconnaît pas toujours facilement, et voilà pourquoi, sans doute, tant de gens le laissent échapper.

Un homme qui a bien failli ne pas saisir la balle au bond, c’est M. Michel Geudeker, de Bruxelles. Il est vrai que la veine se présentait mal. Ecoutez plutôt le récit de son histoire tel qu’il l’a fait au cours d’une conférence :

—En 1878, à l’âge de vingt-huit ans, je me trouvai ruiné brusquement à la suite de spéculations malheureuses. J’étais orphelin. Les parents éloignés qui me restaient ne pouvaient m’être d’aucun secours. J’ajouterai que mon père avait eu le tort de ne pas me préparer à la bataille de la vie. Ne prévoyant pas la perte brusque de mes petites rentes, je ne croyais pas avoir jamais besoin de travailler et je ne m’étais spécialisé dans aucune branche. Aucune éducation n’aurait pu être plus mal comprise. J’ai trois fils et, malgré la fortune qui leur reviendra un jour, non seulement ils occupent des situations convenables, mais je leur ai fait apprendre à chacun un métier manuel. De la sorte, ils ne seront jamais pris au dépourvu.

“Je reviens à mon histoire: il me restait pour tout capital 4,523 francs. Nous étions en juillet. Je résolus d’aller passer une quinzaine de jours à Ostende pour

réfléchir à ce que j’allais faire.

“—Peut-être aussi, pensais-je, pourrai-je m’y créer des relations utiles, car c’est une plage très chic.

“Au bout d’une semaine, je n’étais pas plus avancé. J’hésitais entre partir au Brésil ou gagner Sumatra. Là-bas, je me serais toujours débrouillé et j’y réfléchissais un matin, sur la digue, quand... quand un gros monsieur qui paraissait aussi absorbé que moi me marcha sur le pied. Je souffrais justement d’un cor. Ce fut terrible.



Ce fut terrible !

“—Espèce de gros idiot! hurlai-je, vous ne pouviez pas faire attention?...

“Lui s’excusa poliment, si poliment même que nous continuâmes de cheminer ensemble. C’était un Hollandais qui faisait à Curaçao le trafic des écorces d’oranges. Obligé de repartir là-bas, il ne savait comment remplacer son gérant qui venait de mourir...

“Vous comprenez bien que c’est moi qui occupai cette place. Depuis, j’ai monté en grade et fait du commerce pour mon propre compte, j’ai gagné beaucoup d’argent. Et tout ça parce qu’un monsieur inconnu m’avait marché sur le pied.”

COMMENT ORGANISER UNE CUISINE PRATIQUE ET COMMODE

Des perfectionnements encourageants se font actuellement dans le but d'appliquer des principes d'efficacité à la maison et leur faire produire à cet endroit les mêmes résultats que dans nos bureaux, magasins et manufactures.

Nombre de livres consacrés exclusivement aux choses de la maison ont déjà fait leur apparition et ils sont très goûtés du public.

La majeure partie des ennuis de la moderne maîtresse de maison, sont dûs au fait que nos cuisines sont en rapport avec les besoins et les coutumes du temps de nos grand'mères et non les besoins d'aujourd'hui.

Il ne faut pas simplement penser à la cuisine mais à sa relation avec les autres parties de la maison, voilà le premier pas à faire pour la rendre pratique. C'est ici que la femme qui désire avoir une cuisine commode doit être assez habile pour entrer en intervention avec l'architecte. Le meilleur moyen d'aplanir les difficultés c'est de faire le plan de la cuisine avant toutes les autres pièces de la maison.

De plusieurs cuisines également bien agencées, la plus petite est la plus pratique. Une cuisine très commode, tout-à-fait assez grande pour une famille sans servante, ou pour une famille n'employant qu'une servante, peut n'avoir que sept pieds par onze pieds. Dix pieds par douze ou onze pieds par treize, c'est à peu près la bonne grandeur pour une famille ordinaire. Elle doit être plus longue que

large plutôt que carrée.

Le papier de tenture ne doit jamais être employé dans une cuisine. La seule exception est le papier de toile cirée lavable et qui est même recommandé où les murs sont en mauvais état. Des carreaux émaillés font un fini idéal mais au cas où ceci serait trop dispendieux, les murs pourraient être finis avec de la peinture en détrempe et une ou deux couches de peinture claire lavable. Pour le plancher, s'il est bien uni, vous pourrez le couvrir de linoléum, et c'est certainement ce qui vous donnera les résultats les plus satisfaisants pour l'argent.

Dans la plupart des cuisines, les épiceries sont enfermées ensemble dans une armoire, les ustensiles dont on se sert souvent dans une autre; les aliments cuits dans une autre; les plats de vaisselle qui sont une partie du service, dans la salle à dîner. Ceci est réellement un arrangement logique, et nous ne nous apercevons pas que c'est un travail inutile jusqu'à ce que nous commençons à travailler. Alors, nous trouvons que les pas inutiles et multipliés dans le but d'avoir les objets et le matériel nécessaires pour n'importe quel procédé, deviennent en vérité une très sérieuse perte, non seulement de temps mais d'énergie pour la personne qui travaille.

Ne gardez rien dans la cuisine dont vous ne vous servez pas tous les jours. Les choses employées le plus souvent doivent être gardées dans une place fixe et commode.

Ayez des tablettes étroites avec une rangée de choses différentes sur chacune. Employez des rayons ouverts plutôt que des buffets et des armoires fermés, excepté cependant si vous avez un poêle à charbon, car alors la cuisine est nécessairement poussiéreuse. Les tablettes doivent être à une hauteur convenable, pas une plus basse que douze pouces ni hors d'atteinte facile. On ne doit rien déposer sur le plancher. Ceci empêche de se pencher et facilite le nettoyage.



Un coin tranquille pourvu de tout le nécessaire pour tenir les comptes, contribue à la bonne marche de la maison.

N'ayez rien dans la cuisine qui ne soit pas facile à tenir net. Les objets fixés doivent être placés où la lumière est bonne.

Les petits ustensiles doivent être suspendus à des crochets, et les crochets pour les tasses doivent être fixés à la muraille ou au bord des tablettes.

L'évier et la table pour travailler doivent être d'une hauteur convenable pour la cuisinière.

Que votre maison soit petite ou grande, faites en sorte cependant d'avoir, soit dans votre cuisine ou dans un autre en-

droit de votre maison, ce qui est appelé avec raison un "coin tranquille" où vous pourrez tenir vos comptes de ménage et faire vos plans pour conduire vos affaires domestiques d'une manière systématique. Ce coin sera pourvu d'une table ou d'un pupitre, d'une chaise, d'un panier à papiers, de ciseaux, de filières pour les lettres et les comptes; de crayons, de papier et de tablettes pour mémoires; et, pour la maman qui a une grosse famille à prendre soin, un petit système de cartes indexées sera encore très utile.

— 0 —

LES TROUVAILLES DANS LES TRANCHEES

L'"Opinion":

Dans une tranchée qu'il creusait, un territorial français vient de découvrir des titres d'une valeur de cent mille francs, (20,000 dollars.)

Pour avoir fait de moins somptueuses découvertes, Tommy Atkins compte néanmoins à son actif d'intéressantes trouvailles.

Dans une tranchée du Nord, une pile de pièces d'or et d'argent françaises, anglaises et allemandes, représentant une somme de cinq cents dollars, a jailli sous sa pioche. Dans une autre tranchée, conquise de haute lutte, un soldat anglais a découvert un collier du dix-septième siècle, en or ciselé, dont un expert estime le prix marchand à deux cents guinées, (1,000 dollars.)

La dernière trouvaille anglaise consiste en un étui à cigarettes, don du kaiser à un officier, comme le révèle une inscription gravée sur le couvercle. Tommy s'est juré, lorsqu'il aura fait Guillaume II prisonnier, de lui offrir une cigarette tirée de ce bel étui.

LA MARCHÉ A L'ABIME

Tragiques Souvenirs



C'est assurément faire injure à la mémoire du grand capitaine que fut Napoléon que de lui comparer Guillaume II, l'Attila moderne.

Autant comparer la hyène au lion ou l'apache cynique à l'ambitieux de génie; toutefois, il n'est pas sans intérêt de remuer un peu la cendre du passé et d'en exhumer quelques vieux souvenirs qui constituent un enseignement profond pour le présent.

On y voit que nul, ici-bas, n'est appelé à la domination universelle et que Guillaume a commis une "colossale" erreur lorsqu'il a cru réussir là ou le "Grand" a échoué.

Napoléon, lui aussi, s'est trompé d'une façon qui demeure et demeurera toujours inexplicable. L'aveuglement qui l'a conduit vers Moscou, lorsqu'il pouvait rester à Smolensk et pousser plus tard jusqu'à St-Petersbourg, nous apparaît comme incompréhensible. Réellement, on sent ici la main de la fatalité, une main invisible mais partout présente, à la poussée formidable de laquelle aucune volonté humaine ne saurait résister, et qui détruit, en se jouant, les combinaisons du génie.

Dans tout ce qui se publie aujourd'hui sur l'aventure de 1812, on rencontre cette impression. Elle existait chez M. de Ségur, chez les annalistes de la marche en avant et de la retraite; elle se montre chez les érudits et les chercheurs actuels. Au cours de son récent livre sur la "Guerre de Russie", qui est un recueil de pièces curieuses, M. Chuquet nous l'apporte, plus vivace que jamais, et ce n'est pas dans les faits anecdotiques qu'elle se manifeste avec le moins de force.



Personne ne comprenait rien à cette guerre et n'en apercevait le but. Aussi les grands chefs, comme les simples soldats, accoutumés aux conceptions gigantesques de l'Empereur, prêtaient-ils à ce dernier les projets les plus extraordinaires. L'opinion commune, dans l'armée, était qu'on ne ferait que traverser la Russie pour attaquer les Anglais dans leurs possessions des Indes.

Ceci est écrit dans le journal de Castellane, à la date du 5 octobre 1812: "On

parle d'aller dans les Indes; nous avons une telle confiance que nous ne raisonnons pas sur la possibilité du succès d'une telle entreprise, mais sur le nombre de mois de marche nécessaires, sur le temps que les lettres mettraient à venir en France; nous sommes accoutumés à l'infaillibilité de l'Empereur, à la réussite de ses projets." M. Chuquet rappelle aussi qu'à Thorn, lorsque Napoléon passa la revue de l'artillerie de la garde, le général Bouldard, partageant le sentiment universel, lui dit: "Sire, avec des troupes comme les nôtres et une artillerie comme celle que vous voyez, on peut marcher à la conquête de l'Inde."

Cette idée de la guerre à faire aux Anglais dans leurs possessions asiatiques, et cette confiance dans le génie impérial se retrouvaient du haut en bas de l'armée. On a des lettres de simples soldats où elles sont exprimées. Il y en a deux d'un grenadier tirailleur du nom de Delvau, appartenant au 6e régiment de la garde, en garnison à Courbevoie, et qui, parti pour cette campagne, écrivait à sa famille que l'armée allait aux Grandes-Indes.

Des camarades, peu ferrés sur la géographie, assuraient qu'on était en chemin pour "l'Égypte", mais le but importait peu au grenadier Delvau, qui aimait à voyager et aurait voulu être le Juif-Errant pour parcourir le monde entier. "Nous entrerons d'abord en Russie, disait-il, où nous devons nous taper un peu pour avoir le passage pour aller plus avant. Mais nous aurons bientôt arrangé ce petit empereur de Russie à la sauce blanche. Quand il n'y aurait que moi, c'est assez!" Il y eut de la sauce blanche, en effet, mais ce n'était pas celle que prévoyait ce soldat facétieux.

Quelques mois plus tard, la conquête

des Indes était terminée, et nul ne parlait "d'arranger ce petit empereur de Russie!" Sur le chemin sans fin, et resplendissant de neige, les régiments français se traînaient lamentablement. Le froid et la faim avaient raison de ces héros, qui achevaient alors de dévorer leurs derniers chevaux. Mais l'extrême rigueur de la température faisait qu'on ne pouvait plus dépecer ces animaux après leur mort. On prit le parti de les manger vivants!

Pendant que ces pauvres chevaux marchaient, on leur coupait une tranche dans la culotte, et le froid les avait à ce point engourdis et rendus insensibles qu'ils ne donnaient aucun signe de douleur. Plusieurs cheminèrent ainsi durant quelques jours avec de fortes parties de chair enlevées aux cuisses: le froid avait gelé le sang qui sortait et arrêtait l'écoulement.

La situation devenait, chaque jour, plus épouvantable, et, dans ce désastre, l'homme disparaissant, le sauvage des premiers âges se montra. S'appuyant sur divers témoignages, M. Chuquet affirme qu'il se produisit des cas d'anthropophagie. M. de Ségur raconte que des soldats français, affamés, attiraient à eux les corps de leurs camarades grillés par les flammes et se nourrissaient de leur chair. Labaume a dit, de son côté, que beaucoup étaient réduits à un état de stupidité frénétique qui leur faisait rôtir des cadavres pour les dévorer.

Enfin, on vit certains de ces "hébétés", déchirer leurs propres membres, sucer leur propre sang, et se ronger les mains et les bras.

Horribles scènes, sans doute, mais qui devaient être dépassées par d'autres, si douloureuses que les dramaturges et les romanciers n'allèrent jamais aussi loin.

Dans la vie, le comique et le terrible dépassent toujours ce qu'on peut voir sur la scène. On va en juger immédiatement.

Un des épisodes les plus tragiques de la retraite est, en effet, celui qu'a mentionné le chirurgien Huber, originaire de Wurtemberg, et fixé en Alsace après Waterloo, écrivant à un deuxième chirurgien, son ami Henri de Roos, demeuré en Russie à la suite de la campagne, et qui lui avait demandé le récit de ses aventures.

“Je veux vous faire connaître, lui disait-il, une scène du passage de la Bérésina, qui mériterait d'être immortalisée par le pinceau d'un Raphaël. Je frémis encore en la racontant. Une belle dame de vingt-cinq ans, femme d'un colonel français tué peu de jours auparavant dans un combat, était près de moi, non loin du pont destiné à notre passage. Indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, elle semblait vouer toute son attention à sa fille, une très belle enfant de quatre ans, qu'elle avait devant elle, sur son cheval.”

Vainement, cette malheureuse femme essaya de s'engager sur le pont. La foule des fuyards l'en empêchait sans cesse. Tout à coup, son cheval fut atteint d'une balle, et elle-même eut la cuisse gauche fracassée par un projectile. “Avec le calme d'un silencieux désespoir, elle prit son enfant qui pleurait, elle l'embrassa à plusieurs reprises, puis, de sa jarretière teinte de sang qu'elle avait ôtée de sa jambe brisée, elle étrangla la pauvre petite, et la serrant dans ses bras, la pressant contre elle avec force, elle s'assit à côté de son cheval tombé. Elle attendit ainsi sa fin sans prononcer un seul mot, et bientôt elle fut écrasée par les chevaux de ceux qui se pressaient vers le pont.”

A-t-on jamais vu, au théâtre, rien de comparable à ce qu'on vient de lire?

○
Que pensait l'auteur de ces calamités? Quelle impression faisaient-elles sur son cœur? Aux événements qui venaient de l'accabler, Napoléon opposait un front d'airain, et, ayant vu disparaître son armée, affectait de n'y point songer. Le 13 février 1813, dans une conversation avec M. Molé, il faisait même, à ce sujet, des déclarations étonnantes.

—Sire, lui demandait M. Molé, vous avez dû recevoir une terrible impression?

—Je crois, répondit Napoléon, avoir conservé un calme, je dirais “une gaieté inaltérable” — ce sont les mots mêmes qu'on a pu lire dans le 29^e bulletin de la Grande Armée—et je ne pense pas qu'aucun de ceux qui m'ont vu puisse me démentir. Ne croyez pas, cependant, que je n'aie pas, comme les autres hommes, le cœur sensible. “Je suis même un assez bon homme”; mais, dès ma plus grande jeunesse, je me suis appliqué à rendre muette cette corde, et, chez moi, elle ne rend aucun son. On viendrait me dire, pendant que je livre une bataille, que ma femme vient de rendre le dernier soupir, que je n'en serais pas ému. La douleur que je pourrais en ressentir serait tout aussi forte et peut-être plus forte que celle d'un autre, si je m'y livrais, mais je lui fermerais mon âme, et, après la bataille, je la pleurerais, “si j'en avais le temps”. Sans cela, croyez-vous que j'aurais fait tant de choses? Les heures volent, et, dans ma position, si je perds un moment, je puis avoir tout perdu.

On voudrait pouvoir anéantir ces paroles, en effacer le souvenir de la mémoire des hommes. Napoléon, dans son souci de demeurer quand même et malgré tout au-dessus des êtres et des choses, se calom-

niait. On ne peut pas croire à cette "gaieté inaltérable" devant de tels malheurs, en face de telles souffrances.

Le souverain joue un rôle. Au fond, il était vraiment "un assez bon homme", et lorsqu'on sait qu'au lieu de se montrer insensible et égoïste "dès sa plus grande jeunesse", il se privait de tout pour donner du pain à sa famille, on prend cette déclamation pour ce qu'elle vaut,—ce qui n'excuse rien et ne répare pas la folie de 1812.

A plus forte raison, rien non plus n'excusera ni ne réparera la folie de Guillaume de 1914.

— o —

LES CHIENS SONT DES ETRES PRIVILEGIÉS

On pourrait le croire, du moins, à voir le soin avec lequel certaines personnes les nourrissent, les habillent et les dorlottent; il est vrai que ces bons toutous le méritent bien un peu car, à part ceux qui nous sautent sans motifs après les mollets, ce sont en général, des animaux fidèles et dévoués.

L'homme leur rend bien d'ailleurs cette amitié et cette affection ne date pas d'hier si l'on en juge par ce curieux éloge de la race canine et qui est mentionné dans le "Vendidad-Sade, un des livres sacrés renfermant les lois de Zoroastre.

Voici la traduction de cet éloge dans toute sa saveur:

"Le chien est comme le prêtre, comme le militaire, comme le laboureur, comme

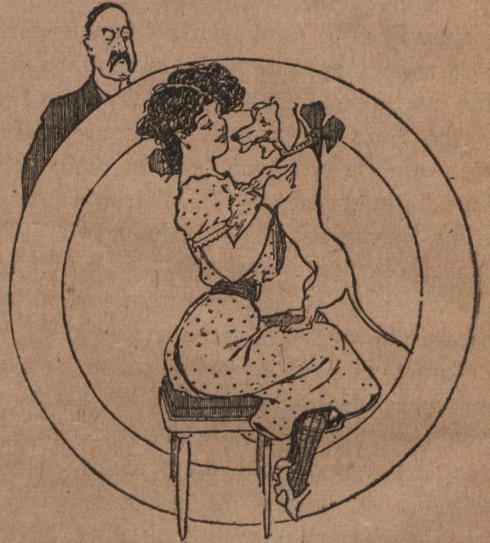
l'oiseau, comme la bête féroce, comme la jeune personne;

"Comme le prêtre, en ce qu'il est heureux et bienfaisant;

"Comme le militaire, en ce qu'il marche en avant, et frappe les troupeaux en les conduisant;

"Comme le laboureur, en ce qu'il est actif et vigilant pendant le sommeil;

"Comme l'oiseau, en ce qu'il est gai, s'approche de l'homme, et se nourrit de ce qu'il peut prendre;



On les dorlotte, ces bons toutous.

"Comme la bête féroce, en ce qu'il agit dans les ténèbres, que sa force est pendant la nuit et qu'il manque quelquefois de nourriture;

"Comme la jeune personne enfin, en ce qu'il dort beaucoup, qu'il a la langue longue et qu'il court en avant."

Si, après ça, les toutous ne sont pas contents!...

— o —

BALLES DE GOLF, BALLES EXPLOSIBLES

Méfiez-vous de l'innocente balle de golf. Sous son blanc vêtement, elle tient une vengeance en réserve pour tous les coups dont elle a à souffrir, pour tous ceux qui la traitent irrespectueusement. Le mauvais tour qu'elle est capable de vous jouer peut vous coûter la vue, il peut vous tenir enfermé pendant des semaines dans une chambre noire si vous voulez sauver vos yeux brûlants. Il peut vous défigurer pour la vie ou ronger vos mains et si, par bonheur, votre corps est épargné, vous pouvez dire adieu à votre chandail ou à votre maillot de golf, la fierté de votre vie de golfeur. Quand la balle explose, elle prend sa revanche pour tous les mauvais coups que lui donnèrent des mains malhabiles. Les balles de golf ne sont plus des choses sans âme, pétries de gutta-percha. D'infortunés joueurs de golf l'ont récemment découvert à leurs dépens. Ils ne sauvèrent leur vue qu'au prix d'un long séjour dans des chambres obscures.

La balle du modèle 1914, que les golfeurs viennent d'expérimenter sur les "links" ou terrains de jeu, dans le Midi, est une oeuvre d'art. En conséquence, elle doit être traitée délicatement. Au début de la saison, un étudiant de Rome jouait au

golf avec une balle qui lui semblait particulièrement excellente. "Je saurai ce qu'elle renferme," dit-il à un camarade. Il coupe l'enveloppe de gutta-percha et trouve une mince couche, de gomme élastique en fragments qui s'agitent; puis il découvre une petite balle de gomme élastique. Il commence à couper celle-ci, mais quelque chose jaillit tandis que le jeune garçon tombe à la renverse avec un cri. Un liquide atrocement brûlant avait giclé à la fois dans ses deux yeux. Il était aveuglé et épuisé de douleur quand le médecin arriva et bien des jours passèrent avant qu'il pût supporter de nouveau la lumière.

Horace G. Gamble, un professionnel de Philadelphie, perdit les deux yeux presque de la même façon. Il venait de jouer avec des balles anglaises beaucoup plus

"vivantes" que les balles ordinaires. Gamble en prit une et l'écrasa d'un coup de marteau; la balle lui explosa en pleine figure.

Peu importe de quelle matière est fait le coeur de la balle. C'est la gomme détériorante et la force de l'explosion qui abîment l'oeil.

La gomme élastique durcit seulement lorsqu'on y ajoute du soufre ou un composé de talc et de magnésie.



Quand la gomme s'abîme, le soufre produit de l'acide sulfurique en quantité minime, mais néanmoins suffisante, cependant, pour brûler les yeux beaucoup plus sérieusement que ne le fait le nitrate d'argent. De plus, la force avec laquelle le liquide est lancé contre les prunelles aggrave le dommage causé aux yeux.

Si l'intérieur de la balle est rempli d'acide, le cas sera plus grave encore; ce liquide est un secret commercial et sa composition ne peut être déterminée sans une analyse, mais l'acide sulfurique qu'il renferme est suffisamment dangereux pour endommager sérieusement les yeux et le visage.

D'autres balles sont remplies avec de la gélatine, de l'eau ou du savon contenu dans une petite enveloppe de gomme; le

tout, très serré, est enfermé dans une coquille de gomme compressée elle-même par des lamelles de caoutchouc. Enfin le tout est recouvert d'une dernière enveloppe de gutta-percha soumise à une très forte pression.

Une association de golf de la Côte-d'Azur a fait publier l'avis suivant:

"En raison des accidents sérieux qui se sont produits depuis quelques années, l'Association prévient ses membres qu'il est très dangereux d'ouvrir les balles de golf dont certaines renferment des acides ou autres composés dangereux pour la vue."

Les enfants ont souvent l'habitude de casser leurs jouets "pour voir ce qu'il y a dedans". On fera bien de ne jamais leur offrir de balles de golf.

— 0 —

L'AURORE BOREALE

Quand la nuit se fait belle au bord du Saint-Laurent,
Voyez-vous quelquefois au fond du fond du firmament
Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs
Leurs manteaux de phosphore?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leurs jeux toujours nouveaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
De leurs essais sans nombre,
A vos regards charmés se déroband, soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin;
Ils s'effacent dans l'ombre.

Et vous, peuples heureux des bords du Saint-Laurent
Quand la nuit vous verrez au fond du firmament
Courir les météores,
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés,
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés
Ces mobiles phosphores.

L.-J.-C. FISET.

L'AVENIR D'UN ENFANT D'APRES LA FORME DE SON PIED

Un proverbe populaire assure que : "celui qui berce ne sait pas ce qu'il berce" et c'est cette incertitude qui fait que les mères se penchent avec un espoir où il y a un peu d'angoisse sur le petit lit où repose leur bébé.

Que deviendra-t-il ce tout petit être qui sourit en dormant?... Un honnête homme, la joie et l'orgueil de sa famille ou bien un paresseux, un dévoyé, pis peut-être... Il est vrai qu'aucune mère ne voudrait admettre que son fils n'est pas destiné à devenir, sinon un personnage illustre, du moins un sujet particulièrement remarquable. Elle donnerait beaucoup pour connaître à l'avance le caractère, les qualités, les défauts, les aptitudes de cet enfant, pour savoir s'il lui ressemblera, s'il lui rendra l'affection dont son coeur déborde, s'il aura au contraire une nature égoïste et froide.

C'est à cela que songent souvent les mères assises devant le feu en tendant leur main vers la flamme pour réchauffer ensuite les mignons pieds roses de leur bébé.

Elles sont loin de se douter, certes, que ces tout petits pieds peuvent leur permettre, dans une certaine mesure, de soulever le voile de l'ave-

nir.

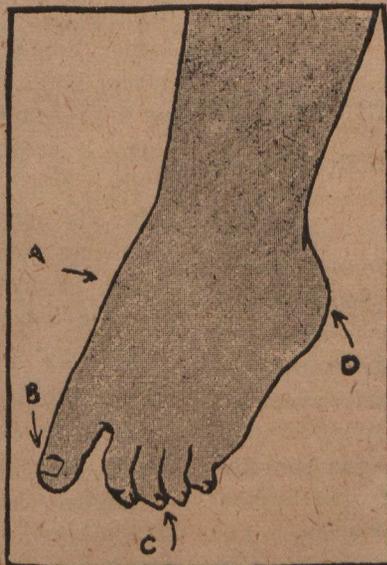
La comtesse Melouny du moins nous l'assure. Plusieurs années d'étude et d'observations scrupuleusement notées lui permettent d'affirmer que les pieds des bébés se rattachent à un certain nombre de types, présentant entre eux, des différences très sensibles et qu'il suffit de les examiner minutieusement pour les classer ensuite dans telle ou telle catégorie. Rien de plus facile alors que de connaître le caractère de l'enfant, son degré d'intelligence, etc. Et en somme, pourquoi ce qui est reconnu exact en phrénologie, c'est-à-dire pour la conformation du crâne, ne le serait-il pas pour le pied? En tout cas, on peut avoir autant de confiance dans la science nouvelle que dans l'art qui con-

siste à déchiffrer l'énigme des lignes de la main.

Voici quelques-unes des règles générales édictées par la comtesse Melouny :

Un fort cou-de-pied (désigné par la lettre **A** sur notre dessin) est le signe précurseur d'un caractère indépendant. Il y a beaucoup de chances pour que l'enfant possède une grande confiance en soi, trop grande même avec une pointe d'orgueil.

Un pied plat dénote,



au contraire, un caractère hésitant et timide, mais ami de l'ordre. Celui auquel il appartient ne fera jamais de grandes choses, mais il y a beaucoup de chances pour qu'il jouisse de l'estime de tous dans la vie. Ce sera un modeste et sans doute un homme assez heureux de son sort.

Souhaitons que vos bébés ne possèdent jamais un gros orteil semblable à celui qu'a dessiné notre illustrateur, (B), c'est-à-dire rond, boudiné, long et légèrement écarté des autres. C'est l'indice de tendances criminelles.

Des doigts recourbés (C) dès la naissance (ils le deviennent tous plus tard grâce aux chausseries) décèlent un esprit autoritaire, violent, despotique. Il faudra surveiller de près cet enfant-là pour lui reformer le caractère.

Enfin un large talon (D), est un signe certain d'indolence et même d'intelligence lente.

Nous n'avons indiqué ici que des règles essentielles et faciles à contrôler, mais il en existe une infinité d'autres qui exigent une longue pratique.

— o —

UN MALHEUREUX PENDU PAR UN BRAS PENDANT QUATRE JOURS

Le samedi 22 août, un capitaine d'état-major allemand logé chez Georges, à Vance, exigea, à 2 heures du matin, que le fils de son hôte le conduisit avec une lanterne à Chantemelle.

Le père Georges accompagna son fils. Arrivé en sortant du village, près du moulin de Vance, il ordonna au fils Georges de baisser la lumière de la lanterne pour ne

pas trop attirer l'attention des Français, qui pouvaient se trouver dans le voisinage. Le jeune homme baissa la lumière. Le capitaine lui ordonna de la baisser davantage.

En l'abaissant davantage la lumière s'éteignit. Le capitaine ou son voisin tira avec son revolver sur le jeune homme, la balle lui traversa le cou, il tomba comme mort dans le fossé. Le père se jeta sur son enfant pour le relever, mais le capitaine lui enjoignit de partir immédiatement, de laisser là son enfant qui se mourait et de les conduire à Chantemelle.

Il dut s'exécuter et arrivé à Chantemelle il fut frappé à coups de crosse de fusil, attaché à une voiture, conduit à Ethe et de là à Arlon. Arrivé à Arlon on le mit en prison; on le pendit par un bras.

Il resta ainsi pendu par le bras pendant quatre jours, sans nourriture, sans un verre d'eau. Ses bourreaux, de temps à autre venaient voir s'il vivait encore.

Le quatrième jour, le croyant mort, on le détacha, mais il revint à lui. Le bras, par lequel il avait été attaché, était gonflé démesurément et un fort abcès s'y était formé. Soigné par les docteurs civils et autres, il fut relâché le 31 octobre, mais il est à présumer qu'il restera estropié.

On le croyait fusillé avec les autres civils d'Etalle et de Rossignol.

Le fils parvint à se traîner jusqu'aux premières maisons de Vance. Il avait dû passer la rivière et arrivé là, il tomba évanoui. Toutefois, les bons soins à lui donnés par un médecin, lui sauvèrent la vie.

— o —

Plus de 3,000,000 d'oeufs sont employés à Londres chaque année pour faire le papier albumine dont se servent les photographes.

L'ETIQUETTE A LA COUR DES ROIS

Le roi Georges V d'Angleterre a récemment modifié le costume de cour exigé jusqu'ici de toutes les personnes admises aux réceptions du palais de Buckingham lorsqu'elles n'avaient point d'uniforme.

Ce costume, qu'on appelait le "Windsor uniform", datait, d'assez loin et n'était plus du tout en rapport avec la mode d'aujourd'hui; il comportait, avec l'habit à la française (parements et revers rouges), le pantalon collant, serré et attaché par trois boutons au-dessus de la cheville.

En vérité, toutes les cours sont plus ou moins modernisées; l'étiquette n'y est plus ce qu'elle était jadis et les costumes qu'on y arborait ont depuis longtemps été remisés au magasin des accessoires inutiles.

Il y a peut-être encore de petites cours, en Allemagne, où l'on conserve, avec les traditions d'autrefois, le solennel habit de cour; mais de toutes les grandes cours d'Europe, l'Angleterre était, croyons-nous, le seul pays où cette tradition eût été maintenue.

L'habit n'est pas admis à la cour de Vienne, si ce n'est par exception pour les étrangers présentés par leur ambassadeur et qui, dans ce cas, doivent porter au moins une décoration et la culotte courte.

Quand le duc d'Orléans se maria, à Vienne, en 1896, les gentilshommes de sa maison, n'ayant pas d'uniforme, portèrent l'habit noir à revers de moire bleue pour constituer une sorte de costume de cour.

A la Hofburg, tout est militaire, comme à Berlin. Même à la retraite ou hors ca-

dre, un officier de l'active ou de la réserve y vient en uniforme. On ne voit donc, dans ces cours, que des uniformes militaires ou les costumes des chambellans et des fonctionnaires civils.

A Saint-Pétersbourg, il faut être du "Tchin" pour être admis au palais royal et le "Tchin" comprend tous les officiers, tous les fonctionnaires en exercice et tous les titulaires d'une fonction civile. Ils sont tous assimilés aux officiers de différents grades, si bien que des fonctionnaires civils qui jamais n'ont su tenir une épée se pavant dans les salons sous l'aspect de généraux de division...

Le "Tchin" comporte la noblesse viagère, et une famille de vieille noblesse qui cesserait d'entrer dans l'armée ou dans les fonctions publiques pendant trois générations perdrait ses prérogatives.

Il en est de même à la cour d'Espagne; on n'y voit que des uniformes militaires, civils ou d'ordres de chevalerie.

Les ministres portent tous un habit où l'on discerne dans toutes les broderies d'or des yeux!

Les sénateurs et les députés ont aussi un uniforme. Les chambellans gentils-hommes de la Chambre, en exercice ou titulaires, sont nombreux et leur uniforme, qui comporte l'épée et la clef d'or, est très coquet.

Cependant, les uniformes les plus remarquables sont ceux des quatre ordres de chevalerie Santiago, Alcantara, Calatrava et Montesa et ceux des cinq maestranzas de Séville, Grenade, Ronda, Valence et Saragosse.

Les étrangers sont reçus avec l'habit noir et le pantalon, les gants tenus à la main ou une seule main gantée.

A Rome, la cour du Quirinal est des plus simples. On n'y voit guère que des uniformes civils ou militaires.

Au Vatican, les hommes admis à l'audience du pape doivent être en habit, cravate blanche, et sans gants; les femmes sont reçues en toilette de jour de soie noire avec la mantille noire.

— o —

LA BIÈRE A LA CUILLER

La police de Berlin a ordonné la fermeture des restaurants à dix heures du soir. Cela semble tout naturel, mais c'est absolument comme si, à Paris, le gouverneur militaire s'avisait subitement de faire fermer les restaurants à six heures du soir.

Les Berlinoïses qui soupaient tard dans la nuit, sont très mécontents de cette mesure inattendue, qui leur paraît féroce.

D'ailleurs, ils se servaient des restaurants comme de cabarets. Les vrais cabarets étant fermés, on se procurait des boissons dans les restaurants. "Pour sauver les apparences, dit le "Berliner Tageblatt", les boissons étaient servies dans une assiette à soupe et on les buvait avec une cuiller!"

Ces malheureux Berlinoïses avalant leurs bocks et leurs demis comme du bouillon, serviette au coté et cuillerée par cuillerée... voilà un des plus curieux tableaux de la guerre! Ils devaient d'ailleurs bougonner, car leur bière ne restait certainement pas très fraîche, et comment faisaient-ils pour trinquer à la santé de leur Hindenburg?

— o —

L'Automobile et les Mouches



"Il faut tuer la mouche!" clament les hygiénistes avec une louable insistance. Car la mouche est le véhicule de tous les mauvais germes. Or, voici que les progrès de l'automobilisme vont servir à la destruction de l'insecte mortifère.

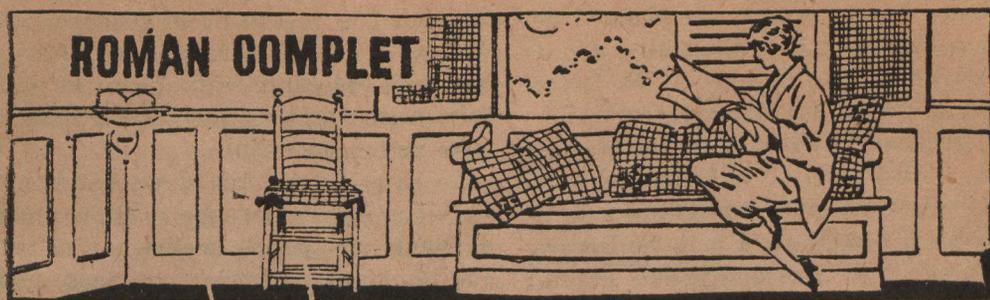
L'enchaînement des effets et des causes a toujours fait l'admiration des philosophes!

On n'a point réussi à écraser les mouches comme de simples bipèdes sous les roues caoutchoutées; mais la multiplication des automobiles dans les cités amène la disparition des chevaux, des écuries, par conséquent du fumier et du crottin où se plaisait la mouche.

D'autre part, tout le monde sait maintenant qu'on anéantit les mouches en répandant une couche de pétrole sur les eaux stagnantes et sur les fosses d'aisance; l'auto se charge de verser partout à foison l'huile et le pétrole.

Nous nous en apercevons à nos pantalons, que ne macule plus une boue terreuse, mais que perd sans ressource un effroyable cambouis. Nous piétinons dans l'huile et dans le pétrole, et nos habits en souffrent; les mouches vont en mourir.

En même temps que les mouches disparaîtront les moineaux, qui vivaient aussi des résidus mal digérés de l'alimentation chevaline. Ils errent tristement sur les chaussées, à la recherche du crottin, et ne trouvent que le crottin d'automobiles, que leur gésier ne supporte pas.



Le Fils de L'Armateur

Par Auguste FAURE

PROLOGUE

I

UNE AGONIE

L'importante maison de commerce Julien Belval et Cie, commissionnaires en marchandises, située rue d'Enghien, semblait ce soir-là, un vendredi de novembre, vers cinq heures, silencieuse et triste. Au tohu-bohu coutumier des expéditions, des emballages de marchandises, destinées aux gares de chemins de fer, avait fait place une sorte de torpeur et de tranquillité, un calme décelant quelque chose d'anormal.

Le patron, Julien Belval, un vieux négociant bien connu dans le quartier de la Porte-Saint-Denis, par l'importance de sa maison de commerce l'abord, ensuite par toute une existence de labeur et de probité, se mourait...

La paralysie qui, depuis six mois, le tenait cloué sur son lit de douleur arrivait

enfin, à avoir raison de la vigoureuse et robuste constitution du malade.

Une véritable consternation régnait dans les bureaux ; le "père Belval" comme on l'appelait, était adoré de ses employés. Ce vieillard énergique et doux, était depuis longtemps, pour son personnel, un véritable chef de famille.

L'appartement du négociant était situé deux étages au-dessus des bureaux de la maison de commerce, mais depuis sa maladie Julien Belval, devenu singulièrement défiant, couchait dans une pièce située au rez-de-chaussée, et communiquant avec la caisse et les bureaux.

Au moment où commence ce récit, la femme de ménage, Gertrude, une vieille domestique depuis longtemps au service du négociant, pleurait silencieusement au chevet du malade... M. Belval s'était assoupi... Tout à coup, d'une voix basse et qui, déjà, semblait tenir de l'autre monde plutôt que de celui-ci, il appela doucement :

— Gertrude !

— Monsieur !

La vieille servante s'était levée fixant

le visage de son maître, cherchant à deviner ce que le malade allait dire, afin de lui épargner une fatigue... M. Belval parlait la langue lourde et pâteuse...

— Gertrude ! envoyez immédiatement vous... vous, seule... la lettre toute cachetée que vous allez trouver dans le tiroir de mon secrétaire, à mon fils Horace, à Pléneuf... Je sens que je suis perdu : fasse le ciel que je sois encore là quand mon garçon arrivera... Enfin ! à la grâce de Dieu ! Si Horace arrive trop tard, il sera du moins mis au courant de certaines affaires qui l'intéressent tout particulièrement, lui, le chef futur de la maison Horace Belval et Cie.

Et comme Gertrude se disposait à faire porter la lettre à la poste.

— Ah !... priez donc M. Robert Morot (de venir me parler immédiatement...

Gertrude sortit... Quelques minutes après, la personne demandée, marchant sur la pointe du pied, pénétra dans la chambre du moribond.

Robert Morot n'était autre que l'homme de confiance de la maison Belval et Cie. C'était le fils d'un ancien camarade d'école du négociant, et ce dernier, en considération de ce souvenir d'enfance, utilisait depuis longtemps ses services.

Morot était un homme de trente-cinq ans, teint basané, barbe noire soigneusement taillée en pointe ; il n'était guère aimé des autres employés de la maison, envers lesquels il se montrait d'une excessive sévérité, motivée prétendait-il par la responsabilité qui lui incombait. Un observateur clairvoyant n'eût guère aimé le physique de Morot, visage sur lequel flotait quelque chose de fuyant et de faux, caractérisé par une sorte de flamme sournoise dans les yeux, flamme vite éteinte, d'ailleurs, d'après les nécessités du moment. Du reste, Julien Belval lui-même

était un peu revenu de la confiance sans bornes qu'il avait eue jadis en Morot, et qui avait été ébranlée par certains petits faits pressentant un caractère d'indélicatesse nettement défini.

Le patron avait fait signe à Morot de s'asseoir ; il l'enveloppait d'un regard décelant une pensée malicieuse et presque ironique... Après une pause assez longue, il lui dit :

— Morot ! J'ai en vous la plus entière confiance... Je vous en ai, je crois, donné assez de preuves... me voici arrivé au terme de ma carrière ; j'ai besoin d'un homme sûr, dévoué aux intérêts de la maison... Puis-je faire appel à votre concours, ainsi que j'agissais autrefois dans les circonstances difficiles ou délicates ?

— Certes, dit Morot avec empressement... Comptez sur moi, M. Belval.

— Bien, je n'attendais pas une autre réponse... Voici de quoi il s'agit. Vous savez que mon fils Horace est en ce moment, à Pléneuf, occupé à freter un bâtiment destiné à la pêche de la morue dans les mers d'Islande.. Il attend, pour cette opération, l'envoi de capitaux s'élevant à la somme de cent-vingt-mille francs... Or le temps me manque pour effectuer cet envoi ; Horace, du reste, est probablement en route pour Paris... En conséquence, il vaut mieux attendre son arrivée, et j'ai pensé à vous pour lui remettre cette somme... Ouvrez le tiroir de gauche de mon bureau ; vous y trouverez, en valeurs au porteur facilement négociables, la somme de cent-vingt-mille francs, représentée par une liasse d'obligations de la Ville de Paris, du Crédit Foncier, des chemins de fer français... voulez-vous vérifier vous-même le compte de ces valeurs...

Morot s'était levé... Il avait ouvert le tiroir, et comptait, une par une, les va-

leurs... quand ce fut fini, il revint près du lit de Julien Belval.

— Le compte est bien exact, dit-il.

— Parfait ! je ne vous demande pas de reçu... Vous m'avez, je vous l'ai dit, donné, dans le cours de vos services chez moi, assez de preuves de probité, pour que ma confiance vous soit acquise, pleine et entière. Je partirai plus tranquille pour le grand voyage, en sachant cette affaire entre vos mains, car je ne pouvais choisir un meilleur dépositaire... Quant à votre situation dans la maison j'ai pris toutes les mesures nécessaires pour qu'elle ne soit pas compromise par ma mort.. Maintenant, Morot, je ne vous dis pas au revoir, mais, adieu, et encore une fois, merci !

— Adieu ! monsieur Belval, répondit l'employé, ému, malgré lui par la gravité du moment et emportant la liasse de valeurs ; je vais mettre ces titres en lieu sûr, et mon premier soin sera de les remettre à M. Horace à son arrivée.

S'inclinant respectueusement, il sortit à reculons de la chambre...

Julien Belval suivit des yeux, et quand il l'eut vu disparaître, il murmura :

— Si je pars, Horace saura à quoi s'en tenir sur ton compte. Robert Morot ! Et maintenant, Seigneur, laissez-moi vivre jusqu'à l'arrivée de mon fils, que je puisse embrasser mon enfant avant de mourir. Je le revois encore, à cette heure suprême, mon Horace, tel qu'il était quand il était écolier... Il était si beau avec ses habits de velours noir, son grand col blanc, ses boucles blondes qui tombaient sur ses épaules... Sa mère, ma pauvre défunte, que je vais rejoindre bientôt, était fière de lui... Oh ! si la pensée peut comme l'oiseau qui vole, franchir des espaces immenses, viens vite Horace ! viens vite, car tout à l'heure, il sera trop tard !

II

SUPREME ADIEU

Horace Belval était à Pléneuf, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Brieuc. Pléneuf est surtout connu par le port de Dahouet, port établi au bout d'un chenal assez long, bordé de maisons basses, composées en grande partie de débits de boissons pour les marins de bureaux d'armateurs, de docks pour les marchandises.

Horace Belval avait alors vingt-neuf ans : c'était un grand et vigoureux gaillard, taillé pour la lutte et l'existence active. Tout en lui, décelait la vigueur et l'énergie.

Il adorait son père, pour lequel son coeur était plein d'un véritable culte. C'est qu'aux yeux d'Horace, Julien Belval était la plus haute, la plus indiscutée personnification de l'honneur commercial dans sa plus large acception ; c'est que son père était pour lui l'ami, le confident, le type de l'homme à la fois indulgent et ferme, sachant, quand il l'avait fallu, mettre un frein aux écarts de son fils, mais sachant aussi comprendre et excuser la jeunesse.

Quand Horace Belval reçut la lettre mise à la poste par la vieille Gertrude, lettre dans laquelle son père le mandait en toute hâte, il boucla sa valise en un clin d'oeil, sauta dans une carriole et se fit conduire à la gare de Lamballe, où il prit le train pour Paris.

Lui aussi se demandait avec anxiété s'il arriverait à temps ; la lettre de Julien Belval était tellement désespérée, on y sentait percer à tel point le pressentiment d'une fin prochaine, qu'Horace se

sentait le coeur tenaillé par une inquiétude poignante, indicible, inexprimable.

Et puis, en dehors d'une angoisse filiale que chacun comprendra, il avait hâte, étant donné la gravité des circonstances, de prendre la direction de la maison de commerce. Horace Belval, lui aussi, avait des doutes sur Robert Morot : cet homme lui déplaisait instinctivement. Nature franche et toute en dehors, le fils Belval n'aimait pas chez Robert Morot, les attitudes obséquieuses qu'il avait à l'égard du chef de la maison, attitudes contrastant singulièrement avec les allures autoritaires et impérieuses qu'il affichait à l'égard de ses subordonnés.

Laissons Horace Belval filer à toute vitesse sur Paris et revenons rue d'Enghien.

Dans la chambre éclairée par la lueur vacillante d'une veilleuse, sa tête pâlie, émaciée par la souffrance, posée sur l'oreiller, Julien Belval se débattait dans les affaires de l'agonie.

Son oeil terne et éteint semblait regarder un point fixe dans la chambre ; sa figure amaigrie était tout un poème de douleur. Le silence n'était troublé que par les sanglots de Gertrude : pourtant, une oreille attentive eût entendu dans la chambre autre chose que les pleurs de la vieille servante... Le moribond pleurait, lui aussi ; il pleurait ! douleur navrante, sentant que son fils arriverait trop tard, et une larme, roulant sur sa joue livide, venait se perdre dans sa moustache.

— Oui ! disait-il, mon pauvre Horace ! tu arriveras trop tard... voici la fin... Mon Dieu ! vous êtes cruel ! inexorable ! Vous auriez pu laisser à un mourant cette consolation d'avoir, à cette heure suprême, son fils pour lui fermer les yeux...

Ah ! il ne viendra donc pas ! Gertrude ! Gertrude ! je meurs !... A propos !... j'ai pensé à vous... vos jours sont assurés par une clause de mon testament...

La vieille servante s'était agenouillée au pied du lit... A présent, elle pleurait à chaudes larmes ; son désespoir faisait peine à voir... Julien Belval, dont la voix n'était plus qu'un souffle, parlait encore... Gertrude se pencha vers le mourant, qui laissa tomber ces mots :

— Adieu ! Gertrude ! Vous direz à Horace, vous lui direz bien, n'est-ce pas, que ma dernière pensée a été pour lui, et que je meurs avec son nom sur les lèvres.

Puis ses yeux se fermèrent doucement, et il expira, gardant encore sur sa figure l'épouvantable regret de son dernier désir irréalisé.

A ce moment, le roulement d'un fiacre retentit dans la rue d'Enghien. Un coup de sonnette vibrant déchira l'espace, et en moins de temps qu'il n'en faut pour écrire ces quelques lignes, Horace Belval apparut sur le seuil de la porte.

— Ah ! gémit-il, pétrifié de douleur... Dieu a été impitoyable... J'arrive trop tard

Il s'était approché du lit, et contemplant le visage de celui qui l'avait tant aimé :

— Pauvre père ! te voilà donc entré dans le repos de la tombe... Va ! je lis sur ton visage le regret de tes derniers instants, et cette larme, cette larme qui s'est, pour ainsi dire, glacée sur ta joue amaigrie, mon baiser la sèchera, mais trop tard !

Il mit un baiser au front du mort, envoya Gertrude prendre un peu de repos, et s'assit au chevet du cadavre... Il pleura longtemps, puis, quand sa douleur fut

un peu apaisée, il étendit la main vers le corps de son père, et s'écria :

— Devant Dieu qui m'entend ! devant ton corps encore chaud ! Julien Belval, mon père, je jure de garder intact le patrimoine d'honneur et de loyauté dont tu m'as confié la garde ! Je jure de suivre ton exemple, d'être juste et bon, ferme et bienveillant, secourable et doux envers les faibles et les souffrants ! Et maintenant, assez pleuré ! la raison sociale Julien Belval et Cie n'est pas morte ; elle revivra, honorée et respectée de tous, sous le nom d'Horace Belval et Cie !

III

FACE A FACE

Horace avait concentré ses forces en un brusque effort de volonté ; il s'était essuyé les yeux et avait déposé un dernier baiser sur le front glacé du mort.

Alors, Gertrude, qui s'était reposée un instant, s'avança dans la chambre et, discrètement, murmura à l'oreille du fils de Belval, comme si elle eût craint d'être entendue :

— Monsieur Horace a reçu à temps la lettre de monsieur... de feu monsieur...

Dans cette expression naïve — encore campagnarde — de "feu monsieur !" on devinait un regret profond, désolé, de chien fidèle, qui put aller droit à l'âme généreuse et bonne d'Horace Belval.

— Hélas ! ma bonne amie, répondit le jeune homme, qui jamais ne s'était accoutumé à considérer Gertrude comme une domestique vulgaire, hélas ! je suis accouru dès que me sont parvenues ces quelques lignes d'écriture tremblée, tracées par mon père. Mais, si rapide qu'ait été l'express de Bretagne, je ne suis pas arrivé à temps... Pauvre cher papa !

Les larmes remontaient aux yeux d'Horace ; les sanglots secouaient sa poitrine.

La servante eut pitié de sa douleur.

Voulant hâter le dénouement de cette scène pénible.

— La lettre que vous avez reçue, déclara-t-elle, monsieur... feu monsieur me sonna, pour l'aller mettre à la poste... "Vous, vous seule", me dit-il, avec une intention bien marquée... La voix déjà lui manquait un peu et s'éteignait dans sa gorge... Mais ses yeux parlaient pour sa bouche, et parlaient clairement... A ce que j'ai compris, monsieur souhaitait que cette lettre ne passât pas par les mains du caissier.

— Tu imagines...

— Oh ! j'en jurerais, monsieur Horace, connaissant feu monsieur comme je le connaissais, le devinant comme je le devinais, j'affirmerais, j'en mettrais ma main au feu, ma vieille tête au couperet, que depuis peu surtout, feu monsieur sentait quelque méfiance envers M. Morot.

— Tu pourrais bien avoir raison...

— Monsieur voit bien...

— Oh ! moi, je me défie de mon jugement... A tort ou à raison, j'ai toujours détesté cet homme, dont la barbe pointue, taillée en bouc, me déplaisait, m'effrayait presque... Je lui trouvais une ressemblance vague avec le diable des contes à dormir debout, qu'on me laissait lire quand j'étais gamin.

"Je ne comprends pas que papa pût lui accorder sa confiance, encore moins lui laisser les clefs de sa caisse. Il me faisait l'effet d'une sorte d'épouvantail, de croque-mitaine réel, dont je devais me garer plus sûrement que... l'autre.

"Mais papa tenait à lui, à ses services, plus coûteux qu'efficaces, à mon avis. Cependant, il me répugnait de contrarier mon père, et je subissais sa volonté, basée

sur une amitié de longue date avec le père de Robert Morot, lequel était mort misérable, à Java, tandis que mon père, lui, en revenait presque millionnaire'..

— Tu sais si mon père avait du coeur !

— Un coeur d'ange, monsieur !

— Il crut donc de son devoir de faire une situation au fils de son ancien ami... Et voilà ! Il a peut-être un peu exagéré. Mais bah ! cher père, ce que tu as fait est bien fait !

Horace, de nouveau, s'était tourné vers le corps rigide de Julien Belval, comme pour lui prêter serment de respecter ses moindres désirs, quand un léger bruit, venu de la pièce voisine, l'obligea à prêter l'oreille.

Chez elle, le négociant reparut.

— Qui donc est là, dans le bureau ? interrogea Horace.

— M. Morot ! répondit la servante.

A ce nom, Horace tressaillit, marcha vers la porte du bureau ; puis, se ravisant :

— Ainsi, cette lettre que tu as jetée à la poste, à mon adresse, Morot n'en a pas eu connaissance ?

— En aucune manière monsieur. C'est même pour qu'il en ignorât l'existence que feu monsieur la confia à moi, non à lui.

Une clarté se produisait en l'esprit d'Horace Belval. Il craignait de comprendre et ne comprenait que trop. Il lui fallait se méfier plus que jamais de Robert Morot, mais n'en avoir point trop l'air, et ne frapper qu'à coup sûr. Donc, il frapperait mais il choisirait l'heure et la place.

C'est égal ! l'horrible chose que les affaires ! Si près du cadavre de son père, et de par la volonté de celui qui avait été Julien Belval, procéder, à cette heure funèbre, — qu'il eût désiré donner toute au

recueillement de sa douleur, — à une sorte d'enquête sur les agissements du caissier Robert Morot.

— Merci ! ma bonne, articula Horace, avec un sourire à l'adresse de la vieille servante, merci des renseignements...

Et poussant la porte qui ouvrait sur le bureau, il la fit tourner sur ses gonds, et parut tout à coup devant le regard stupéfait de l'homme de confiance de son père.

— Monsieur Horace, balbutia celui-ci avec étonnement... Déjà de retour ?

— Eh ! oui, repartit le jeune, s'efforçant de prêter à sa voix le ton des affaires... Il a bien fallu.

Robert Morot attendait le reste, visiblement apeuré, inquiet...

Impassible, Horace Belval était allé s'asseoir sur un large fauteuil de moleskine, derrière un bureau de bois noir. En ce cadre, il avait l'aspect austère d'un magistrat enquêteur, procédant à une instruction.

Robert Morot l'honora d'un regard mauvais.

— Eh ! oui, Morot, reprit Horace ; j'ai dû revenir à la hâte, mon père étant fort mal...

— M. Belval !... s'écria Morot, qui ignorait encore le décès de son patron, et avait à coeur de jouer la commisération et la douleur... Oh ! pauvre monsieur Horace !...

— Hélas ! soupira Horace... Mais, que voulez-vous ?... les affaires sont les affaires... Voulez-vous être assez bon pour me dire où en sont les encaissements de la maison Julien Belval et Cie.

— Les encaissements ? interrogea Morot, visiblement troublé... Les encaissements ?

— Sans doute... Le mot est français, n'est-ce pas.

Morot riait jaune. Un vilain pli tordait

sa lèvre. Quel combat se livrait en lui. Horace savait-il ou ne savait-il pas ? Et comment aurait-il su ? Donc, fort de sa conviction que le jeune homme absent de Paris depuis plusieurs mois, n'était en quoi que ce fût au courant de ses faits et gestes personnels il répondit avec un soupir de regret affecté :

— Les encaissements ?... A peu près nuls, monsieur Horace... les temps sont mauvais, et les affaires bien difficiles ! Ah ! votre excellent père, maintes fois, tandis que vous étiez parti...

— Mauvaises, les affaires ! Pas toutes, Morot !

— Ou à peu près...

— Ah ! pourtant... vous avez dû recevoir de certain capitaliste une somme respectable, ces jours derniers...

— Ces jours derniers ? répéta Morot, qui ne semblait pas comprendre.

— Ah ça ! Morot avez-vous donc complètement perdu la mémoire ! Je le regrette ! Mais, à défaut de vous, vos livres parleront...

Horace se pencha vers la droite et, dans un casier, prit un gros registre à coin de cuivre, sur le dos duquel on lisait, imprimé en or, sur fond d'étiquette rouge : Journal.

Il l'ouvrit, le feuilleta.

Morot le regardait agir, hébété, bouche béante.

— A quelle date avez-vous porté en avoir, monsieur Morot, la somme de cent-vingt-mille francs qui a dû vous être versée très récemment par monsieur...

— Cent-vingt-mille francs ! s'écria Morot, cent-vingt-mille francs !

— Sans doute ! ce n'est pas là une bagatelle, n'est-ce pas ? Surtout par le temps qui court, où l'argent, comme vous le déclarez, est rare, où les transactions sont difficiles. Où figure la trace des cent-

vingt-mille francs...

Morot d'instinct, cherchait la porte, une issue quelconque. Horace Belval le prévint, se plaça entre lui et la porte de la chambre mortuaire, donna un tour de clef, marcha de là vers l'autre porte qui donnait accès dans la pièce des commis, procéda de même, revint s'asseoir :

— Maintenant monsieur Robert Morot, poursuivit-il, à nous deux !

IV

EXECUTION

— Pardon ! monsieur ! balbutia le caissier... Je ne comprends pas, je...

— Vous allez comprendre, reprit Horace dans ses fonctions de justicier...

“Je suis avisé qu'une somme de cent-vingt-mille francs vous a été remise tout récemment, partie en titres au porteur de la Ville de Paris, partie en obligations du Crédit-Foncier, et des chemins de fer français, libérés, négociables, valeurs parfaitement liquides.

“Or, cette somme de cent-vingt-mille francs, pourquoi ne figure-t-elle pas sur le registre d'entrées ?

— Un oubli... une omission...

— Une omission volontaire, Morot, ce que j'appelle, moi, un vol !

— Ah ! monsieur Horace ! tonna le caissier, furieux, ou plus exactement, jouant l'exaspération.

— On ne se défend pas d'une accusation par des cris, Morot. On s'explique, on se justifie par des faits, par des preuves. Ces cent-vingt mille francs ne figurent pas sur les livres, parce que vous aviez l'intention de vous en emparer...

— Monsieur !

— ... De disparaître, de filer je ne sais où, par n'importe quel paquebot, et de

nous laisser nous débrouiller comme nous aurions pu, tandis qu'à l'abri de toute poursuite, vous auriez mené une existence joyeuse et insouciant !

— Morot ! vous avez trop attendu !

— Mais, monsieur Horace !

— Pas d'indignation feinte ! Remettez-moi ces valeurs et je vous en donne ma parole d'honneur, je n'exercerai contre vous aucune action judiciaire. Mais faites rapidement, je vous en prie, le temps presse...

Morot darda sur Horace son regard haïeux, finalement se résigna à aller ouvrir un placard placé dans l'angle de la pièce, et, soulevant une liasse d'imprimés, tira de là un paquet ficelé qu'il posa sur le bureau, devant Horace.

Horace le feuilleta, examina les titres un à un, reficela le paquet, l'enferma dans le coffre-fort à secret, dont il enfouit la clef dans sa poche.

Robert Morot le regardait faire, l'écume aux lèvres, mais muselé, impuissant..

Horace se rassit et invita du geste Morot à l'imiter...

— Morot ! vous comprenez qu'après ce que je viens de constater, vous ne pouvez rester davantage dans cette maison.

— Soit, répondit Morot... S'il vous plaît que je m'en aille tout de suite...

— Pas si vite... j'ai encore besoin de vous. Je compte même solliciter de vous un service que vous ne sauriez me refuser.

— Quel service ?

— Un médecin de la mairie viendra bientôt constater le décès de M. Julien Belval, mon père, votre patron.

— M. Belval... mort ! s'écria Morot éperdu.

— Mort ce matin !

— Mais depuis longtemps, de son lit de douleur, il vous surveillait, vous scrutait, vous devinait. C'est lui qui, ses craintes

s'éveillant, m'a prévenu, m'a rappelé... bien juste à temps, avouez-le...

Morot eut un geste affreux de menace.

Ah ! s'il s'était douté !... Il aurait étouffé le vieillard sous ses oreillers ; il eût fui aussitôt, presque assuré de l'impunité.

— Quelques heures après que le décès de mon père aura été constaté, vous m'accompagnez jusqu'à la mairie, avec moi, vous signerez au bas de l'acte de décès.

— Vous l'exigez ?

— Pour cause...

— C'est bon ! j'obéirai.

— Convenez que j'ai quelque raison de douter de votre bonne foi. Admettez que, par la suite, au cours d'un inventaire indispensable, aujourd'hui, on découvre ici quelque irrégularité... je ne veux pas que vous puissiez invoquer un alibi.

— En ce cas, votre signature authentique, apposée au bas de l'acte de décès de mon père, est une garantie suffisante pour moi, établissant que, présent à la maison lors de la mort de M. Julien Belval, vous pouvez et devez être le seul auteur des malversations effectuées...

— Entendez-vous dire par là que j'ai commis quelque indélicatesse ?

— Je vous en laisse juge...

Robert Morot essuya son front, le long duquel perlait une sueur froide.

Le trébuchet venait de se refermer sur lui. Plus de chance de salut. Que deviendrait-il ?

— Morot, dit Horace il m'eût été aisé de produire des témoins de votre incorrection puisque dans la salle voisine travaillent les commis de mon père, les miens, tous majeurs et Français. Je n'aurais qu'à ouvrir une porte et à les appeler, pour rendre votre infamie publique.

— Rassurez-vous... il n'en sera rien.

— Mon père vous témoignait une certai-

ne affection. Je ne l'oublierai pas. Quels que soient vos torts envers moi, envers lui, rien de ce qui s'est passé ici ne transpirera.

“J'irai plus loin... Vous émargiez pour quatre mille francs d'appointements annuels. Une pareille somme vous mettra à l'abri du besoin jusqu'à ce que vous ayez retrouvé une autre place de caissier-comptable.”

Horace ouvrit la caisse, en tira une liasse de billets qu'il compta, en plaça cinq dans la main de Morot, referma la caisse, fit signer à Morot un reçu en règle et conclut :

— Vous n'avez, je pense, plus rien à réclamer de moi. Dans quelques heures, je viendrai vous chercher pour m'aider à remplir les formalités mortuaires. Aussitôt votre signature donnée, vous serez quitte envers moi, et libre : vous aurez cessé de faire partie du personnel de la maison Horace Belval et Cie.

“Au revoir, monsieur Morot !”

Horace rentra dans la chambre de son père, laissant le caissier à ses amères réflexions. Il s'agenouilla de nouveau au pied du lit paternel, et lui qui, si longtemps, avait imposé silence à sa douleur, put lui donner libre cours... Il sanglota.

A peine la porte de la caisse se fut-elle refermée sur lui que Robert Morot, dans un accès de fureur, serra les poings, grince des dents et d'une voix sifflante :

— Je t'ai toujours détesté, Horace, rugit-il... J'ai été assez niais pour perdre cette partie contre toi... Mais j'aurai ma revanche et, sois tranquille tu n'auras rien perdu pour avoir attendu un peu !

FIN DU PROLOGUE

PREMIERE PARTIE

VERS LA JOIE

I

LA MAISON DU BONHEUR

Il est, aux environs de Paris, une localité charmante, toute vibrante l'été, des chansons des demoiselles de magasin et des calicots en rupture de comptoir ; un petit coin de verdure où, pendant la belle saison, le touriste rencontre sur les routes plus d'amoureux qu'il n'y a de merles dans les branches des peupliers du pays. C'est Montmorency, légendaire par ses ânes et célèbre par ses sites pittoresques de l'Ermitage et des Châtaigneraies.

A l'époque où commence ce récit il y avait, tout en haut de la route âpre et montante qui mène d'Enghien à Montmorency, un pavillon enseveli sous les glycines et le chèvrefeuille, pavillon bien connu par les pauvres du pays, qui savaient que la porte en était toujours ouverte pour eux et qui étaient sûrs de trouver là la plus aimable charité.

Les malheureux avaient surnommé cette maison, la “Maison du Bonheur” et, en vérité, le bonheur semblait bien avoir élu domicile en cet endroit. C'est dans ce pavillon qu'habitait notre ancienne connaissance, Horace Belval, lequel, après la mort de son père, avait épousé une demoiselle Marie Garnier la fille unique de Simon Garnier, l'un des associés de l'importante maison Servais, Garnier et Cie, (tissus et dentelles), 7, rue du Sentier.

Jamais mariage n'avait été plus heu-

reux ; Marie Garnier, qui était la plus charmante des femmes, avait fait d'Horace le plus fortuné des hommes. Pleine d'esprit, musicienne consommée, d'un caractère rieur et enjoué, c'était une adorable créature que Marie Garnier.

Le négociant, ponctuel comme un chronomètre, partait tous les matins, d'avril à octobre, pour les bureaux de la rue d'Enghien ; parfois, il avait bien du mal à s'arracher à l'atmosphère dont il se sentait entouré, pour aller se replonger au milieu du grand Paris qu'il apercevait de son jardin, dans le tourbillon des affaires.

Malgré cela, il se faisait une raison et se décidait à partir, il savait que sa chère Marie avait auprès d'elle leur fille Emmeline, une blondinette de seize ans, espiègle, riieuse, avec lequel l'ennui devenait un mythe, car toute la journée elle emplissait la maison de gaieté, répandant autour d'elle une sorte de joie communicative.

Ah ! oui, c'était bien la maison du bonheur. Aussi, quand Horace Belval pouvait se dispenser de venir à Paris, c'était pour lui une véritable fête ! Il déjeunait dans le jardin sur un guéridon rustique, entre sa femme et sa fille : tous trois se coiffaient de larges chapeaux de paille qui les garantissaient du soleil. Et c'était des éclats de rire à n'en plus finir. Emmeline cajotait son père, pour obtenir tantôt quelque argent pour ses pauvres, tantôt quelque chapeau de mode nouvelle, destiné à encadrer délicieusement son radieux visage. Quelquefois elle s'écriait :

— Père, il y a au Printemps une exposition !... Des occasions superbes... Il faut que tu trouves le temps d'aller me chercher une ombrelle !

— Quelle folie ! répondait Horace ; ainsi tu crois qu'un homme dans les affaires a le temps d'aller passer sa journée dans

les magasins de nouveautés, pour choisir une ombrelle à mademoiselle Emmeline..

— Non seulement je le crois, père ! mais j'en suis sûre, et la preuve, c'est que ce soir tu m'apporteras une ombrelle !

Là-dessus, elle lui passait ses deux bras autour du cou, frottant son minois tout rose le long de la barbe du négociant. Horace, encore vaincu cette fois, s'écriait :

— Quelle tyrannie ! je ferai ce que tu voudras, car tu es le diable en personne !

Dans le pays, on ne connaissait Emmeline que sous le nom de "la bonne demoiselle". Un paysan avait-il été victime d'un accident, un enfant était-il malade ? une pauvre femme restait-elle veuve avec des orphelins en bas-âge ? vite, "la bonne demoiselle" courait leur porter soit de l'argent soit des médicaments, soit quelques bouteilles de bon vin... C'était pour elle une joie indicible que de voir s'éclairer d'un peu de bonheur le visage de ces pauvres gens...

Emmeline avait seize ans ! Son coeur, aussi pur qu'un matin d'avril, allait s'éveiller à l'amour ! Une amie de pension, Blanche de Grandpré, venait souvent la voir ; Blanche avait un frère, Yvon de Grandpré, enseigne de vaisseau, pour lequel Emmeline ressentait une instinctive sympathie. Cette sympathie s'était augmentée progressivement, la famille Belval allant tous les ans passer les vacances à Pléneuf, près de la famille de Grandpré. Du reste, les parents n'avaient rien fait pour contrarier cette inclination naturelle... Mme Belval et Mme de Grandpré caressaient toutes deux, le projet d'unir ces deux enfants, et de resserrer ainsi les liens qui unissaient les deux familles.

A présent, à Montmorency, Emmeline recevait souvent une lettre d'Yvon, par l'intermédiaire de Mlle de Grandpré ; l'enseigne écrivait à son amie, de tous les

endroits où il se trouvait, pendant les longues absences nécessitées par son métier d'officier de marine. En cachette, Emmeline, en vraie fille d'Eve, répondait à ces lettres, tout heureuse qu'elle était du côté mystérieux de ce petit roman.

Un après-midi, Blanche était venue à la "Maison du Bonheur" et avait remis une lettre à son amie... Sitôt sa camarade partie, Emmeline avait été s'asseoir au fond du jardin, avait ouvert la lettre et la lisait... C'était une vraie lettre de collègien, émue, timide, dans laquelle perçait le désir de dire bien des choses... Heureusement qu'Emmeline lisait entre les lignes... Mme Belval aussi, du reste, car, soudain, la jeune fille entendit derrière elle remuer les branches, et, se retourna stupéfaite, en apercevant sa mère qui, éclatant de rire, lui dit, profitant de son trouble :

— En vertu de mon pouvoir discrétionnaire, mademoiselle, je saisis cette correspondance !

II

L'AVEU

Le gai pays que la Bretagne quand vient l'été, quand la brise souffle, tiède, parmi la bruyère et les genêts !

Est-il en France, sur le littoral, un plus joli coin que la baie de Saint-Brieuc, si vaste, si bien sablée, si bien encadrée de vieux manoirs, toujours luxuriante, descendant jusqu'aux flots, sous la forme imposante de forêts de peupliers ?

A marée basse, par un ciel bien clair, quoi de plus amusant qu'une excursion jusqu'à Hillion, le joli village qui fait vis-à-vis à la tour légendaire de Cesson, ce Capitole du promontoire briochin.

Hillion, avec sa gentille église, au toit

pointu, surmonté du coq traditionnel, éveille en nous l'idée d'une boîte de joujoux fraîchement déballée, avec ses maisonnettes blanches couvertes de chaume, et ses bestiaux, vaches et moutons, errant de-ci de-là, parmi les prés salés..

La seule plage qui puisse rivaliser avec celle de Saint-Brieuc et d'Hillion est celle du Val-André.

Moins vaste, plus familière, plus faite pour la rêverie, elle est moins accessible au touriste, au badaud, à l'inévitable Anglais à lunettes vertes et aux molletières de cuir, grand joueur de croquet et de golf.

Sur la hauteur, elle est égayée par deux propriétés d'importance égale : le château de l'amiral Charnu, une gloire de là-bas, et le cottage de la famille de Grandpré plus moderne, mais solidement bâti en pierre du pays, sorte de granit bleu qui défie vents et tempêtes par sa fermeté de roc.

Au pays d'Armor, les maisons sont, comme les gens, vigoureusement charpentées : les chalets fiuets, genre carton-pâte, les villas aux murs transparents sont rares. Les habitations de plaisance, comme les entrepôts de marchandises, rappellent par leur carrure les châteaux-forts à l'épreuve du boulet.

Le cottage des de Grandpré, qui dominait, telle une citadelle, la plage du Val-André avec ses épaisses murailles gris-ardoise, sa forme rectangulaire, ses ouvertures, ses baies nombreuses mais hautes et étroites comme des meurtrières, éveillait l'idée de quelque fragment de forteresse, oubliée sur la falaise par le canon des guerres de Vendée, et très récemment restaurée par de modestes cultivateurs qui y auraient élu domicile.

L'intérieur en apparaissait beaucoup moins rébarbatif.

Et une spacieuse serre qui au rez-de-chaussée, enveloppait de son manteau de verre toute la maison, toutes les plantes les plus curieuses des îles avaient été groupées, apportées des quatre coins du monde connu par M. Yvon de Grandpré, le jeune maître de céans, depuis peu enseigne de vaisseau de première classe.

Pendant les rares moments que le service de la marine de l'Etat lui concédait, il aimait à se promener dans la serre.

Mme de Grandpré, vrai type de la douairière provinciale, à la physionomie doucement réjouie, se sentait toute fière, en ces heures-là, de solliciter d'Yvon une leçon sur ses chères liliacées.

— Vois ces yuccas ! déclarait l'enseigne, que j'ai ramenés, au prix de quels soins, des climats les plus tempérés de l'Amérique du Nord, leur tige a gardé sa robustesse, la fleur s'épanouit, superbe et triomphante, justifiant le nom scientifique d'"*Yucca gloriosa*."

"Et c'est ainsi de toutes mes prisonnières, grâce à qui ? A toi ! ma bonne mère qui, moi absent, les as soignées, dorlotées, couvertes pendant les froids, arrosées délicatement pendant les chaleurs, reportant un peu sur elles toutes de cette affection que tu concentres sur moi..."

— Certainement, mon Yvon, pendant que tu cours des bordées sur les mers lointaines, il me semble qu'un peu de ton âme est disséminée sur ces plantes que tu adores, que tu souffres si elles souffrent, que tu prospères quand elles s'épanouissent.

Yvon, souriant, radieux, penchait vers lui le front de la douairière et y déposait un long baiser, empreint d'une tendresse filiale, profonde, sincère.

Cependant, Mme de Grandpré ne répondait pas, comme il eût souhaité, à sa joie expansive.

— Qu'as-tu ? interrogea-t-il en la faisant asseoir sur un banc de bambou rustique entouré d'azalées exquises ; qu'as-tu à rêver ainsi, tristement tout à coup ?

— J'ai, mon enfant, que je suis presque jalouse de tes plantes, de ces fleurs auxquelles tu consacres le meilleur de toi-même.

— Tu ne les aimes donc plus ?

— Si ! parce qu'elles te sont chères, mais je leur reproche...

— Quoi donc mère ?

— Leur mutisme.

— Les fleurs ont pourtant un langage, un langage muet, soit, mais plein d'expression ; leur parfum.

— Malgré ton éloquence... florissante, tu ne me convaincras pas.

— Piètre avocat que je suis !

— ...On défend toujours mal, soi-même, sa propre cause. Je vais t'exposer, moi, mes griefs.

— Je laisse la parole à l'accusation.

— Eh bien ! je te trouve trop épris de tes azalées, de tes yuccas. Je te voudrais d'autres amours, aussi parfumées, mais plus humaines. Tu m'as compris, Yvon ?

— Mère, vous vous ennuyez à l'excès pendant mes croisières et il faudrait à votre tendresse une ribambelle d'enfants courant par la maison.

— Je l'avoue sans honte... Tu revivrais mieux, toi, et tu me semblerais moins lointain, moins absent, alors que ces babys qui auraient un peu de ta voix, de tes yeux, de ton âme, s'accrocheraient à ma robe, en criant : "Bonne maman !"

— Enfin, tu songes à me marier ! O cette rage des mères !

— Rage bien douce, bien excusable et qu'on aurait tort de chercher à guérir, d'abord parce qu'elle est incurable, ensuite parce qu'elle est salutaire presque patriotique, monsieur l'officier de marine.

— Me marier ! soupira Yvon.

— Certes, égoïste que tu es. Si tu ne te maries pas pour toi, marie-toi... pour moi !

— Alors, maman, l'égoïste c'est toi, en ceci.

— Egoïsme ! Va pour l'égoïsme si tu travestis de ce nom le besoin d'affection, d'épanchement que je ressens. Crois-tu que Mme Yvon de Grandpré sera bien malheureuse avec une belle-maman comme moi.

— Je songe qu'il n'est peut-être pas une femme digne d'un pareil bonheur : t'avois pour mère, pour guide.

— En es-tu bien sûr ?

— Ma foi !

— Eh bien ! j'ai idée, moi, que la perle fine, la gemme délicate qui te plairait — qui te plaira — a son écrin non loin d'ici.

— Tu m'as déjà cherché une compagne, chère mère ? s'écria Yvon.

— J'ai cherché et j'ai trouvé.

— Si près de nous ?

— Aussi près que possible.

— Notre voisine, je parie ?

— Tout justement !

— Mlle Belval.

— En personne ! m'ami ! Aurais-tu quelque répugnance ?

— Aucune maman ! cependant...

— Poursuis...

— Je la connais si peu...

— Vous achèverez connaissance...

— A mon prochain voyage !

— Que tu es peu pressé ! Non pas ! A celui-ci !

— Quand cela ! Bon Dieu ! la semaine prochaine ?

— Celle-ci.

— Samedi qui vient ?

— Plus tôt encore.

— Demain ?

— Aujourd'hui, ce jour même...

— Oh ! maman ! maman ! soupira Yvon, tu m'as pris au dépourvu : c'est un véritable guet-apens !

— Où tu te diras ravi d'être tombé : Mlle Belval est charmante !...

— On qualifie ainsi toutes les jeunes filles en âge de se marier...

— Il y a jeunes filles et jeunes filles. Reçois celle-ci de ma main, Yvon !

Yvon, Breton, donc un peu têtue, ne se rendait pas sans scrupules.

— Lors de ma dernière visite, ici, maman, objecta-t-il, Mlle Belval n'était encore qu'une fillette !

— Une bien mignonne fillette !

— ... Qui ne m'a laissé que le souvenir d'une enfant docile, bien élevée, affectueuse, instruite...

— Mais tu la connais aussi bien que moi, notre Emmeline, et tu me racontes d'elle un panégyrique...

— Je me souviens comme je puis...

— Non ! tu te souviens, mon fils, comme tu dis.

Et comme Yvon braquait sur sa mère de grands yeux étonnés :

— Souviens-toi, reprit-elle doucement, des lettres que tu écrivais à Emmeline, il y a pas mal de mois.

— Quoi ! mère tu savais... cet enfantillage !

— Moins sournoise que toi, Emmeline m'a tout confié.

— L'indiscrette !

— Ce n'est pas mon avis... Je l'en estime davantage encore, la chère petite... Et toi-même, tu concédais à la fillette quelques qualités. Ces qualités se sont développées, accrues chez la jeune fille... Que saurait-on rêver de mieux, dans la situation présente et future, qu'une femme docile, bien élevée, affectueuse, instruite...

— Tu n'oses pas ajouter : jolie.

— De ce détail qui a bien son importance, tu seras meilleur juge que ta vieille maman !

Yvon sourit... Mlle Belval était jolie à n'en pas douter...

— De ceci, maman, je conclus qu'il me reste à baisser pavillon devant ton autorité.

— Bien tyrannique, crois-tu ?

— Oh ! que non ! que pourrais-tu vouloir, sinon mon bonheur.

— Et le mien, donc ! Ces deux bonheurs-là, m'ami, n'ont jamais fait qu'un.

“Nos voisins, les Belval, doivent être arrivés au Val-André depuis une heure à peine. Je les ai fait aviser qu'ils ne s'inquiètent pas de la question “vivres” ; Mlle Belval et sa mère viendront déjeuner et dîner, et passeront la journée avec nous.

“A toi, mon cher enfant, de te montrer à ton rôle de maître de maison. Je te seconderai de mon mieux. Figure-toi que tu es ici à ton bord.

— Et que j'y commande en second ?

— Non pas, m'ami, en premier !

Sur ces entrefaites, le timbre de la porte d'entrée résonna.

Deux dames en toilettes fort simples, mais fort correctes de voyageuses, franchissaient le seuil du vestibule :

— A ton poste, matelot ! railla Mme de Grandpré, en se dérochant.

Yvon courut au vestibule, où ces dames venaient d'entrer.

On échangea les compliments banaux d'usage, au cours desquels l'enseigne constata qu'une rougeur avait, dès son apparition, empourpré les joues de Mlle Belval... Ce détail la lui concilia d'emblée tant il est vrai que l'homme aime à être flatté.

— Fort joliette, pensa-t-il, ma camarade de naguère. Mère a raison...

— Allons, monsieur... votre bras à Emmeline, fit Mme Belval ; elle brûle d'en vie de vous le demander, et n'ose pas.

Emmeline devint pourpre, et prit le bras d'Yvon s'y appuyant à peine.

— Tiens ! nota Yvon, il me semble que voici des années que je suis habitué à voir ce joli bras passé sous le mien.

Dans la salle à manger un peu rustique, aux boiseries de chêne egayées par les clairs reflets de faïences bretonnes et de plats en vieux cuivre suspendus aux murailles, le déjeuner attendait.

On s'assit : chacun y fit honneur largement.

— Un appétit de campagne, déclara Yvon.

— De campagne... pacifique, de... vilégiature, rectifia la jeune fille.

Les fourchettes eurent beau jeu : le cidre bouché aussi... Il moussa maintes fois dans le cristal.

Laissant Emmeline et Yvon tout à leur causerie, les mamans échangèrent des nouvelles, des renseignements.

M. Belval comptait prendre le même train que sa femme et sa fille, mais une affaire urgente l'avait forcé à différer son départ.

Entre Yvon et sa voisine la glace était rompue depuis longtemps. La conversation ne languissait pas ; c'étaient des éclats de rire à n'en plus finir.

— La petite classe ne s'ennuie pas ! remarqua Mme de Grandpré.

— Puissent-ils vivre ainsi longtemps ! dit Mme Belval.

Sur ce, un domestique entra, et s'adressant à Mme de Grandpré :

— Madame n'a pas oublié qu'elle a promis à Le Goff d'aller goûter le cidre qu'il vient d'acheter à Benoît Kernadec, de la ferme de Nantas ?

“Le Goff fait dire comme ça que les

tonnes sont reposées et qu'il se propose d'en tirer, en l'honneur de ces dames plusieurs pichets, si c'est le bon plaisir de ces dames et de M. Yvon.

— Mais certainement que je me souviens, déclara la douairière: dans une demi-heure, sitôt le repas fini, nous montons à Erquy, "essayer" ce cidre fameux.

— J'avise Le Goff, répondit le domestique en se retirant.

Le café humé, on se leva pour aller à Erquy, petit village situé sur la falaise, à brève distance du Val-André.

Il fut convenu qu'on s'y rendrait par le chemin des écoliers, ce qui activerait la digestion, en passant par le bourg de Pléneuf et les terres de Nantas. L'ordre de marche fut vite adopté et réglé: la jeunesse formerait l'avant-garde, les mamans suivraient.

Toujours au bras d'Yvon, vraiment très élégant en sa petite tenue d'enseigne, Emmeline marchait fièrement, naïvement, joyeuse, heureuse de répondre aux saluts des gens du pays.

— Bonjour, not'monsieur ! Bonjour not'demoiselle !

— Oui, dame ! murmuraient les vieux, assis sur le pas des chaumières, elle est gentille, oui, dame ! et le garçon est dégourdi, oui bien !

— Le bon Dieu de Pléneuf et la bonne dame de Dahouet vous gardent ! leur disait-on.

— Ma parole, insinua Emmeline à l'oreille de son cavalier, ils nous prennent pour des fiancés.

— Le fait est, répartit Yvon, qu'on s'y tromperait aisément, à notre allure.

Puis il se tut, craignant d'en avoir trop dit.

Emmeline avait simplement souri.

Sur la remarque un peu grave d'Yvon, elle baissa les yeux, comme honteuse.

De toutes parts, les oiseaux pépiaient, cachés sous les charmillles ; la campagne embaumait ; le ciel, d'un bleu intense, qui se confondait presque avec le bleu de la mer, réalisait un fond de décor merveilleux, on ne savait où les cloches tintaient, mêlant leur chanson éthérée à l'harmonie des choses.

Les coeurs, eux aussi, voulaient être à l'unisson.

— Monsieur Yvon, fit la jeune fille, rompant soudain un silence qui lui pesait, écoutez un peu ceci...

— Je suis tout oreilles, mademoiselle !

— Eh bien ! monsieur Yvon, m'est avis qu'on veut nous marier !

— Vous croyez affecta Yvon, comme incrédule...

— Si je crois ! J'en suis sûre, très sûre... Nos mamans ne savent plus nous regarder sans se heurter du coude et sourire un peu sournoisement, à mon avis, pour de bonnes chrétiennes qu'elles sont ! Mais indulgence pour elles...

Yvon se jugeait timide et gauche, en face de son amie si franche, si résolue.

Les mamans se tenaient alors à une centaine de pas de distance, comme si, délibérément, elles voulaient les jeunes gens libres de converser. Peut-être, au fond, y avait-il un peu de cela dans leur tactique.

— Monsieur Yvon, reprit Mlle Belval, je ne sais quelles sont, ou quelles seront vos intentions à mon égard, mais je tiens à vous déclarer simplement, en bonne camarade, que je ne désire en rien contrarier vos projets d'avenir, si vous en avez, et qu'il ne me conviendrait pas d'être épousée... par politesse.

La phrase était vaillante, bien dite ; elle avait pénétré jusqu'à l'âme de l'enseigne.

Il s'arrêta, prit gravement les deux mains d'Emmeline, et la regardant, les

yeux dans les yeux :

— Ma chère Emmeline, articula-t-il d'une voix très, douce il y a quelques heures, je parlais de même avec ma mère, à propos de mariage. Je lui avouais n'avoir gardé de mon amie d'enfance qu'un souvenir un peu vague.

— Le vilain ! gronda Emmeline.

— Mais depuis que je vous ai revue, entendue de nouveau...

— Et regardée... aussi.

— Sans doute, horrible coquette !

— Merci du compliment !

— Je vous le jure, Emmeline, je serai ravi, je serai heureux, je serai glorieux de combler le vœu de ma mère en vous appelant ma femme.

— C'est un serment de fiançailles, cela, Yvon !

— C'est comme tel que je le prononce, de vous à moi, prêt à le renouveler devant nos mères, quand vous voudrez.

— Quand l'instant en sera venu, rectifia Emmeline, solennelle.

— Dans quelques semaines, je rejoindrai mes marins ; je m'embarquerai pour une destination et un laps de temps qui me sont encore inconnus. J'aurais voulu emporter avec moi, Emmeline, un gage de votre amitié, de la promesse que nous venons d'échanger ici.

— Prenez-le, dit la jeune fille, tendant au jeune homme son front.

Yvon se pencha, y mit un long baiser les yeux clos... Emmeline détacha de sa main gauche un gentil anneau et le passa au petit doigt de l'enseigne, pendant qu'Yvon le remplaçait par une de ses bagues, qu'Emmeline reçut très impressionnée.

— Ainsi, nous voici fiancés, Yvon, fit-elle.

— Pour la vie, déclara M. de Grandpré.

Pendant cette scène les mamans avaient

franchi l'espace qui les séparait de l'avant-garde.

— Ma chère amie, murmura Mme Belval à l'oreille de Mme de Grandpré, m'est avis que cela aboutira...

— Certes, repartit Mme de Grandpré, nos enfants sont nés pour s'entendre !

Yvon et Emmeline échangèrent un sourire où transparaisait leur amour.

— En route pour la ferme à Le Goff ! commanda Emmeline.

— Allez devant ! prièrent les mamans, nous voulons, nous, souffler ici quelques minutes... Allez ! nous vous rattrapons à l'étape.

A l'entrée de la ferme, Le Goff, son vieux chapeau de feutre mou à la main, guettait les visiteurs.

Du plus loin qu'il distingua le jeune couple :

— Oui bien ! voilà mon amiral ! s'écria-t-il. Venez visiter la soute aux liquides... les honneurs à vous et à mademoiselle !

Et comiquement, il esquissa le salut militaire.

— On a été gabier, monsieur Yvon, dit-il, et on s'en souvient fièrement. Ça n'est même pas sans peine qu'on a lâché le plancher à roulis de la corvette pour le plancher des... veaux... Mais on se remet à tout, oui bien ! même à tirer du cidre, ce qui est plus doux que de tirer un palan ou de virer un cabestan.

Et Le Goff, fidèle à une vieille coutume d'Armorique, courut chercher un pichet, et deux mocques, c'est-à-dire des bols aux flancs grossièrement enluminés, puis il s'élança au-devant des deux mamans auxquelles il offrit cérémonieusement le cidre neuf.

On entra à la ferme.

Dans la salle basse, les cuivres reluisaient, polis et fourbis avec soin. Sur la

table massive, en chêne ciré, une motte de beurre ouvragée se prélassait sur un large plat de faïence et, sous le couvercle de la huche, très pleine les miches se tassèrent, trop à l'étroit.

Le Goff seul à la ferme, en fit les honneurs de son mieux et, avec une sollicitude sincère, s'enquit de M. Belval père, renouvelant ainsi, bien inconsciemment, le fond d'inquiétude de la mère d'Yvon.

— M'est avis, plaisanta Le Goff, que si le retard de monsieur me peine, c'est rapport au cidre qu'il boira moins jeune, demain, qu'au jour d'aujourd'hui.

Mme Belval affecta de répondre par un sourire à la galanterie un peu naïve du vieux Breton. Mais au fond, une incertitude la poignait.

Horace Belval, si régulier, si ponctuel, retenu à Paris, à cette époque où toujours il l'avait accompagnée jusqu'à la mer, ceci lui apparaissait comme une invraisemblance étrange.

Et tandis qu'Yvon et Emmeline, déjà envolés vers la cour de la ferme, passaient en revue les poules et les lapins, Mme Belval écoutait, sans s'y mêler, la conversation entre Mme de Grandpré et Le Goff.

Son âme errait ailleurs.

Soudain, un domestique du château accourut, un papier à la main, et faisant irruption dans la salle basse :

— Bonjour, mesdames ! s'écria-t-il, haletant. Une dépêche pour Mme Belval. On vient de l'apporter là-bas. Alors, j'ai pris mes jambes à mon cou, et... voilà.

— Merci, François, répondit, placide, la douairière, cependant que la mère d'Emmeline soupirait, très pâle :

— Une dépêche ! Mon Dieu ! pourvu que ce ne soit pas un malheur !

III

LE COURRIER DU 17 JUILLET

Remontons le cours des événements, et transportons-nous à la maison de commerce de la rue d'Enghien.

C'était le 17 juillet... Horace, installé devant son bureau chargé de papiers et de lettres, dépouillait son courrier, une correspondance venue de tous les points du globe, à en juger par les timbres multicolores qui barriolaient les enveloppes. Il lisait une grande lettre, portant la raison sociale d'une maison américaine de Cincinnati, quand tout à coup abattant son poing sur la table, il interrompit sa lecture en poussant un énergique :

— Tonnerre de Brest.

De fait, la colère du négociant était justifiée : cette grande lettre de Cincinnati, apportait précisément à Horace Belval la nouvelle d'une catastrophe qui l'atteignait, lui, en pleine poitrine Les Richardson, des banquiers de Cincinnati chez lesquels Horace Belval avait en dépôt plus de quatre cent cinquante mille francs, avaient suspendu leurs paiements.

Horace, sa première fureur passée, restait là, hypnotisé, devant cette lettre, les dents serrées, la poitrine haletante. Peu à peu, il se ressaisit et, s'efforçant de rester calme, il continua la lecture du courrier.

Il avait ouvert une lettre à enveloppe grisâtre, portant le timbre de Reykiavik (Islande).

Soudain, la lettre lui tomba des mains : elle émanait d'un consulat de France du nord de l'Europe, et contenait ces mots.

— "Monsieur,

"A titre de compatriote, je crois de mon devoir de vous prévenir que deux navires affrétés par vous pour la pêche de la

morue, se sont perdus corps et biens en vue des îles Lofoden. Je suis profondément attristé d'être le messenger de cette douloureuse nouvelle, mais il est des devoirs auxquels on ne peut se soustraire.

“J'ai appris par un des trois survivants échappés au naufrage, que vous étiez l'armateur de l'“Anne-Marie” et de la “Mouette” de Pléneuf, c'est ce qui me permet de vous écrire à votre maison de Paris, et de vous envoyer en même temps, en ces tristes circonstances, l'expression de ma bien vive sympathie.”

Horace, affreusement pâle, s'était levé, arpentant à grands pas son bureau ; cette deuxième lettre, arrivant après celle de Cincinnati, c'était un formidable coup de massue, c'était l'annonce d'une ruine à peu près complète.

En proie à une agitation indescriptible, le négociant monologuait :

— Ainsi, disait-il, tout est à refaire ! Ainsi, j'aurai travaillé, lutté vingt ans, sans relâche, pour arriver à ce résultat : la ruine ! Tout cela par le fait de la canaillerie de Richardson et de la cruauté du destin ! Et mes pauvres femmes... et Marie... Et Emmeline... Quel coup pour elles ! Mais je m'aperçois que je les calomnie ; je sais qu'elles seront toutes les deux fortes et courageuses qu'elles m'aideront à sortir victorieux de ces épreuves imméritées... Oui ! mais comment parer à l'échéance de juillet ? En réalisant tout ce que je possède, j'arriverai à peine à constituer la moitié des fonds nécessaires. Ah ! l'échéance ! l'échéance ! voilà ce à quoi il faut parer à tout prix, ou autrement, c'est la honte, le déshonneur, la faillite... Je deviens moi-même, aux yeux du monde si prompts à l'accusation, une canaille comme Richardson de Cincinnati, comme Richardson qui suspend ses paiements !

Il s'arrêta... une sueur froide perlait à ses tempes... Il s'épongea le front avec son mouchoir, et continua :

— Il faut que je trouve cent cinquante mille francs pour être en mesure au 31 juillet... A qui m'adresser... A des négociants... à des commissionnaires... Impossible ! ce serait reculer pour mieux sauter, car la maison Belval serait irrévocablement coulée, sur la place de Paris..

Il venait de se rasseoir devant son bureau, fourrageant fébrilement parmi les lettres et les paperasses. Tout à coup, il poussa un cri, tel le cri d'un homme qui se sentirait délivré d'une angoisse formidable, en apercevant sous ses yeux une carte de bristol glacé, sur laquelle on lisait ce qui suit :

“Mme Sonya Ratzoff ! et le général prient M. Horace Belval de leur faire honneur d'assister à leur five o'clock, le vendredi 17 juillet, dans leur hôtel, 15, rue Fortuny.”

Sonya Ratzoff ! sa vieille amie d'autrefois, dont il connaissait le cœur et la bonté ! Ah ! c'est Dieu qui, en ce moment, plaçait ce nom sous ses yeux.

— Oui ! c'est toi qui me sauveras, Sonya Ratzoff ! Le service que je ne veux point demander à des concurrents, c'est toi qui, j'en suis certain, vas me le rendre... C'est toi qui vas me sauver du déshonneur. J'en suis sûr ! Allons ! du courage ! Horace Belyal ! c'est pour ta chère femme, c'est pour ton Emmeline, qu'il faut fouler aux pieds toute fierté et tout amour propre. Aidons-nous ! le ciel nous aidera... et la maison Horace Belval ne suspendra pas ses paiements !...

Il prit son pardessus, son chapeau, ferma à double tour la porte de son bureau et descendit dans la rue... Là, il héla un

fiacre et sauta dedans, en jetant au cocher ces mots.

— Cocher ! 15, rue Fortuny ! et un bon pourboire si vous marchez vite !

IV

15, RUE FORTUNY

Les nombreux invités de Mme la générale Sonya Ratzoff s'écoulaient rapidement, par le coquet perron à double révolution de l'aristocratique hôtel qu'elle habitait rue Fortuny.

Sept heures sonnaient : le "five o'clock" était terminé.

Pendant deux longues heures, tout en dégustant, du bout des lèvres des tasses de thé fort, et en mordillant, du bout des dents, des sandwiches au caviar, tout ce monde-là avait consciencieusement et discrètement bâillé, tandis que, rigides, à côté de l'érad grand-queue, deux chanteurs et une cantatrice en renom pleuraient avec art des mélodies de Schubert et de Rubinstein.

Lentement, les laquais éteignaient les lampes électriques, semées à profusion dans les appartements, ne laissant subsister que les veilleuses en verre de Bohême, espacées dans les couloirs, et le haut lampadaire à abat-jour de dentelles qui jour et nuit, éclairait le boudoir de Sonya.

— Ouf ! soupira la générale en bâillant encore, mais de satisfaction cette fois, me voici donc rendue à moi-même et libre de m'ennuyer à ma guise. J'ai rempli en conscience mes devoirs de maîtresse de maison. J'ai égrené aux oreilles de tous ces fâcheux pour plus de deux mille francs des perles vocales et instrumentales. Ouf ! respirons un peu, maintenant... Cela m'est bien permis !

Comme Sonya venait de s'étendre non-

chalamment sur un superbe divan recouvert en étoffe de Smyrne, Marfa sa camériste de confiance, entra sur la pointe des pieds, et, sur un plateau d'argent, apporta à sa maîtresse une carte.

Sonya s'en empara, nerveuse, lut : "Horace Belval", se regarda coquettement dans la mignonne glace de Venise encastrée dans le panneau au-dessus du divan, et dit :

— Fais entrer !

Marfa souleva la lourde tenture. Horace Belval parut.

Horace, très pâle, demeurait immobile au milieu du boudoir, les pieds cloués à l'épais tapis de moquette, les doigts crispés autour du rebord du chapeau.

— Vous venez tard, monsieur ! reprocha Sonya, moi qui me donne la peine de vous convier à mon "five o'clock" d'aujourd'hui, où votre présence m'eût été infiniment agréable ! Vous arrivez comme les carabiniers, un peu... après la fête.

— Ah ! Sonya ! Sonya ! s'écria Horace avec un accent amer qu'on ne lui eût pas soupçonné, c'est que ce n'est pas jour de fête pour moi aujourd'hui !

— Comment à la veille d'aller serrer dans vos bras votre femme que vous adorez, votre fille qui vous aime follement, vous parlez de tristesse, vous exaltez l'ennui !

— L'ennui ! Sonya, l'ennui ! vous ignorez le coup terrible qui me frappe, qui m'abat, qui épuise mon crédit !

— Expliquez-vous !

— Deux navires perdus en mer !

— Lesquels !

— La "Mouette", l'"Anne-Marie."

— Tous deux perdus ?

— Corps et biens.

— Oh ! pauvre ami.

D'un mouvement instinctif, irréfléchi, spontané, Sonya se rapprocha vivement

d'Horace, lui prit les deux mains dans les siennes. Elle le devisageait tristement, avec une sincère douleur, tandis que lui, les yeux fixes, demeurait prostré.

— Si quelqu'un ressent douloureusement le coup qui vous frappe, Horace, déclara-t-elle d'une voix ferme, c'est moi. Je n'ai pas oublié que vous avez été l'artisan de mon mariage avec le général Ratsoff.

— Pour tous, pour mon mari lui-même, vous êtes demeuré l'ami des mauvais jours, celui envers qui Sonya a contracté une dette de reconnaissance éternelle. A ce titre, vous êtes le bienvenu dans la maison. A quelque heure que ce soit, du jour ou de la nuit, vous y pouvez entrer, comme l'hôte qu'on bénit, qu'on révère.

— Ah ! Sonya ! Sonya ! soupira Horace, un peu reconforté par ces douces paroles... Vous êtes bonne, vous savez consoler.

— Vous avez bien agi en venant à moi, dit-elle... C'est dans le malheur qu'on connaît les vrais amis ! que puis-je pour vous, Horace ?

Malgré la simplicité grandiose de cette question, Horace ébranlé, sentit le rouge de la honte lui monter au front.

Qu'avait-elle donc compris, Sonya ?

Que lui, Horace, allait se risquer à lui emprunter la somme qui lui manquait, pour satisfaire à son échéance.

Que voulait-il ! Peu de chose en somme... Savoir si, parmi les relations riches du général, Sonya pouvait lui désigner un capitaliste, non-banquier de profession, non-commerçant, qui pourrait lui prêter sans retard les cent cinquante mille francs, somme égale à son déficit. Alors, il pourrait relever la tête, régler son échéance, faire face à toutes les dettes de la maison Belval, et finalement sauter dans l'express de Bretagne, et cou-

rir embrasser les siens au Val-André.

Devant la fixité de son regard, Sonya s'émut plus que de raison, et posant doucement ses mains, ses mains effilées et vraiment aristocratiques par leur finesse et leur blancheur, sur les épaules d'Horace, elle plongea son regard dans celui du négociant, et spontanément :

— Horace, vous avez besoin de moi ?

— Ah ! Sonya ! Sonya ! où trouver cette somme, ces cent cinquante mille francs ?

— Où la trouver ? dit Sonya en se levant. Vous voilà bien embarrassé pour peu de chose.

A présent, assise à un guéridon de marqueterie, elle remplissait de son écriture fine et serrée un chèque qu'elle détacha d'un carnet à souches. Elle le tendit au négociant, et souriante, d'un sourire qui découvrait ses dents éblouissantes :

— Tenez, dit-elle.

— Oh ! Sonya, fit-il, comment vous remercier ?

— Bien facilement, dit-elle... En restant à dîner avec moi.

— De grand cœur, répondit-il.

V

VERS LA JOIE

De Lamballe à Pléneuf s'étend une route âpre et montante, toute bordée de genêts et d'ajoncs ; c'est là que par une belle après-midi de juillet Horace Belval, heureux de vivre, débarrassé de tout souci immédiat, roulait dans la carriole d'un voiturier, sorte de patache traînée par deux vigoureuses bêtes bretonnes. Tantôt la guimbarde dévalait, descendant les côtes, ou bien, péniblement, gravissait des montées escarpées, traversant cette riante partie de la vieille Bretagne qu'a si

bien décrite Frédéric Soulié, dans la "Closerie des Genêts."

Crolais, l'unique voiturier faisant, en ce temps-là, le trajet de Lamballe à Pléneuf, était bien le type du vieux paysan armoricain, matois et rusé ; sa figure, entourée d'un collier de barbe grisonnante, n'était pas dépourvue d'une certaine expression malicieuse flottant au fond de deux yeux gris.

Tout en fouettant ses bêtes, Crolais, qui voyait depuis des années Horace Belval venir à Pléneuf, causait avec son voyageur.

— Comme ça, monsieur Belval, vous voilà des nôtres encore une fois. Tant mieux ! et vive la joie ! Ça me fait toujours plaisir de vous voir chaque année, solide au poste, toujours de bonne humeur et prêt à vider une bonne moccue de cidre avec le vieux Crolais, lequel, monsieur Belval, au respect qu'il vous doit, a en ce moment plus soif que ses bêtes...

— Qu'à cela ne tienne, mon brave ! dit Horace en riant... Je vois que tu as gardé ta belle soif de l'année dernière, Dieu merci... Mettons pied à terre ! J'aperçois là-bas un caboulot à droite de la route... Tu vas pouvoir te rafraîchir tout à ton aise.

Ils sautèrent lestement en bas de la carriole, et lampèrent deux moccues de cidre, qu'ils burent à la santé des dames Belval, de Grandpré, et de l'ami Yvon.

Sitôt remontés, Crolais bourra une vieille pipe, reprit les rênes, fouetta ses chevaux, et dit au négociant :

— Vous allez être fièrement content, monsieur Belval, de revoir M. Yvon de Grandpré... C'est qu'il est un bel homme à présent. M. Yvon ! un vrai marin, solide au bossoir, et qui n'aura pas froid aux yeux, le gaillard !

A propos, en parlant de M. Yvon, cela

me fait penser à un malheur qui, paraît-il, vous touche de près... le naufrage de deux pauvres bateaux : la "Mouette" et l'"Anne-Marie".

— Tu réveillés là un bien triste souvenir, Crolais, mais je t'en remercie ; tu me fais penser que mon premier soin, en arrivant à Pléneuf, sera de m'informer des veuves et des orphelins de la "Mouette" et de l'"Anne-Marie". J'ai charge d'âmes, vois-tu, maintenant, Crolais ; il faut avant tout, que j'assure l'existence de ces pauvres familles, dont les chefs sont morts à mon service, et je ne faillirai pas à cette tâche !

— Tonnerre ! c'est bien, ce que vous ferez là, monsieur Horace !

Horace, songeur, regardait la mer, qu'on apercevait toute bleue et calme à l'horizon, semblable à un grand lac endormi. Subitement ému au souvenir de ses navires, il s'écria, étendant le bras vers l'horizon :

— Ah ! la gueuse ! elle est tranquille à présent ! Elle dort comme une tigresse assoupie ! Combien en a-t-elle causé de deuils inconsolables et d'épouvantables douleurs ? Dire que tous ces braves gens qui s'étaient embarqués joyeux, contents, heureux de rapporter au pays la forte somme, dorment maintenant sur un lit de goémons et d'algues vertes, du grand sommeil dont on ne se réveille pas !

— Que voulez-vous, monsieur Horace ! La "mer" reprend ses enfants et les garde... Mais, voyons, j'ai eu tort de vous parler de ça... Bon Dieu de Dahouet ! vous voilà tout triste à présent !

— Non, mon bon Crolais, je suis un homme habitué à regarder la douleur en face ! Je consolerai toutes ces pauvres familles ; j'assurerai leur existence et je n'aurai rien à me reprocher. Aussi je veux être tout au plaisir de retrouver les

êtres qui me sont chers... Justement, voici notre cottage... Vont-ils être tous assez heureux ; ma chère femme, mon Emmeline, Mme de Grandpré, Yvon, le vieux Le Goff, tout le monde..

Horace, lesté comme un gamin sauta à terre, se dirigea vers sa maison. Personne ! Il devina de suite que tout le monde était au château de Grandpré, et dit à Crolais, en lui donnant un louis :

— Garde la monnaie et bois un coup à ma santé ! Je vais gagner à pied le château de Grandpré, cela me dégourdira les jambes...

Crolais tourna bride en s'écriant :

— A vous revoir et merci, monsieur Belval ! Amusez-vous bien. Le bonjour à ces dames et à M. Yvon, notre officier !

Cinq minutes après, Horace Belval atteignait la grille du château de Grandpré Sur le seuil, tout le monde attendait le voyageur. Quant à Yvon, lequel pour mieux voir venir le négociant était monté sur le perron, il criait avec des poumons de stentor, dans un grand porte-voix de marin : "Amenez le pavillon !" pendant qu'Emmeline, se bouchant les oreilles, riait aux éclats en disant :

— C'est la voix d'Adamastor, roi des vagues profondes ! Quelle horreur de crier aussi fort ! Cela ferait peur aux petits enfants !

A présent Horace, dans le petit salon du rez-de-chaussée, se débarrassait de sa valise et embrassait tout le monde, y compris la soeur d'Yvon, Blanche de Grandpré, qui venait d'arriver du couvent où elle était en pension. Chacun le pressait de questions, lui demandait ce qui avait occasionné son retard. En quelques mots, il raconta qu'à la suite de la catastrophe de l'"Anne-Marie" et de la "Mouette",

il s'était vu forcé de retarder son arrivée.

— Du reste, ajouta-t-il, mes chers enfants, si vous voulez bien, nous ne parlerons plus aujourd'hui de ces choses si tristes. Je viens ici pour m'occuper d'une affaire de fiançailles dont la châtelaine de céans et Mme Belval m'ont entretenu par lettre, fiançailles qui doivent concerner l'homme de quart que j'ai aperçu en vigie sur le perron et une fillette de ma connaissance. Or, si vous m'en croyez, j'ai besoin en ce moment d'oublier Paris et le tracassés des affaires, de me retremper au sein de cette agreste nature bretonne. Demain nous réglerons les détails de cette grave affaire de fiançailles. Maintenant, permettez-moi d'aller dormir, car je suis harassé de fatigue, et cinq ou six heures de bon sommeil me remettront sur pied, plus frais et plus dispos que jamais...

DEUXIEME PARTIE

UN CRIME PARISIEN

I

UN CRIME PARISIEN

Ce matin-là, une animation extraordinaire régnait dans la rue Fortuny, ordinairement si tranquille, devant l'hôtel de Sonya Ratzoff.

Des groupes de badauds stationnaient devant la porte de l'hôtel, parcourus en tous sens par des camelots au verbe sonore qui, d'énormes liasses de journaux sous le bras, criaient à tue-tête :

— Demandez les nouveaux détails sur le crime de la rue Fortuny, cinq centimes... un sou !

Voici ce qui s'était passé :

Vers sept heures du matin, Marfa, la camériste, étonnée de ne point être sonnée comme d'habitude par sa maîtresse, avait pris sur elle de ne point attendre plus longtemps, et frappant doucement à la porte, était entrée dans le boudoir.

Un spectacle épouvantable s'était offert à ses yeux...

Sur l'épais et moelleux tapis de Smyrne, Sonya Ratzoff était étendue, morte, le visage contracté par la terreur, les yeux lui sortant de l'orbite. Du reste, nulle trace de sang dans le boudoir ; l'assassin devait être un habile homme, car il avait opéré avec toute la discrétion possible.

Sonya portait seulement à son cou, d'une blancheur de neige, quelques traces bleuâtres, des marques, des empreintes d'ongles : la pauvre femme avait été étranglée.

Le vol avait été le mobile du crime : en effet, dans un angle du boudoir, un petit chiffonnier de laque, défoncé, contenait encore, sur une tablette de marqueterie, quelques louis épars. C'était dans ce meuble que Sonya Ratzoff plaçait les fonds qu'elle pouvait avoir chez elle ; le voleur avait dû s'emparer des billets de banque et ne point s'embarrasser de la monnaie.

Marfa, médusée de terreur, promenait autour d'elle des regards égarés. Quand elle eut repris un peu de sang-froid, elle se mit en devoir d'appeler sa maîtresse, espérant dans sa naïveté en quelque miracle possible. Elle avait soulevé la belle tête de Sonya : hélas ! les yeux vitreux de la pauvre femme, ses dents serrées, tout cela disait clairement que tout était bien fini !

A présent, la camériste s'était levée

s'essuyant les yeux, tout entière à l'idée de venger son infortunée maîtresse. Une peur immense terrifiait la pauvre fille. Qui sait ! l'assassin était peut-être encore-là, caché dans un coin de l'hôtel.. Ah ! l'horrible chose ! Marfa faisait, une lampe à la main, le tour du boudoir, se retournant à chaque instant, de peur de voir surgir derrière elle l'étrangleur de femmes...

Ses recherches terminées, Marfa, avec une vaillance dont on ne l'aurait pas cru capable, souleva le cadavre de sa maîtresse et le plaça sur le divan. Puis se mettant à genoux près de la morte, elle pria longtemps pour l'âme de celle qui avait été toujours pour elle la vivante incarnation de la bonté ; de temps en temps, elle interrompait sa prière pour s'écrier, dans un sanglot convulsif :

— Ah ! ma pauvre maîtresse ! ma pauvre maîtresse !

II

EN FAMILLE

Horace Belval, demeuré seul avec sa femme et Mme de Grandpré, envisageait tristement les deuils causés par la perte de ses deux navires. Son cœur en saignait durement, ce cœur d'honnête homme, si bon, si affectueux, si dévoué au bonheur des siens.

— Mais, hasarda Mme Belval, ce sinistre t'impose des responsabilités immédiates, des devoirs urgents, vis-à-vis des veuves, des soeurs, des mères des pauvres matelots disparus.

— J'ai songé à tout cela, répartit l'armateur, très calme. J'y ai pourvu et nulle famille ne demeurera sans ressources.

Là-dessus, il se leva, comme pour chasser de son cerveau un souvenir pénible, et

changeant de ton :

— Eh bien ! mesdames ! puisque nos chers enfants vont être fiancés, si, faisant trêve à nos soucis, nous profitons de la fin de la journée pour nous entendre sur le dîner des fiançailles ? Car il n'y a pas de fiançailles sans dîner.

— Ni sans toasts, intervint Mme de Grandpré.

— Ni sans chansons, affirma Mme Belval.

— Nous ne saurions, comme hôtes fidèles et fervents de la Bretagne, déclara Horace, manquer à la plus sainte de ses traditions.

— Où aura lieu le dîner ? fit Mme Belval.

— Au château, si vous voulez, offrit la douairière.

— Ce sera bien solennel ! insinua Horace Belval.

— Je suis un peu de votre avis, dit Mme de Grandpré. Et cependant quand la gaieté est dans les cœurs, les murs en reçoivent le reflet. Néanmoins...

— Ces enfants voudront peut-être dîner sur l'herbe, avisa Mme Belval.

— Il serait, reprit Horace, opportun d'agir selon leur fantaisie. Ne leur imposons aucune décision, qu'ils prononcent..

— Qu'ils prononcent ! acquiescèrent les deux mères.

Soudain, un trio joyeux apparut.

C'était Blanche de Grandpré et Emmeline pendues aux bras d'Yvon triomphant.

— Fou et folles ! grondèrent les mères, pour la forme.

— Des fous que vous n'oserez pas faire enfermer, protesta Blanche, en sautant au cou de sa mère, qu'elle gorgea de baisers.

— Et à quand la noce ? interrogea-t-elle effrontément, en enveloppant du regard Yvon et Emmeline.

— O la malavisée ! s'écria sa mère.

Blanche ! quelle audace !

— Oh ! rassure-toi, répliqua l'espiègle. Ils ne m'ont rien dit, ils n'ont pas bavardé. Mais les prunelles, oh ! les prunelles ! crois-tu que ça trompe, et qu'à mon âge je sois si inhabile à lire dedans ?

— Il n'y a plus d'enfants, résuma Horace. Cachez-leur donc quelque chose !

— Done, reprit Blanche, très à l'aise parmi tout ce monde qui l'adorait jusque dans ses incartades, on va se marier par ici, se fiancer d'abord...

— C'est fait... mais point promulgué, certifia Yvon.

— J'y suis... le festin traditionnel...

— Reste à régler, à... réglermenter !

— Vous avez sagement agi en m'attendant, clama Blanche. Rien de décidé ?

— Rien.

— Bravo, dit-elle... Il convient que ce soit champêtre !

— Et fraternel ! déclara Emmeline.

— Et Breton ! compléta Yvon.

— Et cordial !

— Je préciserai, conclut Blanche... Primitif... O, la simplicité naïve de nos aïeux...

— Ne les plaisante pas ! protesta la douairière, ils ont du bon. Ainsi, moi, je suis bientôt une aïeule !

— A choisir le lieu l'heure du repas de fiançailles... l'amphitryon !

— Je propose, lança Blanche, une ferme comme dans la "Closerie des Genêts", avec de la musique locale, un biniou, une cornemuse.

— Et lou ! lou ! la !

— Du Frédéric Soulié ! Blanche ! Où as-tu lu ça ? questionna la douairière.

— Au couvent, donc ! Sous le battant de mon pupitre.

— Oh ! la vilaine petite fille !

— J'admets le reproche, répliqua Blanche, mais, du blanc de l'accusation, je

proteste, et je requiers en ma faveur. Pêché avoué est à moitié pardonné !

— Et toujours excusé, accorda Yvon.

— Donc, puisque Blanche est si experte en matière... bretonne à elle de tracer le plan du festival de demain !

— Merci de cette confiance, déclara Mlle de Grandpré, vous vous félicitez tous de me l'avoir octroyée. Dès ce soir, je m'entendrai avec Le Goff, le fermier d'Erquy.

— Nous t'accompagnerons jusqu'à la ferme, offrit Emmeline, Yvon et moi.

— Non pas ! non pas ! objecta Blanche ; cela gênerait votre tête-à-tête.

— Oh ! cette Blanche ! gronda la douairière. Est-ce donc du couvent qu'elle a rapporté de pareilles façons ? Quelle enfant terrible !

— Ne vous en plaignez pas, répartit Mme Belval ; il n'y a en cet excellent cœur-là, qu'excès de franchise.

— Maintenant, mes bons amis, ne vous gênez pas avec moi, poursuivit l'espiègle fillette, et, si vous voulez tenter un bout de promenade, n'ayez nul souci de ma piètre personne... Je resterai au manoir, moi, je débarrasserai mes toilettes afin de les défriper ; je veux être belle demain à la fête, et vous faire honneur... Je ne veux pas paraître laide à jouer la maman croque-mitaine !

Et comme Yvon et Emmeline hésitaient à se séparer d'elle :

— Allez ! allez ! commanda-t-elle, en les repoussant vers le dehors, amusez-vous, ô fiancés. Permettez-moi d'entrer dans un rôle de Cendrillon volontaire. Aux malles d'abord ! Vers la fin de la journée, je monterai jusqu'à Erquy, et j'initierai à nos projets notre ami Le Goff.

— Vers la fin de la journée, blâma Emmeline, un peu maternelle... seule, tu iras à Erquy, et tu en reviendras ?

— Seule ! et saine et sauve ! oui, très

chère ! railla Blanche.

— Soit ! tu n'es pas poltronne ! Tu n'as pas peur de rencontrer le "Gallou".

— Pourquoi aurais-je peur de ce malheureux ! Il m'a toujours saluée respectueusement et m'a toujours montré de l'amitié. Nous avons même, parfois, longuement causé ensemble.

— Tu as tenu conversation avec ce vagabond ?

— Et conversation fort intéressante...

— Je m'en doute !

— "Le Gallou", Emmeline, n'est pas un imbécile.

— C'est un sorcier ! dit-on.

— Ni l'un ni l'autre.

— Et quoi donc, bon Dieu !

— Un homme de grand sens !

— Un fou, un halluciné ! te dis-je.

— Pas si fou que cela protesta Blanche. Quand j'étais toute petite, je l'ai défendu, certain soir, contre de mauvais gars qui lui jetaient des galets, et qui l'auraient assommé si je ne lui avais ouvert la porte des cuisines, où il s'est heureusement réfugié.

— Et tu vois là une preuve de son grand sens. Il a fui et s'est terré, avec l'instinct tout simple de la bête traquée, poursuivie, déclara Emmeline.

— Soit mais un mois plus tard, j'ai failli être surprise par la marée montante, tandis que je vagabondais parmi les rochers, près du Verdelet ; j'allais être cernée par les vagues, quand le "Gallou" qui m'avait aperçue de loin, accourut, m'enleva à tour de bras, comme une plume et pataugeant parmi les filières, sautant de pierre en pierre, me ramena saine et sauve à la maison.

— Noël pour le "Gallou" ! chanta Yvon. Nous lui revaudrons cela à l'occasion.

— Et ce sera en justice, apprécia Blan-

che. En attendant cette occasion, je cours jusqu'à Erquy, dire à Le Goff de tout préparer pour la fête prochaine ! Qui m'aime me suit !

Yvon et Emmeline obéirent à son appel et joyeusement la suivirent.

Le temps est superbe, point trop chaud en dépit de la saison. Une douce brise de mer souffle et sa fraîche haleine corrige ce que le soleil de juillet pourrait avoir de trop ardent.

Les chemins sont vides. Les gars et les filles se tiennent chez eux, ou le long des meules, allongés ou accroupis, se garant des baisers trop vifs de l'âtre de là-haut.

Les matelots du Dahouet se contentent d'attendre, couchés à fond de cale, parmi les piles de morue salée, que le "chaud" baisse, comme ils disent dans leur langage imagé; leurs camarades, moins timorés plus en fonds, se hissent jusque chez le débitant le plus voisin et en lampant des bolées de cidre ou de "eric", tuent les heures une à une.

Là-haut, à Erquy, on ne lambine pas, chez Le Goff.

Le brave fermier donne l'exemple.

A tour de bras, il astique les cuivres de ses vieilles armoires de chêne, les serrures monumentales de sa huche et de ses bahuts. Les antiques poteries aux couleurs vives ont été soigneusement rincées, et, sur la table de chêne carrée placée au centre de la vaste salle, une nappe blanche, aux liserés rouges, est étendue.

— Là ! déclare Le Goff, ma besogne est faite. Quant aux couverts, c'est l'affaire de ces demoiselles ! Elles y mettront plus de grâce qu'un vieil ours comme moi, oui, dame !

Blanche et Emmeline accoururent du fond du clos situé derrière la ferme ; el-

les en rapportent des brassées de fleurs et de feuillages, et les placent coquettement aux deux bouts de la table, en deux pichets d'étain, aux flancs larges et bouffis, qui datent bien d'un siècle.

Puis elles s'abattent sur la vaisselle décorée de fleurs aux nuances naïves, sur les couverts d'argent que, le matin seulement, Le Goff a exhumés du "trésor" comme il nomme le bas de l'armoire, où un tiroir à triple serrure recèle son épargne ; avec une dextérité de jeunes fées, elles ont tout réglé, tout dressé... les lames blanches des couteaux à manches de cornes, les cristaux, les pichets, tout cela étincelle fièrement et tranche hardiment sur la blancheur mate du linge.

Le Goff se récrie :

— Oh ! les demoiselles ! Ah ! la belle besogne ! il y a fête sur le pont ! déclare l'ancien gabier. Mille chaloupes ! Ce que ça reluit ici, de bâbord à tribord !

"L'amiral peut venir !

— A vos postes, mathurins ! réplique Blanche de Grandpré, d'un ton de commandement très décidé.

M. Belval entrait, ayant à son bras Mme de Grandpré... Derrière eux venaient Yvon et sa mère.

— Place à l'état-major ! cria Blanche en esquissant le salut militaire.

Le Goff tressaillait d'aise : sous ses cils gris, ses yeux brillaient de plaisir. Quel honneur, pour lui, de recevoir en sa ferme ces deux familles qu'il adorait, à la bonté desquelles il devait sa petite aisance, et qui le traitaient plutôt en ami qu'en teneur.

Quand chacun eut pris place e eut complimenté les dresseuses de couverts qui se rengorgeaient :

— Vous attendez donc encore quelqu'un ? interrogea Le Goff ; il y a une assiette de trop...

— Laissez... laissez... répartit Blanche. Ça, c'est l'assiette de l'imprévu, du dernier venant...

— Ah ! j'y suis, répondit Le Goff, c'est la portion du premier malheureux qui passera sur le chemin !

— Justement, déclara Emmeline... Il faut songer à tout et à tous !

— Ah ! les demoiselles n'ont pas changé, fit Le Goff. Elles sont demeurées toujours aussi bonnes, aussi charitables que dans ce temps, où, moi aussi, j'étais le vagabond de la route, le marin naufragé, sans écu ni pain !

— Et voilà que, comme je me présentais tout honteux à votre porte, mon couvert s'était trouvé dressé, ma couëtte prête, et qu'après avoir travaillé quelques semaines à Pléneuf, au Val-André, je vous ai inspiré confiance, et vous m'avez facilité la chose de m'établir ici, où je vis gai comme un pinson et le coeur plein de vous tous !

— Là ! là ! interrompit Emmeline. Pas d'émotion, papa Le Goff, et donnez-nous le potage, dont vous mangerez une assiette avec nous.

— Et de rude coeur la demoiselle... Je vous en baille mon billet !

A cette saillie franche du bonhomme, tous éclatèrent d'un bon rire, tandis que la soupière, portée fièrement par Le Goff, parfumait la table d'un arôme exquis.

Blanche, toujours prompte, venait d'y plonger la louche, quand la silhouette d'un gars de taille respectable vint s'encadrer dans la porte d'entrée.

— Pardon, excuse, messieurs et dames ! dit l'homme dont le képi galonné et la longue blouse bleue flanquée de la boîte traditionnelle révélaient l'emploi, c'est le facteur !

— Entrez ! entrez ! cria Blanche, et buvez un verre avec nous !

Comme le facteur, intimidé, demeurait sur le seuil :

— Entrez donc ! insista Horace Belval, nous trinquerons ensemble !

— Puisque monsieur me fait l'honneur accepta l'humble fonctionnaire, ce ne sera pas de refus, car j'ai une soif...

Blanche lui tendit une mocque de cidre que le brave homme lampa d'un trait, après avoir porté la santé de l'aimable société.

Il allait se retirer après avoir congratulé chacun, quand, portant la main à sa boîte, il y prit un paquet qu'il donna à M. Belval.

— Des journaux de Paris, monsieur, dit-il, que vous pourrez lire après manger si le coeur vous y pousse...

Machinalement, Horace serra les journaux dans la poche de sa redingote.

Un instinct étrange le poussait à les entr'ouvrir, ces feuilles de Paris, à y chercher quelque nouvelle imprévue...

Aux pièces de résistance, à la superbe volaille grasse que Le Goff après l'avoir présentée découpa en maître coq, succéda un succulent rôti auquel chacun fit largement honneur ; Blanche de Grandpré la première sans vergogne, en redemanda trois fois.

— Gourmande ! reprocha sa mère ; la gourmandise, tu le sais, est un péché capital !

— Au couvent, maman, spécifia Blanche, mais pas en villégiature !

Et tous de l'approuver...

Yvon et Emmeline saluèrent d'un triple ban l'apparition des galettes de blé noir.

— De la pâtisserie rustique, déclara Le Goff, mais qui vous a son parfum de terroir.

— Salut à la galette de sarrasin ! clama Blanche. Je m'en charge.. J'en man-

gerais bien dix, douze, même treize à la douzaine !

Pour arroser les fruits, les craquelins, ces délicieux produits du raffinement armoricain, sortes d'échaudés légèrement épicés, et craquant sous la dent, comme leur nom l'indique, Le Goff monta de la cave quelques bouteilles d'un certain cidre bouché "dont on lui conterait des nouvelles".

Il le portait à bras tendu avec un recueillement comique. Blanche, plus vive, s'offrit à enlever les bouchons, et, à la terreur du vieux fermier grave et compassé, elle décapita chaque bouteille d'un coup sec du revers de sa lame de couteau.

La mousse pétilla comme celle de l'ay, et le cidre cascada du goulot tronqué, dans les verres et les tasses.

On se leva, toasta, trinqua à qui mieux mieux, au bonheur des chers fiancés qui, tout attendris, échangèrent leur coupes, les deux seules coupes que recélait le buffet de la ferme, afin de connaître les secrets désirs l'un de l'autre.

III

LE "GALLOU"

Lt déjeuner touchait à sa fin, quand soudain on frappa à l'huis...

Le Goff se leva et alla ouvrir; un personnage de haute taille, à longs cheveux blancs et à barbe vénérable, apparut sur le seuil de la porte.

Il portait le costume des paysans bretons : feutre à larges bords, veste de poils de chèvre, larges graies, guêtres de toile et sabots bourrés de paille. C'était un vieux mendiant bien connu dans la contrée.

On l'appelait le "Gallou". Pourquoi ce nom ? Les uns y comprenaient une allu-

sion méprisante : le "Gallou, pour eux, c'était le pestiféré, le réprouvé, le gauleux, en un mot la brebis que l'on chasse du troupeau à coups de pierre. Pour les autres, et de ceux-là était Horace Belval, la famille de Grandpré et Le Goff, le "Gallou" n'était qu'un expressif surnom indiquant l'ancienneté de la race, le véritable indigène de la vieille Bretagne, le vieux Gaël, le "Gaulois" primitif en un mot.

Le vieillard restait debout sur le seuil; il avait ôté son large feutre, découvrant ainsi son front ridé par l'âge et d'une voix profonde, grave, il laissa tomber ces mots :

— Paix et bonheur à la compagnie ! le "Gallou", fatigué par une longue route vient lui demander la charité d'un coup de cidre et d'une galette de sarrazin.

Aux premières paroles du mendiant, Yvon, qui, depuis des années, était habitué à voir le vieux bohémien pérégrinant dans le pays s'était levé ; il se dirigea vers la porte, passa son bras sous celui du vieillard, et amenant le "Gallou" à table, le fit asseoir à sa place, en disant :

— En vertu d'une coutume d'Armorique, celui qui passe sur le chemin a droit à l'hospitalité : il est notre hôte. Pour nous autres fils de Bretagne, c'est un devoir de lui donner la place d'honneur, au repas de famille. Il apporte avec lui les bénédictions du ciel, il porte bonheur à ceux qui compatissent à son infortune et lui font une place à leur foyer. Asseyez-vous le "Gallou" ; buvez et mangez... Vous êtes ici chez vous !

— Bien parlé, garçon ! dit Horace Belval ; l'hospitalité c'est le plus saint des devoirs !

— Certes ! c'est bien mon avis, répliqua Yvon, mais j'ai mon plan ! Maintenant que je tiens là ce brigand de le "Gal-

lou'', grand ramasseur de légendes qu'il déniche sur les routes de Bretagne, je vais le soigner en conséquence et lui faire reprendre ses forces, afin qu'il nous chante tout-à-l'heure quelques-unes de ces chansons de Bretagne qu'il a su recueillir dans tous les carrefours du pays.

— Je serai très heureux de vous contenter, mon officier, riposta le "Gallou" qui, tout regaillard par cette atmosphère de kermesse, mangeait et buvait comme quatre... En attendant, permettez au vieux le "Gallou" de boire à votre prospérité, et de demander à la Providence qu'elle vous rende au centuple le bien que vous faites autour de vous !

Le "Gallou" s'était levé, sa haute taille d'ancêtre dominant l'assemblée. A le voir ainsi, il rappelait ces grands Celtes d'autrefois, commensaux des forêts druidiques. Les verres se choquaient dans l'alégresse générale...

— Bravo ! le "Gallou", s'exclama Yvon, à la bonne heure ! Je vais moi-même donner l'exemple et chanter une chanson que j'ai composée. Car je suis poète, à mes moments perdus. Bien des fois, pendant mes longues traversées, alors que j'étais de quart sur mon navire et que tout dormait à bord, je me suis surpris à rimer des couplets que je chantais ensuite aux étoiles... Je vais vous donner un échantillon de mes talents, quoique en vérité je craigne que Neptune, en cette circonstance, n'ait pas à redouter la concurrence d'Apollon... Cela s'appelle : Sur la mer.

Et d'une voix mâle, sonore, retentissante, le jeune enseigne lança à pleins poumons le couplet suivant :

Sur la mer, Jean-Marie
Un jour s'en est allé.
De la coque au beaupré !

Et regardant l'étoile
Qui, là-haut, scintillait,
Tout en tendant sa voile.
Le gai marin chantait...

.....
L'amour m'a mis le coeur en fête !
Narguons bourrasques et gros temps !
Rions du vent, de la tempête,
L'amour a grisé mes vingt ans !

— Ceci, dit M. Belval, vaut trois bans : un pour le poète, un pour le musicien, un pour le chanteur ! Tudieu ! quel coffre tu as, mathurin !

Les applaudissements, éteints, Yvon continua :

Sur l'océan splendide,
Miroir éblouissant,
Fuyaient, l'aile rapide,
Mouette, goéland !

Et songeant à sa belle,
Qui l'attendait au port,
Ce matelot fidèle
Chantait toujours plus fort :

L'amour m'a mis le coeur en fête !
Narguons bourrasques et gros temps !
Rions du vent, de la tempête,
L'amour a grisé mes vingt ans !

Tonnerre de bravos !

— Troisième couplet ! clama Yvon, et en choeur au refrain :

Quand soudain, faisant rage
L'ouragan déferla ;
Sous ce souffle d'orage,
La mer se démontra !
La lame furieuse
Sur l'esquif se ruait,

Et de sa voix joyeuse,
Le marin répétait :

L'amour m'a mis le coeur en fête !
Narguons bourrasques et gros temps !
Rions du vent, de la tempête,
L'amour a grisé mes vingt ans !

Toute l'assistance reprit le refrain en
choeur. Yvon continua :

Une vague perfide
Sur le gars déboula,
Dans un lineul humide
La gueuse le roula !
Dans sa tombe brumeuse,
Sans crainte ni frisson,
Il entra, l'âme heureuse,
En chantant sa chanson !

L'amour m'a mis le coeur en fête !
Narguons bourrasques et gros temps !
Rions du vent, de la tempête,
L'amour a grisé mes vingt ans !

Yvon s'était rassis... Le "Gallou, au-
quel on venait de verser une forte rasade
d'eau-de-vie de cidre, s'était levé à son
tour :

— Vous m'avez fait grand plaisir, mon-
sieur Yvon ! A mon tour, maintenant : je
vais vous dire la légende de "Végô l'en-
têté".

IV

"VEGO L'ENTETE"

Le "Gallou" fièrement campé, tel un
tragédien réaliste, sous ses haillons, ma
foi, fort décoratifs, déclama après avoir
jeté un regard sur l'assistance :

Jacques Végô fut, dit-on,
A trente lienes à la ronde,
De fusil, d'arc et de fronde,
Le plus fin tireur breton.

En Bretagne il n'était fête,
Où voyait venir Végô
Pour mirer, le papegô
Le plus fort ne fit retraite.

Bas à l'oreille, Blanche expliquait à
son amie Emmeline ce qu'était le "pape-
gô", c'est-à-dire une cible très primitive,
un simple clou à large tête à peine enga-
gé par la pointe dans une planche épais-
se, et que les concurrents tâchaient d'y
enfoncer complètement, au moyen d'une
balle le frappant en plein.

Et le "Gallou", s'animant, poursui-
vait :

Végô était entêté
Comme une mule, et plus qu'elle ;
Il eût mangé sa semelle,
Si quelqu'un l'eût défié !

Lorsque vint quatre-vingt-treize :
"Ah ! bah ! l'on vient nous chasser.
Je vais pouvoir m'exercer,
Dit Végô : j'en suis fort aise !"

Les bleus ayant mis le feu
Aux quatre coins du village.
Il s'enferma, comme en cage,
Dans sa chute... "Sang-Dieu !

"Hurlait-il par la fenêtre
Qu'il venait de créneler,
Je yeux avant de griller,
A vous tous faire connaître

"Jacques Végô, le Breton,
Le plus entêté de France !"
Et d'une pierre qu'il lance,
Il assomme le planton !

Le "Gallou" déployait tant d'audace à
réciter ce poème vibrant que, d'un geste
perdu, il atteignit en plein col une bouteil-

le de cidre, et l'envoya rouler sur le plancher où, par miracle évidemment, elle oublia de se casser.

— Tiens ! s'écria Blanche, le cadavre du planton.

Mais le "Gallou", emballé, poursuivait toujours :

Ce fut comme un cri d'alarme ;

On entoura la maison.

Mais du dedans, à foison,

Végô décharge son arme.

Le premier qui se montra

Fut couché dans la poussière,

Et l'on vit rouler par terre

Celui qui lui succéda !

Là, le "Gallou" souffla un instant, presque poussif, ému par l'épopée même qu'il contait. D'un revers de manche, il essuya son front et, les bravos passés :

Quand il eût usé sa poudre :

"Ne craignez pas d'approcher,

Fit Végô ; plus de danger,

Le bon Dieu n'a plus de foudre !"

Mais les bleus sont atterrés

En face d'un tel courage,

Se ruèrent pleins de rage.

Cinq cents coups furent tirés.

Au dernier feu, la chaumine,

Sembla comme chanceler,

Et finit par s'écrouter,

Ecrasant sous sa mine

Jacques Végô l'entêté !...

Des bravos accueillirent cette strophe péremptoire. Mais le "Gallou" fit signe qu'il avait quelques mots à ajouter, et d'un geste tragique, apaisant les applaudissements, il conclut, solennel :

...De nos jours on voit encore,
A cette place qu'honore
Tout Breton un peu lettré

Un vaste amas de décombre,

D'une croix de fer orné.

Et dessous, dit-on, est l'ombre

De feu Végô l'entêté !

Les yeux au ciel, il se signa en manière de péroraison, et demeura quelques secondes immobile, muet et recueilli comme une dévote qui achève sa prière.

V

UN MENAGE DU PAVE

Revenons un instant rue Fortuny, où nous avons laissé, devant l'hôtel de Sonya Ratzoff, une foule nombreuse, commentant le crime atroce qui venait de s'accomplir.

Les conversations allaient leur train, toutes sympathiques à la victime, dont la charité était bien connue dans le quartier de la Plaine-Monceau. Les opinions les plus diverses se donnaient librement carrière, quand l'attention générale fut tout à coup détournée par l'arrivée de deux personnages d'un aspect assez hétéroclite.

Ce couple, un homme et une femme, avait effectivement une allure assez pittoresque : la femme en caraco d'indienne, nu-tête, un chignon à la grecque, crânement relevé sur le sommet de sa tête blonde, un éventaire contenant des paquets de chansons ; quant à l'homme qui était vêtu d'une sorte d'habit bleu barbeau, à gros boutons de métal et coiffé d'un chapeau de haut de forme, gris, il portait en sautoir la traditionnelle guitare des chanteurs des rues, avec laquelle il accompa-

gnait ses refrains.

C'était un homme à l'allure décidée, à la chevelure noire, embroussaillée. Son front était traversé par une ride verticale, indice d'une forte volonté. Il répondait au surnom significatif de Chanteclair ; de fait, il méritait son surnom, ayant une voix de baryton, sonore et bien timbrée. Quant à sa compagne, on l'appelait d'un sobriquet mélodieux : l'Alouette.

Chanteclair, sans se préoccuper davantage du rassemblement qu'il apercevait à quelques pas de lui, venait de monter sur une sorte de tréteau portatif et pinçait déjà les cordes de sa guitare. Quelques badauds se groupaient autour de lui : c'était le moment d'allumer la pratique... Aussi, l'"Alouette" tirant de son éventaire des paquets de chansons se mit à parcourir le petit cercle des curieux en criant à tue-tête :

— Demandez le succès du jour ! Le "Toast à la Russie !" On la vend deux sous ! Nous allons dire le premier couplet !

Sans perdre de temps, Chanteclair toussa vigoureusement et attaqua le couplet suivant :

Sur le pont d'un croiseur de guerre,
Un marin l'œil fier et hardi,
Un beau jour, a levé son verre
A la santé d'un peuple ami !
Des Français, vaillant interprète,
Gervais, l'amiral acclamé,
S'est écrié : "L'heure s'appête,
Sois fier ! mon pays bien-aimé !

— Attention au refrain, dit l'Alouette.
Et les deux virtuoses du pavé lancèrent dans les airs le refrain suivant :

"En ton nom, France, ma patrie !
Cette coupe de vin gaulois,
Sous le grand soleil, je la bois
A la sainte Russie !"

Déjà les badauds affluaient, quand soudain, un monsieur correct, à figure rasée et à col droit, sortit de l'hôtel de Sonya Ratzoff. Il s'approcha du chanteur, lui mit dans la main une pièce de cent sous, et lui dit doucement à l'oreille :

— Allez chanter plus loin, l'ami ! Un assassinat vient d'être commis, cette nuit, dans cette rue. Excusez-moi de faire tort à votre recette, mais vous comprendrez comme moi, que ce n'est pas tout à fait le moment de lancer le succès du jour.

— Sufficit, bourgeois ! fit Chanteclair, devenu subitement grave. On a de l'usage ! Allons, ouste, l'Alouette ! prends tes cliques et tes claques, et décampons !

Les deux artistes ambulants s'éloignèrent au grand désappointement des badauds. Ils n'allèrent pas bien loin, car, apercevant un débit de vin, Chanteclair, tirant de son gousset la pièce de cinq francs qu'il venait de recevoir, dit joyeusement à sa compagne :

— Pas de mélancolie, l'Alouette, et puisque ce gentilhomme inconnu vient de nous allonger une thune, je crois que c'est le moment ou jamais, d'aller étrangler un vieux perroquet.

— Tu n'as jamais que de bonnes idées. Chanteclair ! répliqua l'Alouette, qui semblait être une personne d'humeur fort accommodante.

Ils entrèrent dans un débit de vin, s'assirent dans le fond de la boutique et commandèrent deux pernods au sucre. Tout en confectionnant leur absinthe, ils écoutaient les propos de quelques consommateurs, racontant à leur manière le crime de la nuit précédente.

Un des consommateurs paraissait surtout bien renseigné, un homme au teint basané, vêtu d'un complet de drap gris. Il semblait posséder des détails inédits sur le crime. Chanteclair, tout en sirotant son verre, l'écoutait distraitement.

— Oui... disait l'homme au complet gris, oui à l'heure qu'il est, l'assassin doit être aux mains de la justice. Cela ne resuscitera pas la pauvre morte, mais c'est égal ! cela fera plaisir aux honnêtes gens de savoir que ce misérable ne restera pas impuni !

— Sait-on le nom de l'assassin ? interrogeait un cocher de fiacre, qui trempait une flûte dans un bol de bouillon.

— On sait plus que cela, répliqua l'homme au complet. On sait non seulement son nom, mais son adresse, sa profession... C'est un négociant de la rue d'Enghien, un nommé Horace Belval, lequel s'occupe d'affrètement de navires... On a trouvé chez Sonya Ratzoff des cartes de cet individu qui connaissait depuis longtemps la victime et qui, le soir du crime, était venu chez elle à son "five o'clock". Le coquin a manqué d'ordre, on ne saurait penser à tout ; il a paraît-il laissé traîner des papiers, des lettres qui établissent clairement, indubitablement sa culpabilité... ainsi...

Il n'en dit pas davantage. Un formidable coup de poing, asséné sur une table de marbre, au fond de la salle, lui fit tourner la tête, et il se trouva nez-à-nez avec Chanteclair qui, le regardant dans les yeux, s'écria :

— Et moi, l'ami ! je vous dis, que vous mentez, ou que vous vous trompez grossièrement... Vous avez devant vous Isidore Chanteclair, baryton de carrefour, lequel n'a pas eu besoin de passer par le Conservatoire pour avoir un bon coup de gueule. J'ai travaillé moi, deux ans, chez M. Ho-

race Belval, lequel est la loyauté, la probité en personne... Je serais encore chez lui à cette heure si je n'étais un indépendant, un bohème, un traîne-savate qui aime à vivre au jour le jour, et qui n'a jamais rencontré, dans toute son existence, une crème d'homme comme ce pauvre Horace Belval, que vous semblez accuser à la légère.

A la légère ! riposta l'autre à la légère ! Mais les papiers, mais les lettres, mais tout ce qu'on a trouvé à l'hôtel Ratzoff ; sans compter, paraît-il, que les affaires de ce Belval étaient fort embarrassées, qu'il était complètement acculé à la ruine, et que, pour se remonter, il s'est résolu à jouer une grosse partie... Le gaillard avait de l'estomac : certes ! il a gagné la première manche, mais il va bientôt perdre la deuxième !

— Tout cela ne prouve rien, fit Chanteclair, s'efforçant de rester calme. La justice se trompe... ce ne sera pas la première fois... Depuis l'affaire du "Courrier de Lyon", la justice ou rien, pour moi c'est kif-kif !

— Si vous en êtes encore au "Courrier de Lyon" et aux contes de votre grand-mère, articula dédaigneusement l'interlocuteur de Chanteclair, c'est toute une éducation à refaire, mon garçon !

— En tout cas, ce n'est pas toi qui me donneras des leçons, vilain merle ! tonna Chanteclair au paroxysme de la colère... et foi d'Isidore Chanteclair, je ne vais plus te dire qu'un mot... Je te défends, entends-tu, d'accuser Horace Belval, que tu ne connais pas et qui sûrement vaut mieux que toi... je te le défends, ou autrement je te casse les reins en cinq sec. comme un lapin, à la sortie... Tu peux numéroter tes abatis à l'avance, sale moineau !

Le patron, les clients s'interposèrent ;

l'homme au complet voyant qu'il avait affaire à forte partie jeta sur le comptoir une pièce de dix sous et sortit en grommelant :

— Je n'ai pas l'habitude de faire le coup de poing avec des rôdeurs de ton espèce... Aussi, je te cède la place...

Il sortit. Chanteclair fit signe à l'Alouette de se lever, paya ses deux consommations et sortit derrière lui. A l'angle de la rue Fortuny, l'homme se retourna un mauvais sourire au coin de la lèvre, et, sur le seuil du marchand de vin, il aperçut Chanteclair qui lui criait, tout en lui montrant le poing :

— Nous nous retrouverons, vilain merle ! Et ce jour-là... gare à toi !

V

LE SOUPER DE CHANTECLAIR

Vers neuf heures du soir, les deux virtuoses du pavé montaient lentement la rue de Belleville ; tous deux étaient littéralement éreintés. Ils s'étaient arrêtés, en chemin à tous les carrefours pour y chanter le "Toast à la Russie ; la recette avait été bonne, car c'était un samedi, jour de paye et la laborieuse population de Belleville ne s'était pas montré chiche de gros sous.

Dans les poches de Chanteclair, le billon tintinnabulait joyeusement aussi ; arrivé à l'angle de la rue Julien-Lacroix, le musicien se retourna vers sa compagne, et, frappant joyeusement sur sa poche, qui rendit un son métallique :

— L'alouette, dit avec une emphase comique, aujourd'hui il y a fête au manoir. C'est Bibi qui régale.

Et tirant de sa poche une pièce de cent sous :

— Tiens, dit-il, voici un blafard de cinq

balles, tu vas entrer chez le charcutier du coin, tu prendras deux pieds de cochon, un petit jambonneau et un suisse... Orgie à la Tour... De mon côté, je vais prendre chez l'épicier deux litres à seize, cachet bleu... Ceci fera passer cela... Nous nous retrouverons à la porte de la maison...

Cinq minutes plus tard, le ménage se retrouvait, muni des provisions en question, devant la porte d'une maison de sordide apparence.

C'était là que demeurait Chanteclair : la bâtisse n'était pas précisément de première jeunesse, elle avait même, dans la nuit un aspect assez maussade, avec ses murs noircis par la fumée des usines environnantes. Le gaz et l'électricité étant inconnus dans ces parages Chanteclair alluma avec précaution une mèche de rat de cave qu'il portait toujours dans sa poche, et le couple se mit en devoir de gravir l'escalier en échelle de meunier qui conduisait à son logement, sur la porte duquel se détachaient, en lettres capitales depuis longtemps fanées par le temps, ces mots :

CHANTECLAIR

Artiste lyrique

L'alouette se mit en devoir d'allumer une lampe et de dresser le couvert, pendant que le musicien débouchait un litre.

Le mobilier de Chanteclair était tout simplement primitif ; une vieille commode, un lit à gros rideaux de cretonne bleue, une table de bois blanc. Aux murs quelques dessins représentant des épisodes du règne de Napoléon 1er "Marengo" le "Sacre de l'Empereur", le "Bivouac d'Austerlitz".

En somme, la gaîté qui, dit un poète,

n'habite pas toujours sous les lambris dorés, régnait en maîtresse en ce modeste logis. Car non contents de chanter au dehors, les deux artistes répétaient souvent à la maison, ce que Chanteclair appelait les "créations nouvelles". L'alouette qui, on ne sait comment, avait appris assez de musique pour déchiffrer un morceau à première vue, serinait les airs à Chanteclair, qui, doué d'une excellente mémoire n'était pas long à se les rappeler.

Ce soir-là, les deux artistes n'avaient eu aucune création nouvelle ; le "Toast à la Russie" promettait de devenir populaire et de faire couler le Pactole de la poche de ses interprètes. C'est sans doute ce que disait Chanteclair en alignant sur sa commode les pièces de deux sous et de un sou, par piles de un franc.

Il y avait déjà un bon moment qu'il était occupé à cet intéressant travail ; à présent, il fouillait au plus profond de ses poches, mais les sondages ne ramenaient plus rien. Alors, il compta les produits de cette superbe journée ; il y avait sur la commode quarante-trois francs vingt centimes, et rendu tout joyeux par cette constatation Chanteclair s'écria :

— A présent que la fête commence ! nous tâcherons de la continuer un peu ! Demain, repos complet ! nous irons déjeuner à Romainville, chez la mère Latripe, l'ancienne cuisinière des cent-gardes, un cordon bleu épatant par qui le duc de Morny se faisait confectionner des gourmandises. Puis, le soir, nous irons au spectacle à Belleville, j'ai vu ce matin l'affiche : "Angelo", tyran de Padoue ! une grande machine du père Hugo ! Voilà pour la journée de demain... Après-demain, nous verrons à organiser d'autres réjouissances, s'il y a lieu, l'argent étant un métal fugitif et n'ayant, hélas ! qu'une durée éphémère...

— Voilà comme tu es toujours, Chanteclair, dit l'Alouette..... Sitôt que tu as de l'argent, tu ne rêves que plaisirs, bombances et festins. Tu serais venu au monde sur les marches d'un trône qu'en vérité, tu n'aurais pas des goûts si dépensiers ! Comme tu y vas, manger chez l'ancienne cuisinière des cent-gardes ! aller le soir au spectacle ! tu ne te refuses rien mon bonhomme ! Si tu crois que c'est ainsi que nous arriverons à joindre les deux bouts et à nous mettre de côté une poire pour la soif, tu te trompes, et nous finirons nos jours à l'hôpital.

— Laisse-nous donc tranquilles avec ta sainte économie, répliqua Chanteclair ; à quoi bon empoisonner son existence de préoccupations maussades... Pour moi, je suis né bohème et philosophe, et resterai fidèle à mes origines... Je suis content de mon sort, je n'envie personne, et je puis chanter avec Roger-Bontemps, un poète :

Vivre heureux à sa guise,
Narguer les mécontents,
Et gai ! c'est la devise
Du gros Roger-Bontemps !

— Ah oui ! Roger-Bontemps ! ça, par exemple, c'est bien ton patron, tu peux le dire ! fit observer l'Alouette... C'est le patron des gens qui ne se font pas de bile, ce saint-là ! Il n'a jamais eu de meilleur disciple que toi... Enfin, tu es le maître, mais c'est égal, tu devrais suivre mes conseils..

— L'Alouette, fit Chanteclair, assez causé là-dessus, hein ! Quand je t'ai associée à ma fortune, avais-tu l'espoir de couler des jours tissés de soie et d'or, comme ceux qui se préparent ! Non ! n'est-ce pas ? Eh bien ! puisque tu n'as qu'à te laisser vivre, ne te mets donc pas martel

en tête... fais comme la cigale insouciant et fabuliste... Quand il n'aura plus le sou, vois-tu, bichette, Chanteclair n'ira crier famine chez personne. Il reprendra sa guitare et s'en ira chanter dans les faubourgs de Paris qui, comme les forêts françaises, sont peuplés de rossignols plus ou moins mélodieux et ne les laissent pas mourir de faim. Et maintenant, à table !

Tous deux s'assirent en face l'un de l'autre. L'Alouette ne pouvait s'empêcher de rire des boutades de son compagnon, lequel était en train de dépecer un jambonneau appétissant... Chanteclair avait servi sa compagne ; tous deux mangeaient avec une conviction explicable par leurs pérégrinations de la journée. Tout à coup, le front du musicien se rembrunit, comme sous la hantise de quelque pensée attristante, et Chanteclair laissa tomber ces paroles :

— Allons bon ! voilà que je repense à cette affaire épouvantable de la rue Fortuny ! Quel malheur ! d'autant plus que cette dame Ratzoff était, paraît-il, une crâne femme, une bonne fille, quoi ! Et dire que c'est mon ancien patron Horace Belval, qu'on accuse d'un crime pareil ! Horace Belval, un si brave garçon ! Ecoute, l'Alouette, je me rappelle qu'à la sortie du régiment je me trouvais sans ressources sur le pavé de Paris. J'eus l'idée d'entrer rue d'Enghien, dans une immense cour occupée par les bureaux d'une grande maison de commerce. J'allais là, en suppliant, demander du travail : dans les bureaux on venait de me répondre qu'on n'avait besoin de personne. Soudain la porte s'ouvrit, et le patron parut ; un rude gas, va, l'Alouette, avec sa figure énergique respirant à la fois la force et la bonté. Il m'interrogea avec douceur, s'intéressa à ma pauvreté, et finalement dit à son principal employé :

“— Il faut donner à ce brave garçon de quoi manger un morceau de pain ; la maison Belval, Dieu merci, n'en est pas encore à reculer devant une minime dépense de frais généraux.”

“Puis, se tournant vers moi : L'ami, me dit-il, en me mettant dans la main un beau louis d'or couleur de soleil, tu pourras prendre demain possession d'un emploi de garçon de bureau. Si quelquefois, tu te trouvais mieux ailleurs, tu pourrais en profiter, et nous nous quitterons bons amis.”

“Voilà ce que c'est qu'Horace Belval, une crème d'homme, l'Alouette. Je suis resté deux ans dans la maison, toujours traité avec la même bienveillance ; seulement je n'avais pas dans le sang le métier de garçon de bureau. Une occupation presque sédentaire ne s'accordait pas avec ma nature indépendante et vagabonde... Un matin, je suis allé trouver Horace Belval, et le remerciant de ses bontés, je lui ai dit ceci :

“— Monsieur ! je n'ai pas d'aptitude pour le métier. Je viens vous demander de me laisser reprendre ma liberté, et de nous quitter bons amis, ainsi que vous me l'avez dit autrefois ?

“— Ah ! m'a-t-il répondu en me frappant sur l'épaule. Ah ! bohémien, tu veux nous quitter, tu manques d'air ici... Je t'excuse ! je sais ce que c'est ! Combien de fois n'ai-je pas regretté mon existence rude et saine, toute de périls et de dangers et mes longs voyages infinis ! Adieu ! va ton chemin, Chanteclair, et sans rancune ! la maison te sera toujours ouverte !

Chanteclair fit une pause, la tête dans ses mains : il semblait fouiller dans ses souvenirs... Tout à coup une ride de colère lui creusa le front ; son poing vigoureux s'abattant sur la table, faillit ren-

verser les deux litres déjà entamés, et il s'écria :

— Ainsi, vois-tu l'Alouette, ce particulier de ce matin, qui, chez le marchand de vin de la rue Fortuny, accusait Belval avec tant d'insistance ce particulier-là, vois-tu j'ai bien remarqué sa figure, et si le hasard le place jamais sur ma route, je lui montrerai de quel bois je me chauffe. En attendant, l'Alouette, il se fait tard : nous allons faire dodo... et, sans l'effroyable accusation qui pèse sur ce pauvre ami, je dormirais comme l'enfant Jésus sur la paille de Bethléem... Enfin, patience ! espérons que l'avenir prouvera que Chanteclair avait raison... et que l'innocence d'Horace Belval sera bien vite reconnue...

VI

FIANÇAILES BRETONNES

La joie était à son comble chez Emmeline, chez Yvon et chez Blanche, tout heureuse du bonheur de son frère et de sa chère amie de couvent.

Il s'y mêlait chez Blanche une pointe de vanité : elle avait contribué pour sa part à la réussite de ce mariage. C'était elle qui, devinant en Emmeline des qualités de cœur et d'esprit si rare parmi ses compagnes, s'était juré de la révéler à Yvon, de la lui amener, de la lui conquérir.

Tandis que les fermiers des alentours arrivaient moins en curieux qu'en bons voisins, féliciter les Belval et les Grandpré, le recteur d'Erquy, cet excellent abbé Laforge, le père de ses ouailles, que des visites indispensables à quelques miséreux avaient seules empêché de s'asseoir au repas des fiançailles, accourait, en soutane poudreuse de la poussière des chemins hâtivement arpentés, apporter ses

vœux et la félicité de tous.

L'enclos de la ferme s'emplissait insensiblement : c'était à qui serrerait les mains à Yvon, à M. Belval, à qui saluerait Emmeline et Blanche, pâchées de joie.

— Salut ! notre demoiselle, clabaudait Coëquen, le raboteux... On va donc être promue madame, à cette heure ! Ah ! c'est la meilleure des promotions civiles, celle-là, avec un chef de file comme notre Yvon ! Un maître gabier ! voyez-vous, qui ne laissera jamais sa chaloupe aller à la dérive, et qui saura se guider et virer, de bâbord à tribord, comme il convient sur le bâtiment ! Emmeline se gaudissait à ce jargon expressif et franc. Jean-Marie Gaëlec avait entrepris le fiancé, et tout en clignant de l'oeil, malicieusement :

— Eh ! eh ! monsieur Yvon ! on a fré-té pour vous une jolie corvette ! C'est gréé, ça ! ça vous a une voilure ! Ça ne veut voguer que vers la joie, par le bon vent, oui, sûrement !

Mme Belval et Mme de Grandpré s'étaient assises sous une tonnelle, dans un coin de l'enclos, derrière la ferme. De là, elles assistaient à toute la cérémonie, sans y être absolument mêlées.

— Comme Horace Belval, pensif, allumait un cigare distraitement, il vint se heurter à un singulier obstacle : le corps du "Gallou", quelque peu ivre de libations excessives et allongé tout simplement en travers de la porte de la salle basse.

— Pauvre être ! soupira Horace... Il y a pourtant du bon dans ce tempérament-là !

— Et il y en a encore, soyez-en sûr ! protesta Le Goff.

— Croyez-vous ?

— Oui, bien monsieur Belval. Le "Gallou" vous semble bien ivre, bien affalé, bien abruti !

— Il me semble...

— Eh bien ! imaginez que soudain vous ayez besoin de lui pour n'importe quoi d'utile, d'urgent, d'indispensable.

— Eh bien !

— Le "Gallou" écarquillera les yeux, secouera son ivresse comme on secoue une couëtte, afin d'en ôter la poussière, et avec une docilité, un dévouement de chien fidèle, vous rendra d'emblée le service que vous demanderez à son zèle.

— Par exemple ! répondit Horace, un peu sceptique.

— Voyez plutôt, affirma Le Goff.

— Ne le réveille pas, supplia M. Belval. Il rêve sans doute de richesse, de fortune, de bonheur ?

— N'ayez crainte ! déclara le fermier.

Et se penchant vers le dormeur, dont il secoua le bras relevé en coussinet derrière la tête :

— Holà ! Gallou ! cria-t-il... Haut le pied ! et en avant les flons flons ! Où est ta cornemuse, cornemuseux de malheur ! C'est le moment où on se trémousse, donc ! Trémousse-té le premier ! Et chante-nous comme il faut :

E manigouss ! lan laire !

E manigouss ! lan la !

Sans maugréer, sans montrer nulle mauvaise humeur, le "Gallou" se raidit, se plaça sur son séant, ricana gaîment :

— Ah ! on veut danser ! Oui ! dame ! j'en suis ! Marchand de gaîté pour tous ! Me voilà ! Pour mes amis, s'entend ! Parce que mes ennemis, et les ennemis des amis... gare ! gare pour eux à mon pennbas, et à mon poing, à mes deux poings !

Les nièces de Le Goff, deux jeunes filles aux joues fraîches, au teint clair, aux yeux limpides et doux, venaient d'apparaître, suivies de nombreux camarades, de

presque toute la jeunesse de Pléneuf, du Val-André et d'Erquy. Toutes, bouquets en main, avaient tenu à féliciter sans retard Emmeline et Yvon, et ce fut un long échange de congratulations et d'embrassades cordiales.

Lors, le bal commença.

Le "Gallou", debout, sa cornemuse appuyée à l'épaule, s'était adossé fort grave à la tonnelle, et semblait attendre le signal du branle-bas, quand l'abbé Laforge, un gaillard qui avait porté le sac et la tunique avant la soutane, s'écria, intervenant :

— Par le bon Dieu de Bretagne, mes enfants, nous n'allons pas laisser se clore une journée comme celle-ci sans fiancer nos bons amis à la mode de Bretagne, selon les vieux us qui ont toujours du bon, surtout aux accords de la musique du "Gallou" ? Est-ce pas vrai "Gallou", mon ancien !

— Bien sûr que oui, trédame ! monsieur le recteur, acquiesça le cornemuseux, je suis ici pour la chose. Commandez, et la musique marchera comme elle doit !

— D'abord, fit l'abbé Laforge, toutes les filles dans l'enclos, et tous les gars de l'autre côté, hein !

— Comme à l'église, alors ? s'écria Blanche.

— C'est tout comme, ma belle enfant ! déclara le recteur. Aussi bien les façons de maintenant ne sont-elles qu'un prélude familial à la bénédiction nuptiale.

Et la soutane relevée pour se mieux démener, l'abbé Laforge plaça chacun à son poste, à l'esbaudissement de tous, et amena Yvon sous la tonnelle, près des parents ; puis, offrant la main à Emmeline, il la guida jusqu'à la porte de l'enclos, et la confia aux nièces de Le Goff qui, d'elles-mêmes, connaissant la coutume vinrent se ranger au-dehors, aux côtés de

la fiancée.

Le Goff, son penn-bas à la main en guise d'arme défensive, se planta près de la barrière, comme un fonctionnaire.

L'abbé leva la main droite, et :

— En avant pour le prélude ! commanda-t-il au "Gallou".

Et parmi le silence qui tout de suite s'était fait à la voix du recteur, une mélodie timide se faufila, menue, menue, vous invitant à songer à l'éveil de l'amour en un coeur qui s'ignore.

Ce motif simple et naïf, repris plusieurs fois successivement et avec un insensible crescendo, était une merveilleuse musique pour la gracieuse scène qui allait se jouer dans l'enclos de la ferme de Le Goff.

Sans être trop ardent, le soleil versait une tendre clarté sur les groupes, et les couleurs claires des jupes des fillettes, se détachant nettement sur la teinte grise des murs et le vert broussaille des charnelles, amusaient l'oeil par leur éclat et leur variété.

Le sourire était sur toutes les lèvres, la joie dans tous les coeurs. En pouvait-il être autrement.

Deux familles si chères au pays, parmi lequel elles semaient activement le bien-être, allaient être à jamais unies, en la personne de leurs plus jeunes rejetons : Pléneuf et le Val-André ne devaient s'en trouver que bien.

Le recteur, de sa belle voix de basse que chacun connaissait, entonna le couplet traditionnel, celui que, dans la "Closerie des Genêts", Frédéric Soulié a rendu populaire, avec d'autres paroles.

S'adressant à Yvon, placé sous la tonnelle :

Not' gars tu veux prendre femme ?

Et lou lou la, lou lou la !

La foule répéta à l'unisson :

Lou lou la.

Et Yvon, très décidé, repartit :

Oui ! je l'veux, sur mon âme,
Et lou lou la, lou lou la !

Après une brève ritournelle du "Gallou", l'abbé Laforge continua, en remontant un peu vers Emmeline, impatiente derrière la barrière :

J'suis sûr que d'tout' nos filles,
Et lou lou la, lou lou la !
Tu rêves la plus gentille,
Et lou lou la, lou lou la !

Un murmure d'approbation s'éleva de partout. Quelques vivats s'y mêlaient déjà.

Yvon, familier avec les traditions locales, fit quelques pas, et très résolu :

La seul' qui m'plaise, à c't'heure,
Et lou lou la, lou lou la !
C'est surtout la meilleure,
Et lou lou la, lou lou la !

Emmeline s'épanouit, joignit les mains extasiée.

Yvon avait parlé si franchement, avec toute son âme. Certes, elle pouvait se sentir aimée, la fille de Belval.

Lors le recteur, pour conclure, fit signe à Le Goff, au gardien, de s'écarter, alla lui-même ouvrir la barrière à Emmeline, lui prit cérémonieusement la main, et la conduisant à son fiancé qui fier, lui tendait les bras :

Entrez donc ! la demoiselle,
Et lou lou la, lou lou la !
La meilleure, la plus belle,
Car vot' promis est là !

Emmeline très impressionnée, le cœur battant fort, se laissa tomber sur l'épaule d'Yvon qui, très câlinement, l'enlaça, lui ferma les yeux d'un long baiser et vint avec elle s'asseoir sous la tonnelle, où les attendaient les parents.

— Pour toujours, Yvon ! balbutia très bas Emmeline.

— Pour la vie ! répondit Yvon.

Des hurrahs enthousiastes éclatèrent de toutes parts. Sur l'ordre de M. Belval, plusieurs tonneaux de cidre furent mis en perce, des bols, des tasses distribuées à tous les amis présents, et la fête continua cordiale, chaude, bruyante.

Les deux familles et le recteur s'apprétaient à opérer leur retraite vers le Val-André. Yvon et Emmeline, obéissant aussi à un impérieux désir d'isolement, de rêverie de confiance, allaient prendre les devants quand Le Goff, l'oeil hagard, la physionomie bouleversée, vint à Horace Belval, et la voix rauque, inquiète, lui murmura, bas à l'oreille.

— Monsieur, il y a là des messieurs pour vous... qui veulent vous parler, tout de suite... C'est urgent ! oui, dame à ce qu'ils prétendent du moins.'

— Bien ! répondit Belval... Je vous suis...

A la porte de la ferme, sur la route, plusieurs hommes attendaient en effet.

Un d'eux, qui semblait le chef du groupe, salua rapidement le négociant :

— Monsieur Belval, interrogea-t-il, n'est-il pas vrai ?

— C'est moi, monsieur.

— Fort bien.

— Puis-je savoir en quoi ma présence ?...

— Je représente ici, reprit l'interlocuteur assez bas, de façon à n'être entendu que du négociant, je représente M. le Procureur de la République et...

— Dieu ! s'écria Belval, je crains de comprendre...

— Je suis porteur d'un mandat d'amener lancé contre vous, et la commission rogatoire...

— Je vous suis, messieurs, je vous suis, conclut le père d'Emmeline d'une voix altérée.

— Une voiture est là qui nous attend.. Venez donc ?..

Belval hésita une seconde...

Quel était cet horrible mystère ?

N'avait-il pas quitté Paris, laissant ses affaires en ordre parfait !

Une inconcevable erreur, sans doute...

Baste ! cela s'éclaircirait dès sa première entrevue avec le magistrat instructeur. Aussi avait-il hâte de comparaître devant lui...

— Allons, messieurs ! allons dit-il.

Quelques secondes après, la voiture roulait rapidement sous la direction de Saint-Brieuc.

Tout cela s'était affectué si vivement que, parmi les invités, personne, les familles surtout, n'y avait prêté la moindre attention.

Mais quand on se retira, Le Goff dut apprendre à Mme Belval, à Emmeline, à Yvon, à Blanche, à sa mère, le brusque départ de l'armateur.

Pourquoi cette sorte de fuite ?

Une affaire urgente à régler ?

Il sera de retour vers le soir, au Val-André, sans doute aucun ?

Cependant une poignante inquiétude les envahissait peu à peu, bien que rien de la vérité exacte ne fût soupçonné.

VII

LA JUSTICE INFORME

— Vous dites, Le Goff que mon mari

est parti, subitement, sans demander à prendre congé de Mme de Grandpré et de nous ?

— Eh ! oui bien, madame ! il semblait si pressé, et ces messieurs aussi, que je n'ai pas insisté.

— Ces messieurs... Quels messieurs ?

— Des messieurs que je ne connais pas, ma foi, donc... Des messieurs en noir, des hommes qui... dont que...

— Des clients à lui, probablement !

— Oui, ça doit être ça, madame Belval, ça doit-être ça ! Des clients ! graves, en noir, éveillant en lui l'idée des gens de justice : le campagnard a de ces secrets instincts. Il lui en coûtait de parler : il craignait de terroriser Mme Belval. Il se trompait peut-être après... Il désirait se tromper !

Cependant, Yvon de Grandpré, Blanche, Emmeline, très en gaieté, arrivaient rejoindre le petit groupe formé par Mme Belval et Le Goff.

Interrompant un instant leurs danses ils demandaient curieusement en grands enfants qu'ils étaient :

— Qu'y a-t-il de neuf ?

— Un conciliabule ?

— Madame conspire !

— Avec notre ami Le Goff !

Mme Belval affecta de sourire, bien que son visage tourmenté portât les traces d'une vive angoisse.

— Rien ! il n'y a rien, mes enfants ! amusez-vous ! Le Goff et moi, nous causons affaires.

Le joyeux essaim se contenta de cette explication et, tout en gambadant, rejoignit les danseuses au fond du clos, où le "Gallou" continuait à faire merveille sur sa cornemuse.

Le soir vint, et la fatigue aussi.

Bras dessus, bras dessous, on reprit la route. Yvon, Blanche, Emmeline avec

leurs amis du bourg, échangèrent de cordiales poignées de mains, et l'on se promit de se revoir.

— Eh bien ls'écria Blanche étourdiement, où donc est passé papa beau-père ?

Un coup d'oeil sévère de sa mère censura cet écart un peu osé.

— Je veux dire M. Belval l'espiègle

— En effet, fit Mme de Grandpré, votre mari a donc disparu, chère madame.

— Mon Dieu, oui, répondit anxieuse la mère d'Emmeline, il nous a faussé compagnie.

— Nous le retrouverons sans doute, là-bas, où il nous aura devancés.

— Je ne pense pas : il sera vraisemblablement parti pour Saint-Brieuc ou pour Lamballe. Il paraît qu'on est venu le chercher.

— Ah ! les affaires ! déclara Mme de Grandpré. On ne s'appartient pas !

— C'est vraisemblablement, reprit Mme Belval, par rapport à la perte de la "Mouette" et de l'"Anne-Marie". Les familles de pauvres matelots disparus habitent ces parages.

— Et votre cher mari a tenu à leur rendre visite et à adoucir leur peine en les secourant lui-même, et au plus tôt.

— J'imagine, en effet, quelle a été son idée. Il se sera éclipsé, pensant être de retour de bonne heure.

Belval ne parut pas de la soirée.

Mme Belval passa une nuit atroce en proie à tous les cauchemars, à toutes les hypothèses : les incidents financiers auxquels son mari avait fait allusion, étaient-ils plus graves qu'elle ne le supposait ? Le crédit de Belval était-il sérieusement ébranlé, son honorabilité, mise en doute !

Et cela à la veille du mariage d'Emmeline !

Allons donc, c'était invraisemblable !
Cependant, tout angoissée elle attendait le courrier du jour.

Il lui aurait fallu une lettre explicite, tout au moins une dépêche, pour la rassurer pleinement.

De lettre point... la dépêche arriva très vague, datée de Saint-Brieuc.

“Absence forcée, imprévue, courte durée. A bientôt. Amitié à tous.

Belval.”

Singulier laconisme, soupira Mme Belval. Quel mystère plane sur tout ceci !

Cependant, elle affecta de communiquer la dépêche aux de Grandpré, qui parurent eux aussi avoir banni toute crainte.

Les enfants, tout à la joie d'être ensemble, de bavarder, de rire, trouvèrent l'absence de M. Belval toute naturelle, et ne s'appliquèrent nullement à en approfondir les causes.

Mme de Grandpré, moins philosophe, prit son amie à part et lui dit :

— Vous êtes chère, madame, visiblement soucieuse. La raison n'en échappe pas à ma perspicacité... Peut-être M. Belval a-t-il à faire face à quelques grosses échéances, par suite des dettes imprévues qu'il lui faut liquider. Mais ne suis-je pas là, moi, votre toute dévouée, presque votre parente, puisque nos enfants sont à la veille d'être à jamais unis ! Usez de moi ! Écrivez-le à M. Belval... J'ai des fonds liquides à votre disposition.

Mme Belval remercia avec effusion. Les mains des deux mères se rencontrèrent, s'étreignirent...

La journée s'écoula sans nouvel incident.

Le lendemain matin, Mme Belval se le-

va la première, désireuse de guetter l'arrivée du facteur toujours très matinal, puisqu'il commençait sa tournée quotidienne par le Val-André et le bas Pléneuf.

Elle attendit longtemps ; puis, entendant sonner onze heures, elle rentra.

— Je questionnerai Emmeline, pensa-t-elle. Aurait-elle été au devant du piéton jusqu'au bourg ? elle serait revenue...

Sans savoir pourquoi, elle redescendit au jardin pour en effectuer le tour et appeler sa fille qui, peut-être, y prenait le frais.

Elle longea l'allée qui menait à la tonnelle, tout au bout de l'enclos, et, nettement distingua la silhouette d'Emmeline, en robe du matin, derrière les plantes grimpantes, la chèvrefeuille et les climaties.

— Emmeline ! appela-t-elle, as-tu donc vu le facteur ?

Pas de réponse, la jeune fille sommeillait donc.

Emmeline ! répéta sa mère, plus haut, plus fort...

Pas de réponse encore !

Mme Belval fit quelques pas...

Sur le banc du bosquet, Emmeline gisait évanouie.

A ses pieds, un journal froissé. Mme Belval le ramassa en hâte. Au milieu de la première page, elle lut, les yeux hagards :

“Le drame de la rue Fortuny.”

“Mystérieuse affaire ! Sonya Ratzoff, la femme du célèbre général russe qui, actuellement dirige les travaux de transsibérien, a été trouvée, hier, assassinée en son hôtel de la rue Fortuny. Le vol a été le mobile du crime.

“Un indice tout fortuit, une carte de visite ramassée dans le petit salon de la

victime, a mis le parquet sur la trace du misérable qui aurait frappé la générale Ratzoff. Il s'agissait d'un négociant du quartier de la Porte Saint-Denis, nommé Horace Belval, dont les affaires périclitaient, par suite de la perte de deux navires qu'il avait affrétés. L'assassin, pour dépister la police, aurait fui aussitôt le coup fait et se serait installé en Bretagne, en une paisible villégiature a...

— Dieu ! s'écria Mme Belval. Assassin ! lui, assassin ! le père d'Emmeline.

Soudain, elle se retourna vers la jeune fille qui, le regard fixe, se dressait debout en face d'elle.

— Maman ! maman, sanglota Emmeline, en se jetant dans les bras de sa mère.

Mme Belval se débattait en vain contre l'horrible cauchemar.

Devant ses yeux flamboyait en lettres fulgurantes cette formule qui terminait la note du journal.

“La justice informe”.

VIII

M. DE HOUDAILLES

Bridoine, le vieil huissier correct qui, depuis des années, se tenait rigide dans l'antichambre du cabinet du juge d'instruction, semblait être dans tous ses états.

Depuis le matin, en effet, il recevait visites sur visites : journalistes, reporters, échetiers de partout, dessinateurs, photographes, toute une séquelle de gens tout prêts à le corrompre, si toutefois Bridoine eût été accessible à la corruption.

A peine avait-il repris place derrière son bureau en bois noirci, rajusté son éternel binocle, à peine s'était-il efforcé de plonger un regard dans le feuillet du quotidien à un sou dont il raffolait

que quelques coups secs retentissaient à la porte du vestibule.

— Entrez ! articulait invariablement Bridoine.

Lors, un gibus apparaissait sournois, puis un visage...

— Monsieur désire ?... interrogeait Bridoine.

— Mon cher monsieur Bridoine, je voudrais stationner quelques minutes seulement près de vous.

— Impossible, monsieur.

— Quelques secondes...

— Pas davantage !

— Le temps de prendre un instantané du prévenu, quand il va traverser cette pièce pour être introduit dans le cabinet de M. de Houdailles.

— Mille regrets, mais...

— Je feindrai de causer avec vous, de déposer un dossier quelconque sur...

— Il est superflu de...

— Mon rédacteur en chef m'a autorisé à...

Et le reporter fouillait avec ostentation dans le gousset droit de son gilet, où tinte de l'argent, de l'or peut-être...

Mais Bridoine a compris, et du geste hautain d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès :

— Inutile, monsieur ! Les ordres de M. le juge d'instruction sont formels. Le prévenu est au secret le plus absolu. Personne ne peut aujourd'hui le voir, l'entrevoir, l'approcher. Je me demande même par quel étrange concours de circonstance vous avez pu parvenir jusqu'à ce sanctuaire.

Le reporter sourit derechef, frappe sur le gousset qui retinte... Mais, nous l'avons affirmé, l'huissier Bridoine est incorruptible, et il éconduit toujours solennel, le fâcheux qui se retire et disparaît, très dépité.

A peine seul, Bridoine sort sur le palier.

Il descend quelques marches, jusqu'à ce qu'il rencontre le nouveau garde qui vient de prendre le planton, et gravement il lui enjoint de ne pas laisser passer âme qui vive :

... C'est l'ordre de M. le juge d'instruction.

— Que c'est comme une consigne ! proclame le garde afin de prouver péremptoirement qu'il a compris.

— C'est une consigne, répète Bridoine en regagnant son poste.

Un bruit de pas frappa soudain l'oreille de Bridoine.

— M. le juge d'instruction, pensa-t-il, vient d'entrer dans son cabinet.

En bon serviteur intelligent et discret, il écarta doucement la double porte tendue de moleskine, et frappa deux petits coups secs contre le panneau de bois qui se trouvait derrière.

— Entrez ! Bridoine, articula M. de Houdailles, qui avait reconnu la manière de l'huissier.

Bridoine ne se fit pas répéter, et entrebâillant la porte, qu'il tira prudemment derrière lui, il parut devant le magistrat non sans être préalablement découvert.

— Bridoine, dit M. de Houdailles, sans lever les yeux de dessus les dossiers qu'il annotait, que personne ne s'aventure jusqu'ici, n'est-ce pas, pendant tout le temps que durera l'instruction de l'affaire Belval.

— Oui, monsieur le juge.

— Aucun indiscret ce matin.

— Non, monsieur le juge.

— Fort bien, Bridoine retournez à votre poste. Si j'ai besoin de vos services, je vous sonnerai.

A reculons, l'huissier sortit en s'inclinant.

M. de Houdailles était le type du magistrat esclave de ses devoirs, surtout quand ce devoir l'obligeait à considérer le prévenu comme un coupable.

Sec, méticuleux, astucieux, avide de compter un succès de plus à son actif de grand inquisiteur, M. de Houdailles dit la "Terreur" à juste titre, ressemblait assez à l'araignée, dont la toile n'a été tissée que pour saisir sans jamais la laisser échapper, une proie pantelante.

Connu de tous au tribunal même des gardes, d'habitude assez indifférents aux tics de la magistrature il avait inspiré à celui qui se tenait ce jour-là au pied de son escalier cette réflexion :

— C'est M. de Houdailles qui interroge dans l'affaire d'aujourd'hui... Alors, le pauvre bougre est dans le sac.

Cependant, un homme au front pâle, vêtu d'une redingote noire gravissait lentement les degrés, entre deux gardes.

Quand il parvint dans le vestibule du juge d'instruction, ses yeux brillèrent d'un feu sombre, ses sourcils se froncèrent, il se raidit un instant, puis reprit sa marche.

A sa vue, Bridoine se leva rapidement, ouvrit à deux battants la double porte qui donnait accès dans le cabinet de M. de Houdailles et d'une voix digne, bien timbrée :

— Monsieur le juge d'instruction, voilà le prévenu.

— Bon ! répondit M. de Houdailles, jetant un furtif regard sur le malheureux ; gardes retirez-vous dans la pièce voisine. Vous aussi Bridoine.

L'ordre fut exécuté avec un ensemble presque militaire.

L'homme demeura debout en face du magistrat, muet, les lèvres serrées, le corps agité d'un tremblement convulsif.

— Vous vous nommez Horace Belval,

dit le juge.

— Oui, monsieur le juge d'instruction, répondit Horace fort simplement.

Et, successivement, du ton d'un écolier débitant une leçon bien sue, M. de Houdailles lui déclina les renseignements préliminaires contenus au dossier, son âge, lieu de naissance, profession, domicile, état-civil, etc...

Au nom de sa femme que son arrestation préventive avait dû plonger, ainsi que sa fille, dans la plus profonde douleur, Horace Belval sentit les sanglots l'étouffer.

Courageusement, il les refoula.

— Horace Belval, poursuivit M. de Houdailles, vous comparez devant moi sous la prévention de vol et d'assassinat.

— Moi, monsieur le juge, un voleur ! moi, un assassin ! protesta violemment Horace.

— Inutile de vous emporter, de déclamer, ainsi, articula lentement M. de Houdailles, son menton appuyé sur ses deux mains les faits sont là probants, écrasants, unanimes à vous accuser, à vous accabler par leur implacable logique. Ecoutez...

“Une catastrophe inattendue vient épuiser le crédit de la maison Horace Belval et Cie.

— Une catastrophe bien terrible, en effet, paraphrasa Horace, le regard perdu dans le vague.

— Par une regrettable fatalité, vous venez à perdre simultanément deux de vos navires.

— La “Mouette” et l’“Anne-Marie”, balbutia Belval.

— Les cargaisons étaient considérables ; les équipages ayant disparu corps et biens, il vous reste des pensions à liquider, des associés ou des commanditaires

à indemniser, car, par une explicable légèreté, vous aviez négligé d'assurer vos bâtiments !

— La faute, monsieur le juge en incombe non à moi, mais à mon regretté père.

— Paix aux morts ! interrompit durement le magistrat, avec une sévérité qui glaça les sangs du prévenu.

Dès cette réplique, Horace sentit sa cause gravement compromise, bien qu'ignorant encore absolument pour quelle raison précise il s'était vu appréhendé au corps, enlevé et traduit si rapidement devant M. de Houdailles.

— Mais reprit celui-ci, ne nous écartons pas de la question.

“Un mandat d'arrêt a été lancé contre vous, Horace Belval, sous la prévention de vol et d'assassinat, ai-je dit ! Pour raison de quoi ! je vais vous l'apprendre !

— J'allais vous le demander, riposta Horace Belval, très maître de lui.

M. de Houdailles, lui dardant un mauvais regard, se recueillit quelques minutes, comme pour préparer un effet dont il était sûr pour en avoir déjà usé, et tout d'une haleine, prononça :

— La veille au soir de votre départ pour la Bretagne, Mme la générale Sonya Ratzoff a été assassinée chez elle, rue Fortuny.

— Sonya assassinée ! s'écria Horace, mais c'est invraisemblable, c'est faux !

— Pourquoi ? interrogea sardoniquement le magistrat. Pourquoi est-ce faux ?

— Parce que... hésita Horace.

— Vous connaissiez donc Mme la générale Ratzoff ?

— Je l'avais, en effet, connue naguère il y a longtemps...

— Enfin, vous la connaissiez ?

— Nous nous étions rencontrés en Rus-

sie, bien avant son mariage avec le général. Mais nous avons depuis longtemps suspendu toutes relations. Et c'est moi que vous accusez d'avoir frappé Sonya.. Mme Ratzoff... Mais c'est une calomnie infâme horrible...

— La justice, monsieur, prêcha M. de Houdailles, a coutume de rechercher purement et simplement à qui profite ou a profité le crime. Or, Mme Ratzoff a été volée, dépouillée de sommes importantes, liquides. Au lendemain même du crime, vous qui, la veille, vous trouviez dans une situation plus que précaire, vous désintéressez vos créanciers, vous soldez vos comptes... Avec quel argent ?

Belval, plus blême que jamais, les lèvres serrées, articula péniblement :

— L'honneur, monsieur le juge, m'impose comme un devoir sacré de me taire sur ce point.

M. de Houdailles eut un sourire sceptique.

Jouant avec son coupe-papier.

— L'honneur, monsieur, l'honneur n'a que faire de comparaître ici à votre côté. Il s'agit de faits matériels.

Tout de bon, Horace Belval sembla succomber.

Par quel étrange concours de circonstances son amie d'hier, sa bienfaitrice, Sonya Ratzoff, avait-elle été assassinée ?

Par suite de quel fantastique imbroglio l'accusait-on, lui, de cette mort ?

Quoi qu'il dût en advenir, il n'avouerait pas sa démarche auprès de Sonya.

Il se tairait, dût-il lui en coûter la vie.

M. de Houdailles, tacticien froid et subtil, ne laissa pas au prévenu un long répit.

— Il est une chose que vous ne sauriez nier, Belval, reprit-il. Vous vous êtes présenté chez Mme Ratzoff assez tardivement, quelques heures après le départ des

privilegiés conviés à son five o'clock.

Comme Horace ne sourcillait pas.

— Nous tenons une preuve : cette carte de visite à votre nom, que vous avez prié la femme de chambre de faire passer à la maîtresse de maison.

Et, triomphant, M. de Houdailles brandissait une carte sur bristol, d'une blancheur immaculée, sur laquelle on lisait ces deux mots : "Horace Belval."

Le prévenu tressaillit, regarda fixement porta ses mains à ses tempes, puis les tendit convulsivement vers la carte, que M. de Houdailles se hâta de glisser, derechef, dans le dossier.

En gourmet, le juge se caressait les lèvres du bout de la langue : il avait donc frappé juste.

Mais Belval d'une voix assurée.

— Vous dites, monsieur le juge que cette carte a été trouvée chez Mme Sonya Ratzoff.

— Qui voulez-vous qui l'y ait apportée ?

— Je proteste énergiquement contre cette affirmation, monsieur le juge. Depuis la mort de mon père, mes cartes sont bordées de noir. Je suis en grand deuil. J'ai détruit toutes les autres...

— Baste ! Jouons cartes sur table. insista M. Houdailles, gouailleur ; étant en sortie dans le monde, vous avez souhaité que rien n'apparût en noir, même sur vos cartes.

— Je vous le jure, monsieur le juge...

— Ne jurez pas ; les faits sont là !

Horace tomba assis, prostré, sur le siège le plus proche.

Dès lors, il ne douta plus, il était évidemment sous le coup de quelque monstrueuse machination ourdie contre lui, contre les siens, par un ennemi invisible, anonyme.

— D'après vos assertions, poursuivit M. de Houdailles, vous n'auriez fait chez

Mme Ratzoff qu'une courte apparition.

— "En ce cas, où avez-vous passé la nuit ?

— Chez moi, apparemment, balbutia Horace d'une voix qu'il s'appliqua à rendre ferme.

— C'est inexact ! d'après une enquête faite à votre domicile, votre lit n'a pas été défait

— J'ai pu, protesta Horace, sans le défaire, me jeter sur mon lit.

— En ce cas, vous seriez rentré chez vous tardivement, au petit jour ?

Ceci était vrai... Le négociant avait retenu un cabinet dans un restaurant de nuit, pour y faire une correspondance pressée.

Horace semblait atterré.

Il tenta pourtant de se débattre :

— Mais si j'étais coupable de quelque mauvaise action, monsieur le juge, j'aurais mieux pris toutes mes précautions, pour prouver un alibi. J'aurais d'avance défait mon lit, par exemple, pour faire croire que j'avais passé chez moi la nuit entière.

— Soit ! mais cette nuit, encore une fois, où la passâtes-vous ? Fournissez-moi l'emploi de votre temps. Produisez des témoins. Apportez des preuves !

— "Dans la maison où vous habitez, il est d'usage, comme dans beaucoup d'autres, que les locataires rentrant passé minuit disent leur nom au concierge. Le vôtre n'a rien entendu. Vous êtes donc rentré chez vous au jour.

— Je n'ai rien à affirmer, vous refusez de me croire.

— Parce que vous vous obstinez dans une fausse voie. N'essayez pas d'y persévérer. Avouez ! la justice vous sera élémentaire.

— Avouer ! avouer quoi ! Un crime que je n'ai pas commis, que je n'ai pas pu commettre !

— Pourquoi pas ! vos besoins d'argent urgents expliquent tout.

— Oh ! malheureux ! malheureux sanglota Horace épouvanté.

— Bon, pensa le magistrat, les larmes, la période de détente... Les aveux sont proches...

Alors d'une voix paternelle, grasse, bienveillante, en la forme du moins, M. de Houdailles pérorait :

— Allons, Belval ! songez aux vôtres, à votre fille, à votre futur gendre, à l'honneur de cette famille à laquelle la vôtre est à la veille de s'allier...

Le juge continua :

— Voyez... en cette maison un crime se commet à l'heure même où votre présence y est constatée, démontrée. Ce crime a été commis devant vous, sous vos yeux, sur la personne de votre amie. Êtes-vous complice ? êtes-vous témoin ? êtes-vous coupable ?

— "Dans les appartements de la générale un meuble a été ouvert, des valeurs, des billets, des rouleaux d'or ont disparu ; dès le lendemain, vous qui, la veille, étiez acculé, vous faites face à vos échéances, à vos dettes, vous payez rubis sur l'ongle, tout... tout... tout..."

— "D'où vous provient ce soudain subside ?

— "C'est donc à vous que le crime de la rue Fortuny a profité ! Le bénéficiaire de ce crime Horace Belval, c'est vous !

— "Ou sinon, parlez... parlez sans crainte !"

En l'âme d'Horace, un combat violent se livrait.

Quel parti prendre ?

Avouer la réalité, avouer l'emprunt qui l'avait conduit chez Sonya, c'était perdre toute dignité, c'était se dégrader à ses yeux, lui Horace Belval ! Il préférerait être la victime d'une machination.

Il resta quelques minutes encore accablé, sans voix, comme somnolent, et quand M. de Houdailles, impatient d'en finir, lui demanda :

— En résumé, qu'avez-vous à dire pour votre défense...

— Je n'ai rien à dire... déclara Horace ; rien... rien... rien...

Un éclair de joie illumina la face blême du magistrat qui s'écria :

— Horace Belval, au nom de la loi, vous demeurez à la disposition du Parquet !

TROISIEME PARTIE

UN SOLDAT DE L'ALLIANCE

I

YVAN RATZOFF

Dans le palais du Gouvernement, à Tomsk, en plein pays des Tartares, il y avait ce matin-là un remue-ménage extraordinaire, provoqué par l'arrivée de deux voyageurs, un homme et sa compagne, qui cherchaient vainement à faire comprendre, aux Cosaques de garde dans la cour du Palais, qu'ils désiraient parler au général Yvan Ratzoff.

Nous ne ferons pas languir nos lecteurs et nous leur dirons tout de suite que ces deux personnages n'étaient autres que notre ami Chanteclair et sa camarade l'Alouette.

Par quel concours de circonstances Chanteclair et l'Alouette se trouvaient-ils à Tomsk qui, chacun le sait, n'est pas précisément situé du côté de la rue de Belleville ? C'est ce que nous nous réservons

d'expliquer plus tard.

En tout cas, il faut croire que les deux voyageurs n'avaient pas trop souffert pendant leurs pérégrinations, car Chanteclair, emmitouffé de zibeline, avait l'air d'un boyard russe, et l'Alouette, drapée dans un costume tailleur du meilleur goût, coiffée d'une élégante toque de loutre, était en tous points charmante.

Donc nos deux amis parlaient vainement dans la cour, impuissants à se faire comprendre, quand, descendant l'escalier d'honneur, un interprète tout galonné d'or vint mettre fin à ce colloque qui aurait pu se prolonger longtemps.

Sans doute Chanteclair avait avec lui le "Sésame, ouvre-toi !" de la légende, car presque instantanément l'interprète fit signe aux voyageurs de le suivre.

Quelques minutes après, Chanteclair et l'Alouette étaient introduits dans le cabinet de travail du général Yvan Ratzoff, de celui qui avait été un des plus grands artisans de l'alliance franco-russe. Du reste, l'amitié du général Ratzoff pour tout ce qui touchait à la France était légendaire, et à Pétersbourg, dans les cercles diplomatiques où il fréquentait, on avait pris l'habitude de désigner le général sous ce surnom significatif : "Le soldat de l'Alliance."

Dans la pièce aux boiseries austères, Chanteclair et l'Alouette contemplaient avec curiosité les panoplies sévères, les trophées de chasse, les cartes immenses de Sibérie et du Caucase, champs de bataille intellectuels sur lesquels s'était tant de fois courbé ce travailleur infatigable qui s'appelait Yvan Ratzoff.

Un bruit de bottes éperonnées se fit entendre, une portière de tapisserie se souleva, et le général apparut devant Chanteclair qui, russophile convaincu, comme tout bon Français, le regardait avec une

admiration non déguisée.

C'est que c'était un homme de taille herculéenne qu'Yvan Ratzoff ; son visage, encadré de barbe blonde et éclairé par deux grands yeux d'une singulière franchise, décelait une indomptable énergie. Sur sa tunique de drap bleu étincelait une brochette de décorations, dans laquelle se coudoyaient à peu près tous les ordres du monde.

Chanteclair avait esquissé un salut militaire.

Le général avait pris place devant un massif bureau de chêne, et désignant à Chanteclair et à l'Alouette deux fauteuils de cuir.

— Asseyez-vous ! dit-il d'une voix douce et qui contrastait singulièrement avec sa stature de colosse.

— Merci, mon général ! dit Chanteclair.

— Vous êtes, reprit Yvan Ratzoff, la personne qui m'avez écrit, au sujet d'une communication importante ?

— Oui, mon général !

— De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit... (et ici Chanteclair souleva son chapeau en saluant un grand portrait de Sonya Ratzoff qui, voilé d'un crêpe, occupait tout le mur derrière le général), il s'agit de l'assassinat de Mme la générale Ratzoff, et je vous demande avant tout pardon de réveiller aujourd'hui en vous une blessure encore mal cicatrisée ; mais il est, dans la vie, des devoirs devant lesquels un homme de cœur ne saurait se dérober... Or, mon général, je vais droit au fait... Vous savez qu'à la suite du crime — commis dans votre hôtel de la rue Fortuny — un négociant parisien, Horace Belval, fut inculpé, jugé et malgré ses protestations d'innocence, condamné à vingt ans de travaux forcés ?

— Oui, fit Yvan, en passant sa main sur

son large front comme pour chasser tous ces souvenirs douloureux... Oui.. Quelle terrible histoire ! Horace Belval était un de nos amis, et en vérité ses protestations avaient une telle énergie, une telle éloquence, qu'encore aujourd'hui j'hésite à le croire coupable, et je me demande si la justice n'a pas frappé un innocent !

— Oh ! merci pour ces paroles, mon général ! Eh bien ! oui, Horace Belval était innocent.

— Mais alors, l'autre... le coupable, l'assassin !

— Patience ! nous y arriverons... Au lendemain de la condamnation du négociant, moi, qui connaissais Horace Belval, et qui lui avait voué une reconnaissance éternelle, j'eus une idée... A propos, j'ai oublié de vous dire que, de mon métier, je suis camelot, chanteur des rues, et que nous autres, notre profession c'est d'avoir des idées. J'allai trouver le futur gendre de M. Belval, Yvon de Grandpré, enseigne de vaisseau, et je lui signalai quelqu'un, qui, j'en ai la conviction, était le véritable assassin, mais dont il fallait retrouver la piste... M. Yvon m'ouvrit un crédit, me donna les fonds nécessaires pour pouvoir faire consciencieusement mon métier de policier, et depuis deux ans je poursuis l'assassin de la rue Fortuny... Or, cette fois, j'ai mis dans le mille, car je tiens mon homme qui, avec l'argent qu'il a volé chez vous, a pu s'établir tranquillement négociant en pelleteries, et vient faire ses achats de fourrures dans un des plus grands marchés de la Sainte Russie, dans la bonne ville de Tomsk, dont vous êtes le gouverneur !

— Par saint Wladimir ! ce misérable périra sous le knout ! Mais son nom, son nom ?

— Vous me permettrez de le garder seul pour l'instant, mon général. L'hom-

me dont il s'agit est la ruse personnifiée, le moindre éclat, le moindre tapage lui donnerait l'éveil, et il trouverait encore moyen de nous glisser dans les mains... Tout ce que je puis vous dire, c'est que cet homme avouera lui-même le crime devant vous... devant vous... vous entendez, mon général !

— Alors, faites pour le mieux... vous avez carte blanche... Un dernier mot : vous savez qu'Yvan Ratzoff a l'habitude de payer ceux qui le servent... Donc si vous me faites retrouver l'assassin de ma pauvre Sonya, je puis vous affirmer une chose, c'est que votre fortune sera faite !

— Je vous remercie, Excellence ! dit Chanteclair avec une dignité singulière, mais le dévouement ne se paie pas... Du reste je ne veux pas d'argent : nous avons tous les deux un être cher à venger ; vous, la générale Sonya Ratzoff ; moi, mon pauvre Horace Belval. Nous les vengerons, général, et la plus douce des récompenses viendra pour moi à l'heure où vous me direz, en me serrant la main : "Chanteclair ! je vous remercie !" !

— Je n'attendrai pas si longtemps pour vous dire cela, Chanteclair ! Dès aujourd'hui, pour tout ce que vous avez déjà fait, je vous remercie du fond du coeur !

Et Yvan Ratzoff tendit à Chanteclair sa main que ce dernier serra avec effusion, en s'écriant :

— Si vous saviez comme votre poignée de main me fait plaisir, général ! On vous aime tant en France, depuis qu'on connaît la part prise par vous dans la grande oeuvre de l'alliance ! Et voyez-vous, général, nous sommes tous les deux les soldats de l'Alliance, vous, le pionnier de la civilisation, sillonnant l'Asie russe et le Caucase de chemins de fer qui vont étonner le monde et qui feront votre patrie plus forte et plus grande ; moi, l'humble

musicien ambulant, le chanteur des rues qui, les soirs d'été, dans les faubourgs de Paris, lançait à pleins poumons la chanson franco-russe. Ah ! oui, la chanson franco-russe ! en voilà une qu'ils aimaient, les ouvriers parisiens. En ai-je chanté des "Mousse de Cronstad", des "Hirondelles de Moscou" et des "Salut au Tsar"... et ces jours-là, j'étais heureux, car, à mes accents, je sentais sourdre et palpiter l'âme de la foule, l'âme du peuple de Paris, qui vibrerait à tout ce qui parlait de l'alliance !

— Oui ! fit le général, l'alliance franco-russe, c'est le Testament de Pierre le Grand, la vision lumineuse et sereine de la paix couvrant les horizons futurs. C'est à cette oeuvre-là que j'ai prodigué, sans compter, mon coeur et mon cerveau ; j'ai été le semeur qui lance le grain dans les sillons, et qui malgré tous les corbeaux voraces qui voulaient happer la semence, se couchera dans la tombe après avoir vu lever une moisson féconde... Et maintenant, nous allons nous mettre à notre tâche de justiciers. Je vais vous faire préparer des appartements dans le palais : aux yeux de tous, serviteurs et domestiques, moujikés et Cosaques, vous êtes un diplomate français chargé par votre gouvernement d'une mission extraordinaire auprès de moi. Et maintenant, adieu ! vous avez besoin de réparer vos forces, après un voyage aussi long que celui que vous venez de faire !

II

LE MARCHÉ DE TOMSK

C'est un des grands marchés de fourrures de la Sibérie que la ville de Tomsk, dont Yvan Ratzoff était gouverneur.

Le lendemain de l'arrivée de Chanteclair, le marché battait son plein, les transactions s'échangeaient en plein air, englobant les peaux d'ours, de rennes, de renards, de loups, les fourrures de zibelines, de loutre, et, en vérité, c'était un spectacle fort pittoresque que le grouillement de ce marché au-dessus duquel se croisaient, dans un brouhaha extraordinaire, tous les idiomes de Russie.

Notre ami Chanteclair, canne à pomme d'or à la main, huit reflets sur la tête et gants de suède, se promenait sur le marché de l'air d'un bourgeois qui cherche à tuer le temps. Malgré cela, un observateur intelligent eût parfaitement constaté que, sous ses dehors indifférents, Chanteclair se livrait à ce qu'on appelle, en argot de police, une "filature" en règle.

Chanteclair filait en effet une de nos vieilles connaissances, cet excellent Robert Morot qui, à présent, la face rasée, un binocle à monture d'or sur le nez, n'avait plus qu'une ressemblance problématique avec le Robert Morot de la rue Fortuny.

Robert Morot était accompagné d'un interprète ; Chanteclair aussi.

Bientôt le musicien parvint à côté de l'homme qu'il suivait, et qui venait de prendre place dans un cercle d'acheteurs, acquérant des pelleteries et des lots de fourrures qu'il adjugeait, selon la formule consacrée, "au plus offrant et dernier enchérisseur".

Robert Morot que cette vente semblait intéresser prodigieusement, s'était arrêté devant un lot de renard bleu. Les acheteurs, à ce moment, émettant quelques prix soudain, Robert Morot fit signe à son interprète qui cria :

— Trois milles roubles !

Chanteclair poussa du coude son interprète qui riposta :

— Trois mille cinq cents !

— Quatre mille !

— Quatre mille cinq cents !

— Cinq mille !

— Cinq mille cinq cents !

— Six mille !

— Six mille cinq cents !

Pour le coup, c'était trop fort !

Robert Morot ajusta son binocle, et levant les yeux sur ce concurrent, qui poussait de pareille façon à la hausse :

— Monsieur est Français ? dit-il .

— Français pour vous servir ! répliqua Chanteclair ; mais en vérité, si j'avais su avoir affaire à un compatriote, je n'aurais pas poussé si haut les enchères !

— En effet, ce prix me paraît anormal.

— Oh ! dit Chanteclair, quant au prix, cela m'est bien égal ! Je représente un comptoir de fourrures de Philadelphie, et suis chargé, par lui, d'accaparer toutes les peaux de renard bleu actuellement en vente sur les marchés de Sibérie. Donc, vous voyez, je ne vous souhaite pas de vous rencontrer souvent avec moi, car malgré mon vif désir d'obliger un compatriote, je me verrais peut-être forcé de vous damer le pion de nouveau.

— Oui, fit Robert Morot, c'est la guerre à coup de dollars ! Enfin la concurrence est l'âme du commerce ! Avec tout cela, si je suis obligé de vous rencontrer sur tous les marchés, pendant le cours de mon voyage, je n'ai plus qu'à boucler ma valise et à retourner à Paris !

— Ah ! fit Chanteclair, vous êtes de Paris, mes compliments !

Et pirouettant sur lui-même, son naturel gavroche reprenant le dessus, il se mit à fredonner, "mezzo voce", la valse des "Cent Vierges" :

O Paris ! gai séjour...

Puis, devenant plus sérieux :

— Tenez ! dit-il, causons peu, causons

bien !... Combien de temps devez-vous rester à Tomsk ?

— Peut-être encore quinze jours...

— Eh bien, comme vous êtes un compatriote et comme votre figure m'est sympathique... il y a comme cela des figures qui vous bottent tout de suite... je m'engage à vous laisser le champ libre dans vos affaires et à ne pas contrecarrer vos achats... D'un autre côté, donnez-moi votre parole d'honneur que vous serez parti dans quinze jours ?

— C'est entendu ! répondit Robert Morot.

— Ah ! un dernier mot. Vous savez que le voyageur est avant tout bombocheur, cascadeur, hâbleur, inventeur, et qu'il est toujours heureux de faire couler ses boniments avec une bouteille de champagne ! Donc, mon cher compatriote, je vous mets à l'amende d'un dîner... demain soir si vous le voulez... et au dessert, nous sablerons le vin de France !

— Convenu Venez dîner avec moi demain, à l'auberge ou je gîte, à quelques verstes d'ici.. Vous trouverez facilement la maison... Il y a au-dessus de la porte une image de saint Wladimir !

— Parfait ! comptez sur moi, demain à six heures. Et maintenant, au revoir !

Tous deux se serrèrent la main et Chanteclair s'éloigna en fredonnant ce refrain de circonstance :

Qu'il pleuve ou vente !

Toujours il chante,

Soir et matin,

Sur son chemin !

Une heure après, Chanteclair était au palais du gouvernement, dans le cabinet d'Yvan Ratzoff.

— Mon général, dit-il, je vous demande de bien vouloir me faire crédit de vingt-quatre heures, et demain à six heures,

l'assassin de la générale Ratzoff avouera son crime devant vous !

LE COSAQUE YEGOR

Resté seul, le général Yvan Ratzoff tomba dans une méditation profonde.

Ainsi, c'était vrai ! le misérable, le bandit qui avait assassiné Sonya était là, à quelques pas de lui, dans cette ville de Tomsk dont il était gouverneur. Ah ! sa vengeance serait terrible ! Il ne voulait pas des lenteurs de la justice et des tribunaux, lui Yvan Ratzoff. Il se vengerait lui-même atrocement en Sarmate, en vrai Moscovite qu'il était, comme se vengeaient autrefois de leurs ennemis ces Ruriks moyenageux et sanguinaires, dont le nom redoutable jetait une tache de sang sur l'histoire de la sainte Russie !

Oui ! il n'y aurait pas de supplice assez cruel pour lui, et personne ne le lui arracherait des mains... qui, personne, pas même le tsar... Et, quand il le verrait à terre, cet étrangleur de femme, il lui broierait la face du talon de sa botte éperonnée, lui Yvan Ratzoff, comme un voyageur écrase la hideuse vipère qu'il rencontre sur son chemin.

Il leva les yeux sur le portrait de Sonya, et cet homme de fer, ce conducteur d'hommes dont l'énergie était proverbiale, se mit à pleurer comme un enfant !

Ah ! oui, elle n'était plus là, Sonya. Il la revoyait, toute riieuse, aux rares époques où il pouvait passer quelques instants près d'elle. Il lui semblait qu'elle allait tout à coup arriver derrière lui, bouleverser ses plans, ses cartes, ses tracés, et éteindre son courroux, à lui Yvan, avec son rire de Parisienne ! Misère ! elle n'était plus là, à présent, plus là pour te-

nir par moments, entre ses petites mains frêles et diaphanes, et bercer, sur ses genoux la tête du pauvre grand homme, de l'ami qui maintenant restait seul sur cette terre, n'ayant plus pour éclairer, pour égayer son labeur de Titan, le sourire de sa compagne chérie.

Allons ! c'était assez s'attendrir... L'homme de bronze qu'était Yvan Ratzoff se ressaisissait... Il avait essuyé ses yeux, puis, sonnait sur un timbre :

— Qu'on fasse venir Yégor ! dit-il au domestique qui venait d'entrer.

Cinq minutes après, Yégor était devant le général.

C'était un Cosaque du Don, de taille herculéenne, avec de grands yeux d'un bleu d'acier et des moustaches rousses... Il se tenait respectueusement à quelques pas du général, la main gauche au flanc de sa houpelande, la droite à son bonnet de fourrure où brillait un magnifique diamant de l'Oural, que le général avait autrefois donné à Yégor, en récompense des services rendus.

On lisait sur la physionomie du Cosaque une franchise, une loyauté à toute épreuve... Il regardait son maître avec une expression de dévouement qui touchait presque à l'admiration, à la vénération.

— Yégor, dit Yvan d'une voix sombre, j'ai besoin de toi demain soir.

— Bien général !

— Tu feras ton possible pour être à jeun, j'entends au point de vue du liquide et tu me feras le plaisir de dire adieu, pour demain, au kwass et à l'eau-de-vie que tu aimes tant à boire avec les moujicks. Je t'aime, Yégor, comme un bon serviteur, mais si demain soir tu étais ivre, aussi vrai que Wladimir et Constantin sont les patrons de la patrie russe, je te ferais mourir sur le knou.

— Soyez tranquille, Excellence... Vous savez bien que, quoique ivrogne, pour vous contenter je serais capable de boire l'Obi tout entier...

— Bien, Yégor ! Ah ! à propos, ne perds pas un mot de ce que je vais te dire... Comme nous allons faire une reconnaissance dans les environs, tu tiendras prêts les trois danois... Avec trois chiens de cette taille, tu n'auras pas besoin de déranger tes Cosaques... Encore un mot : tu vas fermer la porte du chenil ; tu ne la rouvriras que demain soir et pendant ce laps de temps, tu ne donneras rien à manger aux chiens !

— Rien à manger... Excellence ! Mais ils vont être enragés !

— C'est tout ce que je demande, dit le général, dans la barbe duquel passa un sourire effrayant. Sois tranquille mon bon Yégor ! tes chiens se rattraperont, et comme je les tiens en singulière estime, c'est moi-même qui, demain soir, leur donnerai à manger... Tu n'as pas besoin de comprendre. Et maintenant, va-t'en !

— Bien, Excellence !

Yégor pivota sur ses talons et sortit... Alors, avec un rire qui avait quelque chose d'affreux, Yvan Ratzoff se tourna vers le portrait de Sonya, et, d'une voix tonnante :

— Demain soir mon pauvre ange ; demain soir, je te promets que tu seras bien vengée !

IV

LA LETTRE D'UN INNOCENT

Pénitencier de l'île Nou.
A Monsieur le Garde des sceaux,
Ministre de la Justice.
Monsieur le Ministre,

C'est un forçat qui vous écrit. Je sais qu'il y a entre nous deux un abîme, je

sais que vous êtes placé au faite de l'édifice social, gardien vigilant de l'arsenal des Lois, et que moi, victime d'une épouvantable erreur judiciaire, je dois vivre vingt ans dans ce pénitencier, coudoyant des voleurs et des assassins, évoluant sous le bâton de gardes-chiourme, alors que ma conscience est nette de tout forfait, et que, comme une âme d'enfant, mon âme est, je puis le dire, toute blanche.

Donc, le malheureux condamné a osé vous écrire; des amis dévoués lui ont promis que cette lettre vous parviendrait, et il n'a pu résister, une fois de plus, au désir bien légitime de clamer son innocence.

Oui ! je suis innocent, je suis innocent, je l'affirme ! je le jure ! M. de Houdailles, ce juge d'instruction qui, à l'issue de mon procès, a reçu un avancement bien justifié par l'acharnement qu'il avait apporté à faire de moi, à tout prix, le coupable nécessaire à son zèle professionnel; M. de Houdailles, dont la lanterne scrutatrice a éclairé tant de ténébreuses affaires, avait, le jour où il requit contre moi un châtement exemplaire, mal éclairé sa lanterne, et permettez-moi de vous le dire monsieur le Ministre, cet Argus avait une taie sur l'oeil... Que dis-je ! une taie ! La cataracte sur les deux yeux !

Je n'ai pas voulu, au moment des débats, dévoiler un fait qui, à mon sens, m'aurait, au grand jour de l'audience, singulièrement amoindri dans ma dignité d'homme, et qu'aujourd'hui, alors que je suis flétri par une condamnation, je ne vois plus d'inconvénient à révéler. On m'a demandé ce que j'avais été faire chez Mme la générale Ratzoff, le soir du crime: ce que j'ai été y faire, monsieur le Ministre, je vais vous le dire !

Je venais de perdre, corps et biens, deux navires dont j'étais l'armateur: la "Mouette" et l'"Anne-Marie". Cette

catastrophe me mettait dans l'impossibilité de faire face à une échéance proche; aussi, désireux de maintenir à tout prix mon crédit sur la place, j'allais demander à la générale Ratzoff avec laquelle, j'étais dans les meilleurs termes, si elle pourrait, parmi ses relations à Paris, me trouver un banquier, un capitaliste qui voudrait bien, pour me sauver d'un naufrage commercial, me consentir un prêt de cent cinquante mille francs.

Mme Ratzoff, avec une spontanéité admirable, voulut bien me prêter personnellement ces cent cinquante mille francs, en me donnant un chèque sur une banque parisienne, chèque dont on pourrait facilement retrouver la trace, d'après les indications que j'ai laissées à mon gendre, M. Yvon de Grandpré. Vous comprendrez, monsieur le Ministre, quel sentiment de délicatesse a dicté mon silence sur ce point: Mme Ratzoff m'avait prêté, je crois, ces cent cinquante mille francs sur ses ressources personnelles, et je ne me suis pas reconnu le droit de révéler ce point que le général Ratzoff ignorait probablement, ce qui aurait pu diminuer probablement le haut sentiment de confiance que M. le général Ratzoff avait dans son épouse.

Aujourd'hui, que je n'ai plus aucun motif pour me taire, je vous dis, monsieur le Ministre, toute la vérité et je me permets de vous poser une simple question: pourquoi aurais-je été assassiné la générale Ratzoff et la voler, alors qu'elle venait obligeamment de me donner la somme qui m'était nécessaire ?

J'espère, monsieur le Ministre, que vous voudrez bien peser sur ces considérations, et descendant en vous-même, vous intéresser au sort d'un innocent. Je le répète: sur ma femme et ma fille en pleurs, sur mon gendre Yvon de Grandpré, en-

seigne de vaisseau, modèle d'honneur et de loyauté, sur les cadavres de mes marins de la "Mouette" et de l'"Anne-Marie", dont j'ai pensionné les veuves et dont j'ai protégé les orphelins, je jure que je suis innocent ! je jure que je suis innocent !

Dans la sérénité de mon âme, dans la tranquillité de ma conscience, j'attends de votre part, monsieur le Ministre, un acte de justice imminente, un acte de réparation, et, confiant dans votre haute équité, je suis, monsieur le Ministre, votre respectueux,

Horace BELVAL,

Forçat au pénitencier de l'île Nou.

(Matricule 2847)

V

L'AUBERGE

Le lendemain du jour où le général Ratzoff avait mandé le Cosaque Yégor, Chanteclair, ponctuel comme un chronomètre, arrivait à l'auberge où était descendu Robert Morot.

C'était une pauvre auberge comme on en voit sur les routes de Russie ; sans doute, Robert Morot voyageait presque incognito pour être descendu dans cette auberge, car il y avait à Tomsk des hôtels confortables et ne le cédant en rien aux meilleurs établissements de Pétersbourg.

Dans la salle basse de l'auberge, au rez-de-chaussée, le couvert était dressé sur une nappe de toile rugueuse qu'égayaient pourtant deux bouteilles de ce champagne Saint-Marceau, dont la réputation est européenne. Aux murs, des images grossières, représentant les saints de la Russie : saint Nicolas, saint Wladimir, saint Cons-

tantin, et les tzars Alexandre III et Nicolas II, égayaient par leurs couleurs éclatantes l'aspect un peu fruste de l'établissement.

Si Robert Morot avait inspecté la salle, il aurait pu remarquer, sur une des faces latérales, une sorte de panneau qui n'était autre qu'un judas, pratiqué dans la cloison de bois sans doute pour la commodité des patrons de l'établissement, et leur permettant d'accourir au plus vite, pour satisfaire les commandes des voyageurs.

Or, derrière ce judas avait pris place le général Yvan Ratzoff ; quant au fidèle Cosaque Yégor, il s'était installé avec ses trois danois colosses formidables et silencieux, dans le chenil placé au fond de la cour de l'auberge, et là, couché sur une botte de paille il attendait les ordres du général.

Au dehors, la neige ; une vraie neige de Sibérie, tombait à gros flocons.

Les poignées de mains échangées, Robert Morot et Chanteclair s'assirent en face l'un de l'autre : Chanteclair avait eu soin de placer Robert Morot bien en face du judas placé dans la boiserie, de façon qu'aucun mouvement de sa physiologie ne fût perdu par le général Ratzoff.

— Allons, dit Chanteclair, comme on chante dans les "Huguenots", à table, mon cher hôte. Mais avant, en vrais Français, en vrais Parisiens que nous sommes, nous allons étrangler le classique perroquet, le vieux pernod au sucre des familles. Il paraît que vous aimez le pernod... oui, n'est-ce pas ? Votre nez remue... J'en étais sûr, car... quoi qu'en disent Aristote et sa docte cabale :

Le pernod est divin ! Il n'est rien qui l'é-
[gale !

— Aussi j'ai prévu cela : j'en ai tou-

jours dans ma valise, et à votre intention, j'en ai apporté une bouteille.

Il posa sur la table une bouteille de pernod, en défit le casque argenté, versa l'absinthe dans les verres, plaça le sucre et l'humecta d'eau, avec la gravité d'un prêtre remplissant les fonctions sacerdotales.

— Pour une idée lumineuse, voilà une idée lumineuse ! dit Robert Morot. L'apéritif me manquait dans ce chien de pays, car, pour être russophile, on n'en est pas moins homme, et je n'ai qu'une estime modérée pour les boissons en honneur dans la patrie des Romanoff !

— Je vois que vous êtes gourmand ou plutôt gourmet, répliqua Chanteclair. Laissons les aigres brevages dont vous parlez, et savourons notre absinthe...

Et bourrant sa pipe, il reprit, en désignant du doigt la fenêtre donnant sur la route et sur les vitres de laquelle les flocons de neige dansaient une folle sarabande :

— Il nous manque ici que le boulevard, le boulevard et la terrasse du café Cardinal, et les Variétés, avec les petites Parisiennes qui trottant menu sur l'asphalte, s'en vont le nez au vent et une fleur de jeunesse aux lèvres... Et tenez, pour nous égayer un peu, nous allons porter un toast aux Parisiennes, et pendant que le dîner mijote, je vais vous chanter quelques couplets que j'ai composés en leur honneur... Bien entendu, cela s'appelle : "La Parisienne."

Ils choquaient leurs verres, et Chanteclair attaqua :

I

Quand la nuit scintille et s'allume,
Buste cambré, torse en avant,
Du talon frappant la bitume,
Aussi légère qu'une plume,
Elle s'en va le nez au vent !

II

Son sourire damne le monde,
Et l'on chercherait vainement,
De Saint-Petersbourg à Golconde,
Ou de Quimper à Trebizonde,
Bijou plus frais et plus charmant !

III

Guitare au poing sur la pelouse,
En des vers d'un style latin,
L'espagnol chante l'Andelouse :
Mais d'elle ne soit point jalouse
O Parisienne à l'oeil mutin !

IV

Un chiffon te rend adorable,
Ton pied sous ton frais cotillon,
Fût-il chaussé de bois d'érable,
Ferait paraître misérable,
La pantoufle de Cendrillon !

V

Pourquoi vanter l'Italienne,
La Gretchen des rives du Rhin,
La Mauresque ou l'Algérienne,
Quand ton minois, ô Parisienne,
Illumine notre chemin !

— Bravo ! bravo ! bravissimo ! s'exclama Robert Morot ; vous avez tous les talents ; poète, chanteur, musicien sans doute, car c'est un véritable plaisir que de vous entendre. Comment, aussi bien doué que vous l'êtes, avec une telle nature d'artiste, avez-vous pu échouer dans les pelletteries et fourrures ?

— Ne m'en parlez pas ! répliqua Chanteclair en étouffant une forte envie de rire... Ne m'en parlez pas... Comme au bon temps d'Henry Murger, l'art est dans

le marasme, et le métier de buveur d'eau ne me sourit guère... Je suis sorti du Conservatoire avec un premier prix d'opéra comique ; j'ai fait des tournées en province où j'ai chanté le "Chalet", le "Val d'Andorre", les "Mousquetaires de la Reine", puis bernique... La voix s'est cassée... Il y avait des trous dedans... Alors, j'ai tâté de l'étranger ; j'ai vu l'Amérique, le Brésil, le Canada, et, à Philadelphie, une grande maison de fourrures m'a offert de la représenter... J'ai accepté ! et ma foi, je crois que j'ai trouvé ma voie, car je gagne de l'argent, et mon ambition est satisfaite...

— Eh, fit Robert Morot, y aurait-il inconvénient à vous demander le nom de votre maison ?

— Vous me permettrez de le taire, répondit Chanteclair : étant donné l'immense accaparement que je dois opérer, je suis tenu à la plus entière discrétion... Vous me comprendrez, j'en suis sûr !

— Je n'insiste pas, dit Morot en s'inclinant. Les affaires sont les affaires... Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons dîner...

— C'est cela dînons ! approuva Chanteclair.

— Vous m'excuserez, ajouta Morot, si la cuisine est un peu russe. Voici notre menu : du caviar rouge, sorte de caviar qui ne court pas les rues en Russie, et qui est fait avec les oeufs de mullet gris et avec ceux d'une carpe qu'on ne pêche que dans le Dniéper, ensuite, un sterlet du Volga, et puis, je vous le donne en cent... des biftecks d'ours, ni plus ni moins que notre immortel romancier Alexandre Dumas.

— Cristi ! répliqua Chanteclair, si cela continue, je vais devenir plus russe qu'un hetman des Cosaques de l'Ukraine. Enfin, allons-y ! C'est encore servir l'al-

liance que de manger la cuisine moscovite.

Le dîner s'achevait, terminé par un petit verre de kwass. Alors, d'un ton négligent, Chanteclair dit à Robert Morot :
— Chien de pays ! La neige tombe toujours ! Qu'allons-nous faire dans cette auberge ? Tiens, j'ai une idée ! J'ai apporté avec moi un stéréoscope qui ne me quitte jamais. Il contient un grand nombre de vues de Paris, et, si vous le voulez bien, nous allons passer une heure ensemble à les regarder. Vous qui êtes un vieux Parisien, je vous assure que cela va vous intéresser.

Et, en disant cela, Chanteclair, avec un sourire malicieux, se tourna vers le judas derrière lequel était Yvan Ratzoff.

Insensiblement, le judas venait de glisser dans la rainure.

VI

LE STEREOSCOPE

Chanteclair plaça devant Morot le stéréoscope, et dit à son interlocuteur :

— Je vais tourner la manivelle... Regardez... vous allez voir défiler, devant vos yeux, vingt-cinq vues de Paris : ce sont des instantanés très réussis et que j'ai pris moi-même, car je suis un peu photographe. Je vais les appeler dans l'ordre. Je commence :

"Le pont des Arts", l'"Institut". Est-ce assez bien rendu ! Sur le pont, ces messieurs qui causent et que leurs faces rasées font ressembler à de jeunes premiers ayant eu des malheurs, ce sont MM. Victorien Sardou et Coppée... Saluez, mon cher compatriote ! Je continue par : une répétition de "Cyrano de Bergerac" à la

porte-Saint-Martin ; c'est le tableau du siège d'Arras, avec notre immortel Constant Coquelin, brandissant sa flamberge justicière : "Voici les cadets de Gascogne."

La "Place Vendôme !" Il est trois heures du matin, la neige tombe, ni plus ni moins qu'à Tomsk... L'empereur, que la retraite de Russie a dû habituer à ces petites fêtes, fait bonne figure devant la bourrasque... Cela lui rappelle Moscou la Sainte !

La "Revue du Quatorze-Juillet..." Voilà qui va nous réchauffer un peu... C'est le moment où la cavalerie charge, face aux tribunes... Voici les dragons, les cuirassiers, l'artillerie, les petits husards avec leurs plumes de coq au shako, le train des équipages... Là-bas, près du moulin de Suresnes, ces troupiers à l'allure martiale qui attendent l'arme au pied, c'est l'école de Saint-Cyr, le premier bataillon de France : Vive l'armée !

"Zim ! boum ! boum ! ba la boum ! En avant la musique !" Voici la "Foire aux pains d'épice", un lundi de pâques : ce gros pître qui bonimente, étalant au soleil sa bonne figure réjouie, c'est Clam, le roi des bateleurs. A côté, voici Marseille et ses lutteurs, la femme-canon, le nègre Bamboula.

La "Course Paris-Bordeaux : nous sommes à la porte Maillot... Voici l'arrivée émouvante des coureurs, Lesna en tête... Bravo ! Lesna for ever !

Chanteclair fit une pause, et dit à Robert Morot :

— Eh bien ! comment trouvez-vous mon stéréoscope ?

— Merveilleux, mon cher compatriote ! Merveilleux ! Il est impossible d'arriver à une plus fidèle expression de vérité : poussée à ce degré d'exactitude, la photographie n'est plus de la photographie.

Elle devient du document !

— Vous avez mille fois raison, et tout à l'heure vous serez confirmé dans votre opinion que la photographie poussée à ce degré d'exactitude, devient du document. Nous continuons :

"Une "Représentation à l'Opéra-Comique." On donne "Manon"... Voyez-vous là, dans le coin, M. Isnardon, cette canaille de Lescant, faisant la morale à la cousine Manon qui vient d'arriver par la diligence d'Arras... Il chante :

Corbleu ! c'est une belle fille ?

Qui fait honneur à sa famille !

"A-t-il l'air assez casseur d'assiettes, ce brave Isnardon, avec son tricorne en bataille et sa rapière en verrouil ! Du reste, rien ne doit nous étonner de lui ; il est de Marseille, mon bon ! A autre chose !... et puisque nous sommes dans le théâtre, continuons par..."

"Le Ballet de Faust"... Au fond du théâtre, Faust et Méphisto, MM. Alvarez et Delmas, se racontent leurs petites affaires pendant que ces dames du corps de ballet font leurs plus fines pointes et leurs plus gracieuses pirouettes... Légères comme des libellules, Voici nos plus charmantes ballerines : Pepa Invernizzi, Chabot, Subra, les deux Mante... Allons ! ne plaignons pas trop ce brave Faust, car, décidément, l'enfer n'est pas trop triste ! Et maintenant, comme il faut toujours faire mieux, nous allons vous faire voir quelque chose d'un dramatique achevé..."

— Ah ! diable, et cela s'appelle ?

— Cela s'appelle, dit Chanteclair d'une voix tonnante, le "Crime de la rue Fortuny !"

Morot s'était levé, la figure livide ; des gouttes de sueur froide perlaient à ses tempes... Il reconnaissait bien là, dans

la vue qu'il avait devant lui, toute la scène du crime : Sonya Ratzoff, étendue sur les tapis du boudoir, bâillonnée, pendant qu'un homme, penché sur elle, l'étranglait, lui tenaillant la gorge avec ses deux mains de fer !

— Mais, interrogea Morot d'une voix sourde, on n'a jamais retrouvé l'assassin !

— C'est ce qui vous trompe, compère, riposta Chanteclair, faisant jouer le stéréoscope. C'est ce qui vous trompe ! la preuve, c'est que le voilà !

Morot poussa un cri terrible !

Dans l'homme qui, sur la photographie, éventrait le secrétaire de Sonya Ratzoff, il venait de se reconnaître, lui, Robert Morot !

Un tremblement nerveux agitait tous ses membres. Il leva son regard sur Chanteclair, qui éclatant d'un rire retentissant, s'écria :

— Figurez-vous que nous sommes encore dans la théorie. Seulement cette fois-ci, nous sommes à l'Ambigu, dans un bon gros mélodrame de notre regretté Xavier de Montépin, à l'acte où l'on découvre l'assassin ! Et, chose curieuse, l'assassin a avec vous un petit air de famille ! C'est égal ! je vous en bouche une surface ! C'est maintenant que vous êtes confirmé dans votre opinion que la photographie poussée à ce degré d'exactitude devient un document !

Puis, devenant plus grave :

— Assez de comédie comme cela ! Je vous tiens enfin, maître Robert Morot, assassin de Sonya Ratzoff ! C'est égal, vous pouvez dire que, pour un malin, je vous ai bien roulé !

— Ah ! misérable ! riposta Morot bondissant sur Chanteclair. Oui, je suis l'assassin de la rue Fortuné, et après... Nous sommes seuls dans cette auberge, et sois tranquille, tu n'emporteras pas ton

secret au dehors !

— Bas les pattes ! gouailla Chanteclair en tirant de sa poche de son veston un revolver de calibre respectable. Bas les pattes ! ou autrement, il y a de la casse !

— Qui donc es-tu ? vociféra Morot.

— Je vais te le dire, assassin ! Je suis le camelot qui, le matin du crime, chantait le "Toast à la Russie", au coin de la rue Fortuné ! Je t'ai crié : Je te retrouverai, vilain merle ! J'ai tenu ma promesse maître étrangleur, et puisque tu as dû voir jouer "Don Juan", regarde !

Et désignant du doigt à Morot le judas, largement ouvert, par lequel apparaissait le visage terrible d'Yvan Ratzoff, Chanteclair s'écria :

— Voici la statue du Commandeur !

VII

L'IVRESSE DE YEGOR

Au moment où le général allait faire irruption dans la salle de l'auberge, un Cosaque, à cheval, arrêta sa monture devant la porte de la maison.

Il était porteur d'un message qui, disait-il, ne souffrait aucun retard.

Il remit au général une dépêche chiffrée sur laquelle Yvan Ratzoff lut ce qui suit :

"Ordre du tsar. Un soulèvement de Tartares est signalé dans le district de Tomsk. Le tsar ordonne à son fidèle Yvan Ratzoff d'écraser sur l'heure l'insurrection. (Signé) Nicolas."

Le général poussa un cri de rage ! Ainsi, au moment où il allait pouvoir savourer sa vengeance, au moment où il tenait pantelant, sous sa botte éperonnée, l'assassin de Sonya, ce télégramme de l'Empereur le forçait à monter à cheval im-

médiatement et à aller courir les risques d'une rencontre hasardeuse, périlleuse peut-être !

Un violent combat se livrait dans l'âme du général, entre le désir d'assouvir sa vengeance et l'impérieuse exigence de son devoir de soldat. Ce fut le devoir qui l'emporta.

D'un pas ferme, Yvan Ratzoff se dirigea vers le hangar situé dans la cour de l'auberge, et où son Cosaque fidèle Yégor, dormait sur une botte de paille à côté de ses danois :

— Yégor, dit Yvan, debout !

L'autre se leva à moitié endormi, et suivit son maître. Tous deux traversèrent la cour et entrèrent dans la salle de l'auberge, où Chanteclair tenait toujours en respect Robert Morot.

— Merci, Chanteclair ! fit le général en tendant la main au musicien... Merci !

— Je vous avais promis que ce misérable avouerait son crime devant vous, général ! J'ai tenu ma promesse, rien de plus !

Yvan Ratzoff se tourna vers le Cosaque, et lui désignant Robert Morot prostré, affalé sur une chaise :

— Yégor ! dit-il, tu vois cet homme ?

— Oui, Excellence !

— Tu vas rester près de lui jusqu'à mon retour et ne pas le quitter. Tu me réponds de lui sur ta tête ; s'il cherche à s'évader, s'il essaie quelque tentative de fuite, tu as le devoir de le poignarder sans merci, et après, tu jetteras son cadavre à tes danois... s'ils en veulent ! Venez, Chanteclair !

Tous deux sortirent : sur le seuil de la porte, Yvan Ratzoff dit à Chanteclair :

— Je veux vous faire, pour de bon, soldat de l'« Alliance ». Ce que vous venez de faire en capturant ce misérable me prouve que vous êtes un brave ! Voulez-

vous, Chanteclair, m'accompagner dans une expédition contre un parti de Tartares ? Si vous acceptez, vous aurez l'honneur, de faire le coup de fusil pour le tzar !

— Si j'accepte, répartit Chanteclair, si j'accepte ! mais avec enthousiasme ! En route, général, en route !

Il était deux heures du matin ; au dehors, la neige continuait à tomber... C'était une véritable tempête !

Morot, étendu dans une couverture, sur le plancher de l'auberge, dormait, ou plutôt faisait semblant de dormir, observant du coin de l'oeil Yégor, qui accoudé sur la table, fumait sa pipe avec tranquillité.

De temps en temps, le Cosaque se retournait, jetant un regard vers la bouteille de kwass, presque pleine... Soudain, n'y tenant plus, il saisit la bouteille et se versa un grand verre d'eau-de-vie. Cela tomba sans bruit dans son gosier.

Morot faisait toujours le simulacre de dormir.

A présent, Yégor se rappelait qu'il avait promis au général de ne pas boire ; d'autre part, voyant la bouteille à sa portée, il se disait :

— Je ne fais pas de mal en buvant de cette eau-de-vie... J'ai répondu de mon captif... c'est une affaire entendue ! Donc, encore un petit verre, pour nous donner du coeur au ventre !

Sournoisement, Morot riait sous cape...

Le Cosaque avait lampé une deuxième rasade... Maintenant, ses yeux prenaient une expression stupide, hébétée... Alors Morot, se levant sans affectation, lui dit :

— Allons, compagnon, nous n'allons pas rester là à nous regarder tout une nuit en chiens de faïence... Un petit verre de kwass... Cela ne vous empêchera pas d'avoir l'oeil à la consigne.

— Oui ! dit laconiquement le Cosaque.

Morot avait empli les verres... Maintenant, il commençait à avoir son plan... c'était de souler effroyablement le Cosaque... Assurément, cela ne serait pas bien difficile, à en juger par la tournure que prenaient les choses...

Les verres vidés, Morot se roula dans sa couverture, et fit mine de se rendormir. Yégor posa sa pipe et s'accouda sur la table, cherchant à ne pas regarder la bouteille tentatrice. Tout un travail pénible s'opérait dans l'obscur cerveau du Cosaque... A travers son ivresse il revoyait passer la figure martiale et énergique d'Yvan Ratzoff... et il entendait à ses oreilles sonner, comme un tocsin assourdissant, les paroles du général: "Je t'aime, Yégor, comme un bon serviteur; mais si demain soir, tu étais ivre, aussi vrai que Wladimir et Constantin sont les patrons de la Russie, je te ferais périr sous le knout!"

Cette pensée eut pour résultat de le bouleverser complètement; un vent de folie passa sur son front... La bouteille était toujours là... Il eut un geste de recul, de résistance, mais bientôt sa nature sauvage reprit le dessus, et saisissant la fiole d'eau-de-vie, il la vida d'un trait et roula comme une masse sur le plancher... Il était effroyablement ivre!

Cinq minutes après, le silence n'était plus troublé que par ses ronflements sonores. Alors, se levant tout doucement, Robert Morot fit disparaître dans sa poche le revolver de Chanteclair, que ce dernier avait oublié sur la table, enjamba la fenêtre de l'auberge qui donnait sur la route, et disparut dans la nuit.

VIII

UN SOLDAT DE L'ALLIANCE

Revenons à nos amis, Chanteclair et

Yvan Ratzoff.

Le général n'avait fait que passer au palais du Gouvernement, le temps de faire seller deux chevaux pour lui et Chanteclair, et de partir à la tête de trois escadrons de Cosaques pour écraser la rébellion des Tartares.

A présent, la troupe galoppait à une bonne allure, le général et Chanteclair chevauchant botte à botte. Les Cosaques d'Yvan Ratzoff étaient montés sur de petits chevaux de l'Ukraine, à longues crinières et à jambes fines. Avec leurs bonnets de loutre, leurs lances à flamme rouge et leurs petits yeux étincelant dans leurs barbes fauves, ces cavaliers donnaient à leur nocturne expédition le cachet fantastique et hallucinant de quelque nébuleuse ballade germanique, de quelque marche de Racksky, scandée par leurs cris gutturaux.

La troupe se dirigeait vers l'Obi, dont deux ou trois tribus riveraines s'étaient soulevées à l'instigation de quelques prêtres fanatiques. Après trois heures de galop, Yvan Ratzoff fit faire halte à sa troupe. On approchait du fleuve et le ciel un vrai ciel scandinave et polaire, rougeoyait, empourpré par des lueurs d'incendie.

Après quelques minutes de repos, la troupe d'Yvan repartit; une demi-heure après, elle faisait, comme une trombe, irruption sur la place d'un grand village, où brûlait un temple russe construit en bois, autour duquel une bande de forcés dansait une ronde échevelée.

Désireux en toute occasion d'éviter toute effusion de sang inutile, Yvan Ratzoff fit faire trois sommations aux rebelles, les invitant à se disperser. Peines perdues! ils continuèrent leur ronde sans se soucier des Cosaques et, qui plus est, un grand diable de Tartare, accroupi

dans un coin de la place et possesseur d'un fusil, fit feu sur le général qu'il n'atteignit pas.

Ce coup de feu malencontreux fut le signal d'une conflagration générale. Yvan Ratzoff s'enleva sur ses étrières et, tirant son sabre :

— En avant, mes enfants ! Et hurrah pour notre père le tzar et pour la sainte Russie !

Les Cosaques partirent comme le vent, balayant la place, assénant sur l'échine des fuyards de formidables coups de lance... Une mousqueterie bien nourrie leur répondit, jetant par terre quelques chevaux et quelques cavaliers, et tout d'un coup, comme un tonnerre, un parti de Tartares, également à cheval, vint tomber dans cette mêlée.

Leur chef un homme de taille colossale, portait un costume bariolé, était arrivé tout près d'Yvan Ratzoff. Au moment où le général se penchait vers Chanteclair pour lui dire un mot, l'hetman Tartare lui asséna un formidable coup de cimeterre qui, heureusement dévia et atteignit le général au cou. Le général, pendant le sang en abondance, s'appuya, pour ne pas tomber, sur Chanteclair, qui, déchargeant sur l'hetman en pleine figure, un gros pistolet d'arçon s'écria :

— Je crois qu'avec cela tu ne souffriras plus des dents !

Le Tartare tomba de sur son cheval. Alors, voyant Yvan Ratzoff de plus en plus pâle, Chanteclair comprit que le meilleur parti à prendre était de sauver le général. Aidé par deux Cosaques, il fit placer Yvan Ratzoff en travers de sa monture à lui, Chanteclair, et, battant en retraite partit à fond de train, en criant :

— Faites-moi place camarades ! faites-moi place ! Il faut à tout prix sauver le général !

Les rangs s'écartèrent devant lui et, quand il se retrouva sur la route ramenant le général à Tomsk, Chanteclair ne put s'empêcher de s'écrier :

— Après cela, je crois, que moi aussi, on pourra m'appeler un soldat de l'Alliance !

IX

LA POURSUITE

Nous avons laissé Robert Morot au moment où il enjambait la fenêtre de l'auberge, pour s'enfuir sur la route blanche de neige.

Il avait compté sans les danois de Yégor.

L'un d'eux, un molosse d'une force extraordinaire, entendant un bruit insolite, avait rompu sa chaîne. En un clin d'oeil, il traversa la cour, franchit la porte donnant sur la rue, et dans la nuit se mit à la poursuite du fugitif.

Morot se mit à courir, mais à chaque instant il manquait de tomber, glissant sur la neige, aveuglé par la bourrasque furieuse. Il entendait derrière lui le halètement monstrueux du chien, et cela le faisait redoubler de vitesse.

Apercevant un trou dans une sorte de fondrière, il se laissa choir dedans, il y était à peine depuis une minute, quand le chien passa au-dessus du trou comme une trombe. Le danois continua sa course furibonde, puis, sentant qu'il faisait fausse route, il s'accroupit sur le chemin, aspirant l'air avec son museau, cherchant ou pouvait être le fugitif dont il pressentait la présence dans l'atmosphère ambiant.

Morot ne pouvait rester là !

Son parti fut vite pris.

Il fallait à tout prix se débarrasser de

ce chien ! A la force des poignets, Morot remonta au niveau du sol. Alors il aperçut le danois qui, menaçant, barrait toujours le chemin.

Morot eut alors l'idée de se servir du revolver de Chanteclair, et de loger une balle de bon calibre entre les deux yeux du chien. Seulement, il réfléchit que la détonation pourrait attirer les gens de l'auberge réveiller le cosaque endormi et lui faire perdre pour jamais le bénéfice de son évasion. Il revint à un moyen plus discret et serrant dans sa main droite un couteau qui ne le quittait jamais il marcha vers le chien.

Celui-ci bondit vers Morot.

Alors s'engagea un corps à corps terrible ! Le chien mordait l'homme en pleine chair ; ses dents formidables aiguës par le jeûne taillaient le misérable sans merci. Alors Morot dans un effort suprême se raidit et levant le bras droit plonge jusqu'au manche son couteau dans le ventre du danois.

Le chien roula dans la neige mais il tenait serrée dans sa mâchoire puissante l'oreille droite de Morot qu'il avait détachée d'un coup de croc.

Avec l'énergie qui le caractérisait, Morot tira son mouchoir, se banda la tête et s'enfonça dans la nuit.

A présent qu'il se sentait libre, il reprenait son sang et son empire sur lui-même. Il avait sur lui serré dans un portefeuille qui ne le quittait jamais, plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour achever son voyage... Alors, comme il approchait de Tomsk dont les toits blancs se découpaient sous la lune, il tendit dans un geste effrayant de menace et de haine son poing crispé vers le palais du Gouvernement, dont on apercevait la haute silhouette, et s'écria :

— Je vous retrouverai, Yvan Ratzoff,

toi et ton aventurier, et ce jour-là, malheur à vous, malheur !

QUATRIEME PARTIE

LA FALAISE DU TREPOT

I

LES INCONSOLES

Tous les Parisiens connaissent le Tréport.

Si ce petit port de pêche n'a rien d'une plage mondaine avec ses bassins qui sentent la caque, ses rues privées de galets, et sa vieille église où, le dimanche matin, les marins vont entendre la messe, il faut reconnaître que les environs en sont charmants.

En effet, quoi de plus pittoresque que cette forêt d'Eu, océan de verdure, domaine princier des comtes de Paris, tout empli l'été des éclats de rire des touristes se livrant à d'interminables parties d'ânes, ni plus ni moins qu'à Montmorency ?

Après le malheur qui les avait frappées dans la personne d'Horace Belval les familles Belval et de Grandpré étaient venues habiter le Tréport. Le voisinage de Pléneuf et du Val-André rappelait à ces braves gens trop de tristes souvenirs.

Avec sa loyauté habituelle, Yvon de Grandpré, malgré la condamnation de Belval, n'avait pas hésité une minute à épouser Emmeline. D'ailleurs, le brave garçon et sa mère, Mme de Grandpré, étaient convaincus de l'innocence de Belval. Bien plus, sur une allusion désagréable qu'il avait entendue au ministère de la Marine, avait donné crânement sa démission d'enseigne, se proposant de re-

prendre du service le jour où son beau-père serait réhabilité, et se jurant de consacrer tout ce qu'il avait de force et d'intelligence à découvrir l'assassin de Sonya Ratzoff.

Done, à demi-côte de la falaise du Tréport, dans une confortable maison, agrémentée d'un jardin avec parterre anglais, et d'où l'on dominait la mer, habitaient Yvon de Grandpré et Emmeline, Mmes Belval et de Grandpré, et notre ami Chanteclair, retour de Russie, lequel faisait partie intégrante de la maison en qualité de jardinier, cuisinier, homme de confiance, intendant valet de chambre et coetera et coetera.

Nous allons oublier dans tout cela le personnage le plus intéressant, la petite Gabrielle, une adorable fillette de deux ans et demi qui était venue ensoleiller l'union un peu attristée d'Yvon de Grandpré et d'Emmeline. Bien entendu, cette enfant était le dieu de la maison, caressée, fêtée, choyée par ses deux grand-mères, par son père et sa mère, et par l'ami Chanteclair qui, s'il l'avait fallu, aurait décroché la lune pour cette diablesse de Gabrielle.

Ce matin-là, par une aube d'août resplendissante, incendiant la mer, d'une aveuglante clarté, Chanteclair, accroupi dans les allées du jardin, s'occupait à planter des pieds de marguerites. Il n'avait pas perdu sa vieille gaîté d'autrefois ; il chantait comme un loriot une chanson qui n'était pas précisément jeune : Jean Noël.

Jean Noël, matelot de Nantes,
A sa femme disait un soir :
"J'ai vu des choses étonnantes,
Et je ne veux plus les revoir !
J'ai fait trois fois le tour du monde
Sur des navires à trois ponts !

Je sais qu'il fait chaud à Golconde,
Et qu'il fait froid chez les Lapons !
Et bien ! de Siegapour à Nantes
Mes yeux n'ont rien vu de si beau,
Que ton enfant lorsque tu chantes,
Pour l'endormir dans son berceau !"

Or, Chanteclair ne s'apercevait pas qu'au fur et à mesure qu'il plantait ses pieds de marguerites, Gabrielle les arrachait de terre avec une gravité comique, qui attestait dans son jeune cerveau une préoccupation peu ordinaire. Soudain, il se retourna et se rendit compte de l'étendue du désastre.

— Ah ! dit-il, menaçant Gabrielle du doigt, voici notre petit Le nôtre qui fait des siennes... Fort bien, et puisque notre jardinage est ainsi battu en brèche :

Nous allons le... le... le recommencer !

C'est ce qu'il fit, pendant que Gabrielle s'enfuyait avec toute la vitesse que lui permettait ses petites jambes.

Du bout du jardin, Yvon de Grandpré, qui avait contemplé cette scène, s'avançait aux éclats :

Et bien ! de Siegapour à Nantes clair, sais-tu que tu m'as fait l'effet de Pénélope, femme d'Ulysse, dont la tapisserie n'avancait guère... d'après ce que dit l'histoire, puisqu'elle défaisait le jour son travail de la nuit.

— Que voulez-vous, M. Yvon ! il ne faut pas m'en vouloir, car avec un aide-jardinier de ce calibre, je ne suis pas précisément secondé.

— A part cela reprit Yvon, changeant de conversation, as-tu quelques nouvelles de Russie ?

— J'ai des nouvelles, M. Yvon, et des bonnes ! D'abord voici quelque chose qui doit vous tirer l'oeil !

Et Chanteclair, montra à Yvon sa boutonnière, à laquelle brillait le ruban écarlate de Sainte-Anne de Russie.

— Peste ! fit Yvon de Grandpré, quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre ! Tous mes compliments. Et c'est sans doute par l'intermédiaire du général Ratzoff que tu as reçu cette distinction qui t'honore grandement ?

— En effet, monsieur Yvon ! Le général m'a écrit qu'à la suite du combat livré contre les Tartares, sur les bords de l'Obi, combat dans lequel, je puis le dire sans orgueil ni fausse modestie, je lui ai sauvé la vie, le tzar m'avait nommé chevalier de Sainte-Anne de Russie ! Il me prévient qu'il m'apportera lui-même (pas le tzar, le général) le brevet et la croix de Sainte-Anne en brillants... C'est tout comme si on remettait la Toison d'or au président de la République, quoi ! En plus, le général me dit qu'il va arriver ici bientôt, et qu'il apportera avec lui une grande joie dans cette maison !

— Que Dieu l'entende, Chanteclair ! il serait grand temps que cette épouvantable épreuve prit fin, et que M. Belval nous fût rendu. Je lis, chaque jour, sur le visage de Mme Belval et d'Emmeline l'indicible chagrin qui empoisonne leur existence et qu'elles ne peuvent surmonter. C'est en vain que les pauvres femmes cherchent à sourire : leur pensée est là-bas, là-bas, tournée vers cet Océan, vers cette terre de Calédonie où Horace Belval, victime d'une épouvantable erreur judiciaire, expie un crime qu'il n'a pas commis. Oh ! oui, qu'il vienne le général Ratzoff ! qu'il vienne, et qu'il apporte avec lui la lumière, la vérité, le bonheur dans cette maison ! Si tu savais comme c'est navrant, Chanteclair, l'effort de ces pauvres femmes, désireuses de n'attrister personne autour d'elles, et ne pouvant y parve-

nir. Et tiens, sans en avoir l'air, regarde de ce côté !

Chanteclair se tourna vers l'autre bout du jardin ; Mme Belval s'y tenait appuyée sur le bras d'Emmeline... Les deux femmes regardaient la mer avec une indicible mélancolie, et Mme Belval, les cheveux blancs sous sa coiffe noire, disait :

— Mon pauvre Horace ! quand nous reviendra-t-il ! comme il doit penser à nous, à toi ; à ce brave Chanteclair, dévouement obscur, chien fidèle, qui a voué son existence à la réhabilitation de ton père ! Peut-être a-t-il du nouveau, Chanteclair, car hier, il a reçu une lettre de Russie, et m'a crié, après l'avoir lue : "Du courage ! madame Belval... Il y a du bon dans la pipe !" une expression faubourienne, qui témoigne chez lui d'une satisfaction profonde. Enfin ! espérons ! espérons !

— Oh ! oui, espérons ! dit Emmeline, et embrasse-moi, pauvre maman !

Les deux femmes s'embrassèrent avec effusion et essuyèrent leurs yeux où des larmes commençaient à poindre... Alors, Chanteclair se levant s'approcha d'elles, et, soulevant son panama avec gravité :

— Il ne faut plus pleurer comme cela, chère dame ! Aussi grandes que soient les douleurs, elles peuvent toujours être consolées !

— Vous vous trompez, mon ami, dit Mme Belval, il y a des douleurs qu'on ne console pas !

— La vôtre, par exemple ! ,

— Oui, mon ami, la mienne !

— C'est ce qui vous trompe !

Et Chanteclair, triomphant, tira de sa poche une lettre historiée d'un timbre russe, et se mit à lire, d'une voix qui avait des sonorités de clairon :

"Voulez-vous bien, mon cher Chanteclair, déposer aux pieds de mesdames

Belval et de Grandpré, mes respectueuses sympathies, et dire simplement à ces dames que M. Belval, libre enfin, sera au Tréport dans quinze jours !

— Chanteclair ! dit Emmeline, sautant au cou du musicien, pour cette bonne parole il faut que je vous embrasse !

Les deux femmes embrassèrent le brave garçon, qui, plus ému qu'il ne voulait le paraître, retourna à ses pieds de marguerites en s'écriant :

— Je vous avais bien dit, madame Belval, qu'il y avait du bon dans la pipe !

II

LE CABINET DU GARDE DES

SCEAUX

Nous demandons à nos lectrices et à nos lecteurs, la permission de les transporter un moment à Paris à l'effet d'y retrouver notre vieille connaissance M. de Houdailles.

Le magistrat était, ce matin-là, dans ses petits souliers ; il était convoqué d'urgence dans le cabinet du garde des sceaux, ministre de la Justice, M. Dupont de Renneville, et cette convocation l'intriguait, l'inquiétait quelque peu, car un secret pressentiment lui disait qu'elle devait se rapporter à l'affaire Belval.

Il était dix heures du matin quand, rue de Varennes, M. de Houdailles fut introduit dans le cabinet du ministre de la justice.

Un homme sec et glacial, ce Dupont de Renneville, un profil sévère de juriconsulte encadré par de grands favoris blancs. Quand l'huissier eut introduit M. de Houdailles, il leva sur le serviteur son

regard inquisiteur, puis, lui désignant un fauteuil :

— Prenez la peine de vous asseoir, M. de Houdailles, dit-il.

De Houdailles s'inclina... Il y eut une pause pendant laquelle Dupont de Renneville se plongeait dans un amas de paperasses qui encombraient son bureau. Tout à coup, le ministre, sans préambule, laissa tomber ces mots :

— Vous avez été chargé de l'instruction de l'affaire Belval ?

— Oui, monsieur le ministre !

— Et vous êtes assurément convaincu que la condamnation obtenue par vous contre Belval constitue un des triomphes, une des plus belles pages de votre carrière de magistrat... Ne répondez pas non ! je suis sûr que vous êtes fier d'avoir fait condamner Belval ?

— Ma foi, oui, monsieur le ministre !

— Eh bien ! monsieur de Houdailles ! vous avez commis là, une gaffe, et qui, plus, est une mauvaise action.

Et, ce disant, le ministre tendit au magistrat la lettre écrite par Horace Belval. Tout en la lisant, de Houdailles se sentait passer un petit frisson dans le dos, et il était singulièrement gêné par l'oeil du garde des sceaux qui devinait épiant, sur son visage, l'impression produite par cet intéressant document.

Quand il eut terminé sa lecture, il rendit la lettre au ministre qui reprit :

— Vous êtes, monsieur Houdailles, un arriviste, un arriviste féroce... Il vous fallait votre petite cause célèbre... vous l'avez eue... vous vouliez asseoir votre réputation de magistrat habile, ayant tout jeune encore une notoriété indiscutable ; c'était là votre état d'âme, quand ce malheureux Belval tomba dans vos mains ! Il n'y avait guère de chance pour qu'il pût se tirer de là... Nous nous

rappelons encore les périodes sanglantes du ministère public, qui, stylé par vous, ébranlait les sonorités du prétoire, et requérait contre Horace Belval, la plus terrible des sanctions... Il est heureux que le jury se soit montré moins féroce que vous, sans cela la tête d'Horace Belval aurait pu rouler dans le panier de Deibler ! Vous me concéderez bien qu'en somme vous ne possédiez aucune charge contre Belval, et que votre acharnement à faire de lui un coupable a évidemment influé sur l'issue de cette lamentable affaire ! Ce qui perdit le malheureux dont il s'agit c'est que par un sentiment de fierté, de délicatesse trop exagérée, il ne voulait pas dire ce qu'il avait été faire chez Mme Ratzoff... Or, il vient de vous le dire dans cette lettre !

De Houdailles sentait le besoin de reprendre son aplomb, il riposta :

— J'ai fait mon devoir, monsieur le ministre, tout mon devoir ! Horace Belval s'est enfermé dans ce système de se déclarer innocent : il ne s'en départira pas, soyez-en sûr. Quant à moi, je reste convaincu de sa culpabilité.

Le ministre éclata de rire :

— Vous êtes un niais, monsieur de Houdailles... Et, à défaut de juge d'instruction perspicace, il est heureux que certaines personnes soient capables de faire leur police elles-mêmes... C'est le cas du mari de la pauvre Sonya Ratzoff, du général Ratzoff qui, lui, pourra vous le donner le nom de l'assassin de sa femme, pour la bonne raison que l'assassin a avoué son crime devant lui. Du reste, voici ce que m'écrit Yvan Ratzoff :

“Mon cher Ministre,

“Je viens en France ! L'affaire Belval est une monstrueuse erreur judiciaire...

Morot, est entre mes mains... il a avoué son crime devant moi... Donc, à bientôt, et aidez-moi à réparer le mal fait à Horace Belval et aux siens.

“Je vous serre la main.

Yvan RATZOFF.”

De Houdailles, consterné, baissait la tête ; le ministre continua :

— Allons, monsieur de Houdailles, rentrez en vous-même... vous pouvez vous frapper la poitrine et faire votre “*mea culpa*” ; en vérité, je vous plains d'avoir à présent sur la conscience, une responsabilité pareille : le déshonneur d'un innocent, et la douleur causée à deux familles honorables entre toutes. Seulement, puisque Yvan Ratzoff tient avec raison, à réparer le mal fait à Horace Belval, il me paraît de la plus élémentaire équité que vous aussi, vous suiviez cet exemple, et que vous accordiez à ce malheureux une réparation qui atténuera, sans l'effacer, du reste, le mal que vous avez causé. Donc, je viens vous demander de reconnaître franchement, dans une déclaration qui sera rendue publique et annexée aux pièces de révision du procès, que vous vous êtes trompé, et que vous regrettez d'avoir, par votre inflexible croyance dans l'accusation, contribué plus que tout autre à faire condamner Horace Belval... J'ai dit !

— Vous me demandez là une chose impossible, monsieur le ministre ! s'écria ! s'écria de Houdailles. Je ne puis me déjouger de la sorte !

— Pas même quand la preuve de l'innocence de Belval, est là, flagrante, palpable entre mes mains ? Je vous trouve superbe, monsieur le juge d'instruction : comment ! voici un homme auquel vous avez porté un dommage considérable, à

la fois dans son honneur et dans ses intérêts matériels, et quand votre chef, votre juge à son tour, vous demande d'offrir à ce juste un simple sacrifice d'orgueil et d'amour-propre comme compensation, vous refusez... Je vous le répète... je vous trouve superbe M. de Houdailles :

Dupont de Renneville s'était levé ; la lettre à Yvan Ratzoff à la main, il arpentait fiévreusement son cabinet, et d'une voix tonnante :

— Ainsi, c'est tout ce que vous trouvez à répondre au garde des sceaux, ministre de la Justice, devant les bustes de marbre de l'Aguesseau et de Lamoignon ! Eh bien ! voici mon dernier mot : Si dans vingt-quatre heures je n'ai pas reçu de vous la déclaration que je vous ai demandée, je vous casse, je vous brise, monsieur le juge d'instruction, vous dont l'orgueil est incommensurable, mais dont les aptitudes professionnelles ne sont même pas dignes d'un parquet de province... Et maintenant, allez, monsieur !

Et, avec un geste majestueux, Dupont de Renneville montra la porte à monsieur de Houdailles, qui ne se fit pas tirer l'oreille pour la prendre, foudroyé qu'il était par la virulente apostrophe que venait de lui décocher en pleine poitrine, le garde des sceaux ministre de la Justice !

III

LE CALVAIRE DE LA FALAISE

Retournons au Tréport.

C'était le dimanche matin.

Selon leur habitude, Mmes Belval, de Grandpré et Emmeline, accompagnées par Yvon de Grandpré, s'étaient rendues à l'église St-Jacques pour y entendre l'office divin. Mmes Belval et de Grandpré aimaient à se trouver, chaque semaine, au

milieu de cette robuste et honnête population de marins qui leur rappelait les bonnes journées passées là-bas, à Pléneuf, et au Val-André.

Quant à Chanteclair qui, en sa qualité de Bellevillois et du faubourien, était, à l'égard de la religion, d'une indifférence bien caractérisée, il était descendu sur la plage et, en espadrilles, sur les rochers, se livrait, à la recherche des moules qu'il absorbait avec une satisfaction non déguisée. Quoique doué d'un robuste estomac, il est bien entendu qu'il n'avalait pas les coquilles.

Il aspirait avec délices le vent du large tout chargé des senteurs de l'algue et du goémon. La mer était superbe : à l'horizon tranquille passait le vol joyeux des mouettes et des goélands. Les petits bateaux de pêche, avec leurs voiles brunes caressées par une brise imperceptible, ressemblaient à de grands oiseaux, à des alcyons qui, fatigués de leurs courses, se reposaient, avant de s'envoler à nouveau dans la sérénité du ciel.

Chanteclair avait été s'asseoir sur un rocher, se reposant des fatigues de sa pêche, quand, se retournant, il tressaillit.

Là-haut, tout là-haut, à côté du calvaire de la falaise, se détachait une silhouette colossale, celle d'un homme déjà entrevu quelque part... Le musicien remuait des souvenirs, cherchant à mettre un nom sur cette stature herculéenne, quand soudain il poussa un cri...

Il se souvenait :

Cet homme ! c'était le cosaque Yégor !

En moins de temps qu'il n'en faut pour écrire ces lignes, Chanteclair remonta le long des rochers... En un clin d'oeil, il fut au pied de la falaise, et se mit en devoir de gravir l'escalier conduisant au calvaire... Quand il fut arrivé au faite il poussa un cri de surprise.

Plus rien !

Yégor avait disparu !

Pourtant, Chanteclair en était sûr ! Il n'avait pas été le jouet d'une hallucination... c'était bien Yégor qu'il avait vu, sur la falaise, quelques minutes auparavant !

Si Yégor était-là, Yvan Ratzoff était au Tréport.

Chanteclair rentra dans la maison de Mme Belval, et se mit à arroser ses plates-bandes. Au bout d'une heure de ce travail, le soleil ardent se levant à l'horizon, dans une gloire de pourpre et d'or, le musicien fit halte, et, accoudé sur sa bêche, se reposa un instant.

A ce moment, Mmes Belval, de Grand-pré, Emmeline et Yvon, sortant, de la maison, montaient vers le calvaire. La petite Gabrielle les accompagnait.

Quand le groupe fut arrivé au pied du grand Christ qui, debout sous le firmament, domine l'horizon, les femmes s'agenouillèrent. Yvon, respectueusement, en vrai marin qu'il était, retira sa casquette, et tout le monde parut se plonger dans une méditation douloureuse.

Alors Yvon, élevant entre ses bras la petite Gabrielle, lui fit accrocher à la grille de fer qui entourait le calvaire une couronne tressée avec des ajoncs et des genêts, et ornée d'une inscription en perles blanches ainsi conçue :

“O vous, le Fils de Notre-Dame-des-Flots, exaucez la prière d'un enfant, et rendez à la petite Gabrielle son pauvre grand'papa !”

Chanteclair se détourna pour essuyer une larme :

— Braves gens ! murmura-t-il ; s'il y a un Dieu là-haut, il doit savoir ce qu'il a à faire !

Il n'était pas au bout de ses surprises ; un personnage, que cette fois il reconnut

tout de suite, s'avancait sur la pointe du pied derrière le groupe... C'était Yvan Ratzoff, souriant dans sa barbe blonde... Quand il fut arrivé derrière Yvon, il lui enleva des mains la petite Gabrielle, et embrassant la fillette sur les deux joues :

— Mon enfant ! dit-il, la prière des anges va tout droit au ciel, et ton grand-père va t'être rendu.

Un formidable cri de “vive la Russie !” abrégé cette scène attendrissante ! C'était Chanteclair qui opérait sa petite manifestation d'enthousiasme, et qui, laissant là sa bêche, sa pelle et ses arrosoirs, gravissait quatre à quatre le restant de l'escalier, pour être plus vite dans les bras du soldat de l'“Alliance” !

IV

L'ÉGLISE SAINT-JACQUES

Yvan Ratzoff était, lui aussi, curieux d'assister à la messe des marins, et le lendemain, à six heures du matin, il était à l'église Saint-Jacques, accompagné d'Yvon, de Chanteclair et de Yégor que malgré sa promesse, il n'avait pas fait mourir sous le knout.

L'église Saint-Jacques a été construite au XVI^e siècle sur une terrasse, à mi-côte de la falaise, qu'il fallut, vers 1365, protéger contre le travail incessant de la mer, par des digues et des travaux de soutènement. Les dégagements furent exécutés en 1881. Du côté du port, 73 marches, encadrées de rampes, conduisent à l'église, dont les murs extérieurs forment une sorte de mosaïque construite de silex et de grès. Le portail offre un beau travail, avec son porche en grès qui le cache, et qui sert de passage entre les deux quartiers de la ville. C'est une grande ogive, coupée en deux anses de panier, dont l'ar-

ceau est agrémenté de raisins, de feuilles de chardon, de feuilles de vigne. Deux niches, avec dais et socles très élégants, décorent les parois. Un pilastre sépare les deux portes, et, à sa basse, s'appuie un bénitier antique, que surmonte une statue de la Vierge. Au sud du portail s'élève une tour carrée, flanquée de contreforts garnis de crochets. Le sommet demeuré inachevé, se termine brusquement par un toit écourté, où se voient les statues d'un évêque et de saint Jean l'Évangéliste.

Quant à l'intérieur, il se compose d'un choeur et de trois nefs sans transept. Les nefs de voûte, d'un travail extrêmement remarquable, forment, d'après l'abbé Cochet, de gracieux filets découpés en rond ou en carré et adroitement accrochés à la voûte, pour dissimuler la nudité de l'appareil, véritable voile de guipure destinée à cacher l'union des arceaux de chacune de ses clefs tombant des pendentifs ouvragés. Plus bas que la nef est le choeur, formé d'une moderne balustrade de pierre ajourée, dans le style du XVI^e siècle. Toutes les fenêtres de l'église sont décorées de vitraux par Lusson ; à signaler ceux du souterrain (saint Jacques le Majeur et saint Jacques le Mineur, et l'adoration des Mages) ; ceux de la chapelle de la Vierge (l'Incarnation, l'Assomption, l'Immaculée Conception, Notre-Dame-du Mont-Carmel.) Les autels sont aussi des oeuvres modernes, en pierre sculptée, dans le même style que l'église. A la voûte du choeur est suspendue une lampe d'argent en forme de vaisseau, ex-voto de la reine Amélie, lors du départ du prince de Joinville pour la Vera-Cruz en 1838. A gauche dans la chapelle qui précède celle de la Vierge, on remarque au-dessus d'un confessionnal une Descente de Croix formant un groupe de petits personnages en bois, et surmontant un reliquaire. A droi-

te du choeur, dans la chapelle Saint-Nicolas, se voient une jolie trois-stalles du XIII^e siècle, et une jolie piscine en pierre. Dans le bas-côté de gauche, la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, contient deux bas-reliefs, dont le plus grand représente l'Ensevelissement du Christ. Quant à l'orgue, il provient de l'abbaye de Lieu-Dieu.

Quand ils eurent vu toutes ces choses, Yvan Ratzoff, Chanteclair, Yvon et Yégor se retrouvèrent sur le portail de Saint-Jacques. Ils montèrent tous les quatre vers la jetée, et là, comme Chanteclair demandait ce qu'était devenu Robert Morot, Yvan Ratzoff lui répondit avec un sourire qui en disait long :

— Tranquillise-toi, mon brave Chanteclair ! Yégor a réparé le résultat de son ivresse de l'auberge. Robert Morot est ici sous bonne garde, un peu endommagé, il est vrai (il a une oreille en moins), mais au complet à part cela. Vous devez bien prévoir quelle sera ma conduite à son égard... Cette histoire a commencé dans le sang, elle finira dans le sang ! Je ne suis pas un Français, moi, un raffiné, sensible comme une Parisienne, et je veux me venger, Chanteclair le sait, en sauvage, en Moscovite que je suis. Oeil pour oeil, dent pour dent ! c'est la loi du talion, la seule que je reconnaisse sur cette terre. Je ne veux point connaître les lenteurs exaspérantes de vos tribunaux, et je ferai moi-même ma besogne de justicier !

Il fit une pause et reprit d'une voix sourde :

— J'ai tant souffert, j'ai tant pleuré sur ma pauvre Sonya, ma petite fleur de France fauchée dans son printemps, qu'aujourd'hui je n'ai plus gardé au coeur qu'une passion qui m'a soutenu, qui m'a fait vivre : la vengeance ! Oui ! quand

courbé sur une table de travail, j'échafaudais des projets gigantesques, pour la gloire de mon maître le tzar et pour la grandeur de ma patrie russe, il m'arrivait, harrassé de travail que j'étais de me jeter tout habillé sur mon lit de camp, et de sangloter comme un enfant, en appelant ma petite Sonya qui ne pouvait plus me répondre, hélas !

— Nous aussi, nous avons bien souffert, dit gravement Yvon. Pourtant à l'heure où l'innocent va rentrer dans sa maison, je me demande si nous avons le droit de planter sur ce seuil, où la joie va refluer, une autre fleur que la fleur du pardon !

Plongé dans quelque sombre réflexion, Yvan Ratzoff ne répondait pas. Tout à coup, sortant de son mutisme, il frappa sur l'épaule d'Yvon et laissa tomber ces paroles :

— Je suis chargé par Dieu d'une mission redoutable et je n'y faillirai pas... A quelques kilomètres d'ici se trouve Mesnil-Var, un hameau dont les maisonnettes bordent un chemin de contrebandiers qui descend vers la mer, entre deux talus élevés, et se transforme en un ravin débouchant sur une plage de galets. Je vous donne rendez-vous demain à minuit, en haut de ce chemin de contrebandiers... J'y serai avec Yégor et l'homme pour lequel vous venez de parler de pardon... J'attendrai un quart d'heure ; si, à minuit quinze minutes vous n'êtes pas là, je ne compterai pas sur vous et je puiserai dans mon âme et dans ma conscience assez de force et de courage pour accomplir ma tâche de justicier !

V

COUP D'OEIL DANS LE PASSE

Avant de continuer notre récit, nous de-

vons donner à nos lectrices et à nos lecteurs quelques explications destinées à éclaircir un point quelque peu obscur : nous voulons parler de l'habile stratagème avec lequel Chanteclair avait forcé Robert Morot à avouer son crime.

Chanteclair était un peu photographe : il avait en sa possession une photographie de Morot qu'il avait trouvée un jour en balayant les bureaux de la rue d'Enghien. Dans la suite, le musicien s'était ingénié à reconstituer la scène du crime de la rue Fortuny : il s'était procuré une "vue" du boudoir de Sonya Ratzoff, prise le jour de la découverte du crime et avait tranquillement "interecallé" là-dedans Robert Morot en personne ! On sait le reste, et comment Morot, qui pourtant, n'était pas facile à démonter, avait, sous le coup de la stupéfaction provoquée par l'originale invention de Chanteclair, avoué qu'il était l'auteur de l'assassinat de la générale Ratzoff.

Nos lecteurs nous demanderont également par suite de quel concours de circonstance nous retrouvons, au Tréport, Robert Morot que nous avons laissé à Tomsk, fuyant dans la nuit, une oreille dévorée par un des danois de Yégor.

Il faut encore ici faire intervenir notre ami Chanteclair, qui, décidément pensait à tout. En effet, quand il eut ramené le général Ratzoff, grièvement blessé, au palais du Gouvernement, Chanteclair, qui avait la prescience des choses, partit à franc étrier à l'auberge pour relever Yégor de sa faction, et ramener le prisonnier sous bonne garde au palais du gouvernement de Tomsk.

Une déception formidable attendait notre ami, qui resta atterré en entrant dans la salle basse de l'auberge. En effet, Yégor, étendu à terre serrant encore dans sa main d'ivrogne la bouteille de "kwass",

dormait avec une conviction profonde. Quant au prisonnier, il avait disparu.

Chanteclair eut vite fait de prendre une décision : traversant la cour de l'auberge, il saisit un seau en bois dont on se servait pour abreuver les chevaux, le rempli d'eau glacée, et dans un geste large, en arrosa copieusement la face de Yégor qui, réveillé par cette douche intempestive, se dressa sur ses pieds en poussant d'effroyables jurons.

Ce fut bien pis quand Yégor fut tout à fait dégrisé ; il s'arrachait les cheveux de désespoir, se rappelant la parole du général : "... Si tu laisses échapper ton prisonnier je te ferai mourir sous le knout !" Il savait qu'Yvan Ratzoff avait l'habitude de tenir ses promesses, et ne parlait rien moins que de se passer son sabre au travers du corps ; ce fut Chanteclair qui parvint à le calmer et à le faire rentrer au Palais, en lui promettant d'intercéder pour lui auprès du général.

Quant à Morot, son premier soin fut de se mettre autant que possible à l'abri des recherches d'Yvan Ratzoff et de Chanteclair. Il avait en poche un portefeuille bien garni qui ne le quittait jamais et qui lui permettait, étant donné son contenu, de faire face à toutes les éventualités.

Le plan de Morot était bien simple : il fallait à tout prix quitter cette terre de Tomsk et gagner une destination lointaine... Un instant il eut l'idée de s'enfoncer dans le sud, dans la direction d'Irkoutsk et du lac Baïkal. Puis, il réfléchit que plus il irait par là, plus il se trouverait vers la région qu'Yvan Ratzoff cherchait à sillonner de voies ferrées. Assurément, avec la police et le personnel dont disposait le général, sa capture ne serait qu'une question d'heures. Il fallait renoncer à cette tactique, et, bien plutôt, suivre les rives de l'Obi, de façon à attein-

dre le massif de l'Oural. De là, il gagnerait Ekaterinenbourg, Perm, et enfin Nijni-Novgorod, cette populeuse foire de toutes les Russies.. "Là, se disait-il... Chanteclair pourra me poursuivre ; au milieu de tant de nationalités diverses et hétéroclites, ce sera chercher une aiguille dans une botte de foin !"

Morot eut d'abord soin de réparer le désordre de sa toilette ; une espèce de porte-balle, de juif sibérien, lui vendit tout un costume de fermier russe, ainsi qu'une toque de loutre, avec laquelle, il put cacher, dissimuler sa blessure. Puis il se mit en route marchant à petites étapes le long des rives du fleuve, s'approvisionnant de ses provisions de bouche chez les paysans qu'il payait avec quelques roubles. Il dormait comme il pouvait sous un hangar, dans une grange, évitant de se faire voir dans les auberges, où son passage aurait donné lieu à des commentaires plutôt compromettants.

Il y avait trois jours qu'il avait commencé son exode ; aucun incident n'était venu déranger ses combinaisons. Il s'applaudissait mentalement d'avoir échappé aux investigations de ses ennemis. Mais sa joie devait être de courte durée.

Chanteclair avait fait jouer le télégraphe en tous sens, donnant aux autorités le signalement de Morot. Une prime de deux mille roubles avait été promise à la personne qui arrêterait Robert Morot, et le ramènerait au palais du Gouvernement. Puis, Chanteclair, à la tête d'un parti de cosaques à cheval, s'était mis à la poursuite de l'assassin de Sonya Ratzoff ; seulement la troupe dont il avait le commandement sillonnait les grandes routes au lieu de suivre les bords du fleuve, les rives de l'Obi, n'étant guère praticables pour les cavaliers.

Un soir que Morot, exténué, harassé de

fatigue, se demandait où il pourrait dormir, il aperçut à cent mètres devant lui une baraque en bois dont la cheminée rudimentaire laissait échapper une légère fumée. Le fugitif frappa résolument à l'huis... et poussa un cri de rage, quand la porte s'entr'ouvrit. Selon une expression triviale, mais expressive, il était tout simplement tombé "dans la gueule du loup". En effet, une douzaine de cosaques, assis sur des escabeaux de bois, étaient là, occupés à boire du thé bien chaud que Chanteclair venait de confectionner à l'aide du traditionnel samovar. En apercevant Morot, le Bellevillois poussa un cri de joie, puis son tempérament de gravoche reprenant le dessus :

— Chaud ! pour un ! cria-t-il en se tournant vers un de ses hommes occupé à laver les tasses.

Et, montrant un escabeau à Robert Morot :

— Asseyez-vous donc, compère. Je regrette de n'avoir pas sur moi le fameux stéréoscope qui vous a tant intéressé, car vous me paraissez moins jovial qu'à l'ordinaire et semblez avoir besoin de distractions. Enfin ! prenez votre mal en patience ! dans deux heures, nous monterons à cheval, et escorté par ces beaux enfants de l'Ukraine, vous ferez bientôt, dans la bonne ville de Tomsk, une entrée sensationnelle. Vous ne vous doutez pas du plaisir que vous allez faire à ce brave Yégor qui, pour fêter votre retour, est capable, tout Cosaque qu'il est, de se saouler comme un vulgaire Polonais !

VI

LES REFRAINS DE CHANTECLAIR

Revenons à la maison de Mme Belval. Chanteclair, installé dans le jardin pré-

ludait sur sa guitare, qu'il appelait pittoresquement "jambonneau", à des accords aussi savants qu'harmonieux, quand Yvon apparut accompagné d'Emmeline et de Gabrielle.

— Tiens, dit Yvon, en riant, voici Chanteclair qui s'apprête à lancer quelque nouveauté populaire... Serais-tu piqué par la tarentule de ton ancienne profession ?

— Peut-être ! répliqua Chanteclair ; en tout cas, je compte bien un de ces jours, vous tirer ma révérence et ne pas vous importuner davantage, et, comme depuis longtemps, je ne suis pas dans le train, je me vois, comme tout artiste consciencieux, dans la nécessité de renouveler mon répertoire. Aussi, je vais avoir l'honneur de vous donner la première audition d'une boutade avec parlé, que je viens de composer : cela s'appelle le "Mélomane"... Asseyez-vous, mesdames et messieurs ! je commence...

"...Il est des gens qui ne peuvent parler qu'en chantant ; mon ami le "Mélomane" est de ceux-là.

"De l'aube jusqu'au crépuscule, il fredonne, selon les circonstances, des bribes d'opéras et d'opéras-comiques. Quand, par un jour de pluie, il descend dans la rue et qu'il aperçoit, trottant devant lui, une de nos meilleures Parisiennes, il la suit en lui frodonnant en sourdine :

Ne permettez-vous pas, ma belle demoiselle,
Qu'on vous offre le bras pour faire le chemin...

"Quand il va prendre son repas, il se croirait déshonoré si, en entrant dans la salle du restaurant, il ne murmurait :

Bonheur de la table,
Toi seul véritable...

“Son perruquier, qui veut bien me faire ses confidences, m’a juré ses grands dieux qu’il ne se faisait jamais raser, sans susurrer à l’oreille du garçon coiffeur :

Quelle existence, en vérité,
Pour un barbier de qualité.

“Quand mon ami le “Mélomane” va revoir tous les ans son pays natal, les Hautes-Alpes, il ne peut se défendre de s’écrier à pleine voix :

Montagne sainte! Hébron! douce vallée!

“Par exemple, je ne vous conseillerais pas de jamais l’emmener voir votre petit pavillon à clocheton en poivrière... Il ne manquerait pas de saluer votre retraite par le légendaire :

D’ici, voyez ce beau domaine,
Dont les créneaux touchent le ciel!

“Depuis quelque temps, le “Melomane”, célibataire endurci, a pris à son service une vieille fille du nom de Rose, laquelle néglige souvent le menu pour bavarder avec sa concierge. Or, mon ami, très porté sur sa bouche, n’est pas content de ne pas trouver le rôti cuit à point et exhale sa mauvaise humeur en soupirant à sa cuisinière, qui ne comprend pas, hélas ! la finesse de l’allusion, la mélancolique romance :

Ne parle pas, Rose, je t’en supplie!

“L’été dernier, me promenant dans les bois de Verrières, j’ai failli m’évanouir de surprise en entendant, à quelques pas de moi, une voix sonore :

Bocage épais, léger zéphyr !

“C’était mon ami, le “Mélomane”, qui se retrempait au sein de la nature.

“Dans un bal dans le monde, l’autre soir, le “Mélomane” invitait pour une valse une ravissante jeune fille, et appuyait ainsi sa demande :

J’entends la danse
Qui recommence !

“Il y a quelque temps, la vieille mère du “Mélomane” est venue de province lui rendre visite. Ce diable d’homme n’a rien eu de plus pressé que de chanter à pleins poumons, en la pressant sur son coeur :

Ma mère, je la vois! je revois mon village.

“Quand il part avec des amis faire une partie de campagne, le “Mélomane” tousse pour se donner du ton et entonne :

Allons, amis ! plions bagage..

“Pour peu que ses camarades lui offrent un tour de Marne, notre enragé chanteur prend la barre et attaque :

Accours dans ma nacelle,
Timide jeune fille !

“Il fait bon voir le “Mélomane” en temps de guerre ; je l’ai vu, pendant le siège de Paris, monter la garde aux remparts, et il coupait la monotonie de sa faction en chantant :

Mieux vaut mourir que rester misérables,
Et sous nos coups périsse l’étranger !

“Il est fort heureux pour lui que l’ennemi ne l’ait pas entendu : on aurait pu le faire prisonnier. C’est vrai qu’il aurait adouci sa captivité avec la douce contilène :

Triste exilé sur la terre étrangère...

“C'est au cours de ces factions que le “Mélomane”, voyant passer sur la route une estafette lancée au triple galop, lui jetait cette strophe :

Beau cavalier
Au coeur d'acier...

“J'ai rencontré le “Mélomane” partant pour la chasse ! Qu'il était gai ce jour-là, et quel air guerrier dans son accoutrement. Sa voix sonore, vibrante comme un cuivre, lançait aux échos :

En chasse ! En chasse !

“C'est là, dans les parties de chasse, que le “Melomane” a le beau rôle : quand l'hallali sonné, on casse une croûte sur la fougère, et que chacun s'apprête à y aller de sa petite anecdote, le “Mélomane” a la sienne toute prête :

Chers amis ! écoutez l'histoire...

“Et il raconte alors une histoire longue, si longue, qu'en vérité il finit par avoir le gosier sec et par demander à boire sur ce thème :

Versez à tasse pleine !

“Je n'abuserai pas plus longtemps de mes auditeurs ; qu'il me suffise de leur dire que quand mon ami le “Mélomane” rendra au Père éternel son âme mélodieuse, ce sera probablement sur cette phrase :

Salut ! ô mon dernier matin !

J'arrive sans terreur au terme du voyage.

“Ni-ni... C'est fini !

— ...Bravo ! dit Yvon en riant aux éclats ; je te promets, Chanteclair, un véritable succès de verve, et sois-en persuadé, ton public des faubourgs va te faire fête comme autrefois :

Yvan Ratzoff venait d'apparaître derrière eux :

— Chanteclair va quitter pour de bon son ancien métier ; j'ai assuré par une dotation de cinq cent mille francs l'avenir du collaborateur dévoué qui m'a secondé dans une oeuvre de justice. Dès que j'aurai accompli ce qui me reste à faire ici, nous partirons tout là-bas, en Asie, où nous avons encore à faire un immense tronçon du Transsibérien !

Chanteclair était ému jusqu'aux larmes :

— Mon général, dit-il, en secouant la main d'Yvan Ratzoff, comment vous remercier, sinon en vous disant que je vous appartiens corps et âme, et que ce qui me reste d'existence, je veux vous le consacrer avec vous au service de la Russie !

VII

LE CHEMIN DES CONTREBANDIERS

Ce chemin des contrebandiers, dont avait parlé Yvan Ratzoff, avait été autrefois le théâtre d'un drame navrant. Sur les rochers auxquels il aboutissait, deux jeunes gens, bien connus au Tréport, s'étaient noyés dans des circonstances que nous demandons à nos lectrices et à nos lecteurs la permission de raconter.

Il aurait fallu faire bien du chemin, pour trouver deux hommes unis par une aussi profonde amitié que les deux Tréportais Jean Le Gollo, patron du bateau de pêche l'“Alcyon”, et Pierre Lehoc, le vieux gardien du sémaphore.

Lehoc, lui, ancien quartier-maître sur les bâtiments de l'Etat, avait dû, par suite d'infirmités contractées au service, se résigner à accepter ce poste sédentaire de gardien de sémaphore. Il se rongait les poings en silence, souffrant de son existence inactive, n'ayant pour toute occupation que la manoeuvre des signaux. C'est que c'était un énergique camarade que Lehoc, et les nombreuses médailles qui étincelaient sur sa vareuse racontaient éloquemment la vie de ce vieux marin, faite toute entière de courage et de loyauté !

Quant à Le Gallo, avec sa peau basanée, hâlée, tannée par l'"embrun", avec ses joues rendues couleur brique par les vents d'équinoxe, et sa barbe grisonnante taillée en fer à cheval, c'était le type accompli de cette robuste race des pêcheurs de nos côtes, endurcie à toutes les fatigues et à tous les périls de la mer.

Lorsque, du haut de son poste d'observation, sur la falaise, Lehoc apercevait l'Alcyon, revenant de la pêche à marée haute et s'engageant dans le chenal pour rentrer dans le port, il ne se sentait pas d'aise et se disait :

— Allons ! voilà mon vieux Le Gallo qui rentre ; pour sûr, nous ne serons pas longs à vider un pichet de cidre ensemble !

Et Lehoc en raisonnant ainsi, avait grandement raison, car une fois l'Alcyon à quai et sa pêche vendue, il n'attendait pas longtemps avant de voir Le Gallo déboucher sur la falaise, en criant :

— Allons ! vieux pingouin ! donne-nous un coup à boire !

Ils se serraient vigoureusement les mains, tout heureux de se retrouver ensemble encore une fois, et se regardant avec des yeux attendris. Ils restaient là parfois toute une après-midi, à causer en

fumant leur pipe. Vers le soir ils se quittaient ; Lehoc allumait ses feux pour la nuit, et le Gallo regagnait sa maison située dans la ville haute.

Lehoc était veuf, n'ayant pour toute famille que son fils Romain, un grand garçon de 14 ans.

Le Gallo avait une fille du même âge ; — Anne-Marie.

Le fils de Lehoc habitait chez une brave femme du voisinage, qui l'élevait ; c'était un beau garçon, à la figure sympathique et à la mine résolue.

Quant à Anne-Marie, une charmante fillette, svelte et élancée, au doux visage, aux grands yeux noirs pensifs et un peu tristes, elle était l'orgueil de ses parents et promettait de devenir une adorable femme.

Les deux enfants avaient grandi ensemble.

Pendant la belle saison, il n'y avait pas pour eux plus grande joie que de s'en aller à marée basse, courir sur les rochers aux pieds des falaises. Ils retinaient leurs souliers et, pieds nus, escaladaient les pierres recouvertes d'algues et de varechs afin de trouver dans leurs anfractuosités, des crabes ou des coquillages. Ils riaient, comme des fous, la poitrine dilatée au souffle de la brise marine, heureux de vivre.

Lorsqu'ils étaient fatigués, ils s'asseyaient sur une roche, et là, devant la mer immense, devant l'horizon infini, écoutant chanter leur coeur, ils se parlaient doucement de choses adorables et naïves.

Ils se promettaient de ne jamais se quitter, de se marier plus tard ensemble.

Mais Anne-Marie mettait à cela une condition : c'est que Romain ne serait jamais marin ! Elle avait trop peur de le savoir exposé à tous les caprices de cette mer perfide, à toutes les furieuses fantai-

sies de la tempête ! Elle aurait trop peur d'être obligée, un jour, de mettre une coiffe de deuil, comme ces femmes de marins qu'elle voyait souvent le dimanche tristes et résignées, égrenant un rosaire dans l'église Saint-Jacques, à la mémoire de l'époux disparu !

Non ! non ! jamais cela ! Romain prendrait un emploi sur le port, dans les douanes, par exemple. Il serait commis aux écritures et alors Anne-Marie serait tranquille !

Romain promettait à son amie tout ce qu'elle voulait ; puis comme l'heure s'avavançait tous deux se séparaient.

Le fils Lehoc arpentait lestement la falaise, afin d'aller embrasser son père.

Il arpentait lestement les rues de la ville, et en montant l'immense escalier qui conduit au sommet de la falaise, il s'arrêtait bien des fois pour agiter son mouchoir et faire des signes d'adieu à Anne-Marie, qu'il apercevait maintenant au-dessous de lui, toute petite, trotinant par la basse-ville .

Un jour Lehoc et Le Gallo se brouillèrent.

Voici pourquoi :

A l'occasion de l'inauguration d'un bassin dans l'avant-port, la municipalité avait invité le préfet du département à venir visiter la ville ; par une délicate attention pour ce haut fonctionnaire, les autorités locales avaient décidé qu'à son arrivée, un bouquet lui serait offert par un marin, qui débiterait par la même occasion, le traditionnel compliment de bienvenue.

Grand émoi dans la ville !

Quel était le plus digne de présenter le bouquet ? Beaucoup pensaient à Le Gallo, dont la réputation d'honnêteté et de droi-

ture était proverbiale. Et tout se serait passé le mieux du monde, quand des dissidents eurent l'idée de prononcer le nom de Lehoc.

—Lehoc, disaient-ils, en sa qualité d'ex-marin de l'Etat et étant donné ses nombreuses médailles et décorations est le seul réellement digne de souhaiter, au nom de la ville, la bienvenue au préfet. Nous ne nions pas les mérites du patron Le Gallo, mais dans la circonstance, il doit s'incliner devant Lehoc. C'est ce qu'il fera, nous en sommes sûrs !

En cela, ils se trompaient singulièrement !

Le Gallo, que la perspective de contempler de près l'habit brodé d'argent et l'épée à poignée de nacre du préfet avait littéralement hypnotisé ne voulut rien entendre.

Il alla trouver Lehoc, et le pria de lui laisser l'honneur de haranguer le représentant du gouvernement.

Le gardien du sémaphore fit tout ce qu'il put pour ne pas être désigné. Nature essentiellement généreuse, il aurait été désolé de priver Le Gallo de cette petite satisfaction d'amour-propre. Malheureusement, la municipalité le désigna officiellement, et, sous peine de commettre une inconvenance, il se vit dans l'obligation d'accepter.

En conséquence, Lehoc, le jour de la fête arrivé, revêtit son vieil uniforme de quartier-maître, constellé de décorations, et, dans la gare, offrit au préfet, un énorme bouquet de roses, accompagné d'un petit discours qu'il avait appris pour la circonstance et qu'il récita sans encombre.

Tout alla fort bien.

Le préfet fit au vieux loup de mer les honneurs de l'accolade et le serra sur sa poitrine avec une émotion communicative.

Lehoc revenait de la cérémonie, salué par les acclamations de ses concitoyens, quand, vers la jetée, il aperçut Le Gallo qui, le sourcil froncé, fumait sa pipe ; il marcha résolument vers lui, la main tendue et lui dit :

— Tu as grand tort de m'en vouloir, Le Gallo ; je ne pouvais déceimment refuser l'honneur qui m'était fait...

— Honneur que tu as assez cherché ! riposta l'autre, d'une voix sourde. Au surplus comme Jean Le Gallo et un hypocrite ne passeront jamais par la même porte, fais-moi le plaisir de continuer ton chemin et de me laisser la paix. A dater d'aujourd'hui tout est fini entre nous.

Et, sur ces paroles, le patron de l'Aleyon, tourna le dos à Lehoc et s'éloigna avec un air de profond mépris.

L'ancien quartier-maître resta quelques minutes planté sur place, abasourdi ; puis l'idée lui vint de tomber à poings fermés sur Le Gallo et de lui administrer une correction magistrale.

Pourtant, il se contint et haussant les épaules, il reprit à petits pas le chemin du sémaphore.

.....

Des années s'étaient écoulées.

Pour ramener à lui l'irascible Le Gallo, Lehoc avait épuisé toutes les tentatives de conciliation. Peines perdues ! L'orgueil blessé, chez le patron de l'Aleyon, dominait tous les autres sentiments.

Lehoc avait bien souffert .

Il avait souffert le martyre de s'humilier de la sorte, lui un vieux brave prompt à venger ses offenses. Mais ce qu'il avait fait il l'avait fait pour Romain et Anne-Marie. Il pensait que les pauvres innocents ne pouvaient être rendus victimes du différend existant entre leurs pères.

Car sans être grand clerc, Lehoc avait

bien compris que son fils aimait Anne-Marie, et que toutes les pensées du garçon étaient à la fille du patron Le Gallo ; — songeant qu'Anne-Marie répondait à l'amour de Romain, se disait que les jeunes gens devaient être bien malheureux.

Anne-Marie et Romain avaient atteint leur vingtième année.

En dépit de la surveillance de Le Gallo, ils avaient de fréquentes, mais rapides entrevues, hors la ville, sur la route.

Un matin, Anne-Marie, tout en larmes, arriva au rendez-vous accoutumé :

— Ecoute, dit-elle à Romain : il faut que tu nous sauves ! On a surpris nos entretiens, et mon père, depuis qu'il sait que je t'aime, veut me marier avec un agent de transports maritimes, un grand Anglais à favoris rouges qui me fait horreur ! Il faut absolument que tu viennes dimanche à la maison, que tu voies mon père pour lui demander ma main et tâcher de gagner notre cause. Maman Le Gallo est avec nous... Elle souffre bien elle aussi, de tout ce qu'il arrive !... Enfin, il faut prendre un parti.

Le dimanche suivant, vers trois heures, le pauvre Romain, le coeur ému, se dirigea vers la demeure du père d'Anne-Marie ; il allait la tête basse par les rues pavées de galets qui montent vers la haute ville.

Comment Le Gallo allait-il le recevoir ?

Hélas ! le pauvre garçon ne se faisait guère d'illusion là-dessus : il connaissait assez le patron de l'Aleyon pour savoir que, quand une idée mauvaise, était incrustée dans cet abrupt cerveau, rien ne pouvait l'en déloger.

Il s'était arrêté pour essuyer son front moite de sueur ; il approchait.

Là-bas, au bout de la rue en échelle, il apercevait la maison, une étroite bâtisse à deux étages, couverte en tuiles rouges.

Quelques minutes de marche et il se trouva devant la porte.

Après avoir eogné timidement, il tira doucement le loquet du rez-de-chaussée et fit deux pas en avant...

Dans le fond de la pièce, Anne-Marie et sa mère pleuraient à chaudes larmes, pendant que Le Gallo, tournant le dos à la porte, se versait un verre d'eau-de-vie.

Au bruit que fit Romain en entrant le patron de l'Aleyon se retourna ; apercevant le fils du vieux quartier-maître, il bondit plutôt qu'il ne se leva, puis, montrant la rue au jeune homme avec un geste chargé de menaces :

— Hors d'ici ! cria-t-il... Hors d'ici ! Ma fille n'est pas pour toi, mon gaillard !

Et, railleur :

— Un monsieur dont le père offre des bouquets au préfet du département, épouser la fille d'un simple patron de barque ! Mais ce serait une mésalliance pour toi mon garçon !... Une mésalliance !

Il répétait le mot avec une joie mauvaise au fond des yeux, tout fier de manier si finement l'ironie, — et comme Romain cherchait à le calmer, attaquait une phrase conciliatrice :

— Voyons, monsieur Le Gallo, voyons...

Il ne lui laissa pas le temps d'en dire plus long, et le saisissant par le bras, il le repoussa brutalement dehors !

Deux jours plus tard.

Il était sept heures du matin, l'Aleyon pêchait au large, et, sur la route, Romain attendait Anne-Marie.

Soudain il l'aperçut.

Ils marchèrent l'un vers l'autre ; puis Anne-Marie prit le bras du jeune homme, et, à petits pas, ils se dirigèrent vers la mer.

Alors la jeune fille dit à Romain.

— L'alecyon est à la pêche et ne rentrera dans le port que vers onze heures, à la marée montante. Nous avons quatre heures devant nous. Si tu veux, nous irons nous asseoir comme autrefois, sur les rochers au bas de la falaise. Cela nous rappellera, vois-tu, le meilleur temps de notre jeunesse !

Ils descendirent vers la plage, presque déserte à cette heure matinale, et s'engagèrent sur les roches.

Anne-Marie marchait la première, posant avec précaution ses bottines sur les algues ruisselantes, sur les goémons tout emperlés de gouttelettes d'eau ; de temps en temps, elle s'appuyait sur le bras de Romain afin de ne pas glisser.

Ils avaient atteint leur but : une grosse pierre tapissée de mousse et formant plateforme ; ils s'y étaient assis tous deux saisis d'une indéfinissable mélancolie.

Au-dessus de leurs têtes, là haut, bien haut, en plein ciel, des mouettes tournoyaient en sifflant ; devant eux la mer immense, toute bleue et, dans le lointain, profilant sa voilure blanche sur l'horizon, un bateau de pêche immobile, semblable, semblable à un grand oiseau flottant sur l'eau, les ailes étendues.

Et, regardant tout cela, en présence de cette mer tranquille, de cette nappe d'azur imperceptiblement ridée par une brise plus légère qu'un souffle, les amoureux sentaient monter en eux comme un besoin d'anéantissement, de repos indicible et profond.

Anne-Marie avait posé sa tête sur la poitrine de Romain ; à présent, elle parlait d'une voix douce qui vibrait délicieusement au coeur de son ami :

— Vois-tu Romain, disait-elle, il ne faut plus nous séparer... Oh ! qu'il serait bon de mourir dans un moment comme celui-ci !... Ce serait la fin de notre beau rêve.

Nous oublierions, en un instant, les larmes de l'existence, et les souffrances de cette vie ! La mort — oh ! non pas la mort brutale et hideuse, mais la mort caressante et douce, — viendrait nous prendre et nous emporter bien loin des misères de cette terre !... Ces vagues qui lèchent, là-bas, ces blocs de granit tout en montant vers nous... si nous attendions, dis ?... Comme elles nous enrouleraient doucement dans leur manteau d'écume, et comme elles nous conduiraient vers la paix éternelle !... Dis Romain veux-tu que nous soyons unis par elles pour toujours ?

La même idée venait de les saisir tous deux.

Oui, s'ils les attendaient ces vagues blanches déroulant leurs capricieuses volutes ? s'ils se laissaient gagner par elles ? si ces flots qu'ils aimaient tant, qu'ils avaient tant de fois bravés, devenaient leur lit nuptial en même temps que l'asile éternel, où, voyageurs jeunes, mais déjà harassés, ils trouveraient le grand sommeil dont on ne se réveille pas ?

La mer commençait à monter à l'assaut des premières roches, — terrible maintenant, écumante et houleuse.

Là-bas, le bateau de pêche, tout à l'heure immobile, grossissait à vue d'oeil ; assurément, il regagnait le port.

Romain avait passé son bras autour de la taille d'Anne-Marie, et tous deux souriaient regardant sans frayeur, les flots qui montaient insensiblement vers la plate-forme où ils étaient assis.

Leurs têtes s'étaient rapprochées. Ils fermaient les paupières, envahis par une bienfaisante torpeur. Ils étaient étroitement enlacés, attendant la mort libératrice qui allait les prendre unis dans un suprême et dernier baiser !

Tout à coup, Romain entr'ouvrant les

yeux, tressaillit.

Le bateau de pêche qui passait au large, c'était l'Aleyon qui rentrait au port.

A présent les vagues arrivaient aux chevilles des deux jeunes gens.

Sur l'avant du bateau de pêche, un homme que sa haute stature rendait reconnaissable et qui n'était autre que Le Gallo, faisait, vers le groupe formé par Romain et Anne-Marie, des signes désespérés ; puis, il prit place avec un matelot dans le canot de sauvetage de l'Aleyon et se dirigea à force de rames vers les rochers.

A ce moment, on n'apercevait plus émergeant au-dessus de l'eau, que les deux têtes des deux amoureux.

— Vite ! rugissait Le Gallo, nous n'avons que le temps de les sauver !

Soudain, une vague furieuse couvrit les deux pauvres enfants.

Une heure après, le bateau de pêche l'Aleyon, patron Le Gallo, rentrait, ramenant à son bord les cadavres de Romain et d'Anne-Marie.

Il était minuit.

Yvan Ratzoff avait dit : "A quelques kilomètres d'ici se trouve Mesnil-Var, un hameau dont les maisonnettes bordent un chemin de contrebandiers qui descend vers la mer, entre deux talus élevés, et se transforme en un ravin débouchant sur une plage de galets... Je vous donne rendez-vous demain à minuit, en haut de ce chemin de contrebandiers... J'y serai avec Yégor et l'homme..."

Effectivement, Yvan était là ; à quelques pas de lui se tenait, profilant sa haute silhouette sur l'horizon, le cosaque Yégor... Sur un petit tertre gazonné tout auprès d'eux un homme était étendu, solidement garotté... Il avait la tête ban-

dée par une sorte de serre-tête de couleur qui donnait à sa physionomie un cachet des plus farouches... Cet homme, c'était l'assassin de Sonya Ratzoff, c'était Robert Morot !

A l'horizon, la mer apparaissait démontée par un formidable vent d'équinoxe. Les vagues furieuses, ourlées d'éclume, livraient à la falaise un incessant assaut et telles de folles cavales, chevauchaient et venaient se briser sur les roches. Les galets valsaient au travers des lames avec un bruit assourdissant, puis retombaient sur la grève... C'était une musique d'enfer, quelque chose comme un lamento de damnés, dans lequel passaient "ces voix désespérées" que chanta si magistralement le poète des "Contemplations."

Soudain, des pas firent crier le gravier; le général se retourna... Deux hommes, drapés dans des manteaux noirs, surgirent près d'Yvan Ratzoff : c'était Chanteclair et Yvon.

Les trois hommes : Ratzoff, Yvon et Chanteclair s'assirent sur des blocs de pierre, entourant le tertre où était étendu Robert Morot.

A l'horizon, la tempête se calmait ; à présent il faisait un silence coupé seulement par la plainte des vagues qui venaient mourir au pied de la falaise. Alors dans la nuit, une voix parla, sombre, implacable, tragique :

— Nous sommes ici trois qui nous sommes réunis, à cette heure de nuit, pour juger un criminel, un assassin... En dehors de toutes les lois des hommes et de la terre, j'ai érigé ce tribunal, formé de trois consciences honnêtes, droites, loyales ! Chacune de ces consciences descendra en elle-même, et prononcera dans la sérénité de son jugement ! Quant à moi je parle le premier. Le seul être que j'aimais sur la terre, Sonya Ratzoff, ma femme, a été

étranglée par ce bandit ! Donc, je requiers ce soir contre le meurtrier la peine du talion : oeil pour oeil, dent pour dent ! Pourtant, s'il s'élève ici deux voix pour le pardon, je ferai taire dans mon coeur ulcéré la voix de la vengeance ! En attendant je demande la vie de cet homme !

— C'est votre droit, dit Robert Morot. Du reste, je ne demande pas de pitié !

— Quant à moi, dit Chanteclair, et mon témoignage n'est pas suspect, j'ai lutté pour arriver à tenir cette bête venimeuse, pantelante sous mon pied. Aujourd'hui qu'elle est là, impuissante, désarmée, je me demande s'il ne vaut pas mieux laisser faire à d'autres la redoutable besogne dont vous me chargez, général Ratzoff, et remettre cet homme aux mains d'un tribunal régulier !

— Vous auriez tort, riposta Morot d'une voix sifflante et haineuse. Quant à moi si vous étiez à ma place et que je fusse à la vôtre, je saurais ce que j'ai à faire !

Alors, une voix plus douce s'éleva... C'était celle d'Yvon :

— Au nom de l'innocent, arraché à son foyer en pleurs, au nom de mon beau-père Horace Belval dont je connais l'immense générosité, je demande la grâce de cet homme ! Qu'il retombe aux mains de la justice ; mais, quant à nous, nous n'avons pas le droit de supprimer une créature humaine, si abjecte qu'elle puisse être ! Général Ratzoff ! faites taire dans votre coeur la voix de la vengeance : souvenez-vous de la morale du Christ, grandissez-vous par le pardon mon général ! je vous en supplie, je vous en conjure, au nom d'Horace Belval et au mien !

— J'ai dit tout à l'heure, répliqua le général d'une voix sourde, que je me soumettrais au jugement du tribunal que j'ai composé ce soir !

A ce moment Robert Morot ne put s'em-

pêcher de crier à Chanteclair :

— Sois tranquille, bon apôtre ! Si jamais nous avons une balle à jouer ensemble, je ne te ménagerai pas !

— Allons, dit Yvan Ratzoff, tout ceci n'a déjà que trop duré... Votons ! Je demande la mort de cet homme ! Et vous, Chanteclair ?

— La mort ! répondit Chanteclair d'une voix ferme.

— Vous avez entendu, dit le général à Yvon. Cet homme est le nôtre ! A toi, Yégor ! ce misérable t'appartient. Tue-le comme il a tué ta bonne maîtresse Sonya !

Yégor se précipita sur Robert Morot ! De ses mains de fer, il saisit l'assassin à la gorge, et l'étrangla tranquillement ! Alors, empoignant le cadavre de Morot, il l'éleva au-dessus de sa tête, et s'arrêta, interrogeant son maître du regard.

— A ton aise ! dit froidement Yvan Ratzoff.

Yégor fit deux fois tourner le cadavre au-dessus de sa tête, et avec un geste

farouche, il le lança à toute volée dans le chemin des contrebandiers.

Les trois hommes se regardèrent effrayés ; alors, simplement, Yvan Ratzoff mit un genou à terre, et d'une voix grave :

— Que Dieu me juge ! dit-il.

Huit jours après, Horace Belval libéré par ordre du ministre de la Justice, rentrait au Tréport... Il était vieilli, grisonnant, mais toujours fort et vigoureux, et, comme Mme Belval et Emmeline, lui rappelaient tout ce qu'il avait dû souffrir, il répondait simplement :

— Mes chers enfants la vie n'est faite que de bons et de mauvais rêves... Il faut se rappeler les bons et oublier les mauvais... C'est ce que je vais faire auprès de vous et tenez... je ne vous ai rapporté qu'une petite plante verte qui pousse au bord de la mer et que j'appellerai, si vous le voulez bien... la fleur de l'Espérance !



Un BIENFAITEUR de L'HUMANITE

L'ABBÉ De L'ÉPÉE

Le nom de Charles-Michel de l'Épée, né à Versailles le 24 novembre 1712, apparaît en un rayonnement de charité. La situation de son père, architecte du roi, le destinait à quelque carrière libérale; mais de particulières dispositions le désignèrent pour le sacerdoce, et ses parents ne firent aucune opposition à l'appel divin. Il allait gravir les suprêmes degrés de l'échelle sublime quand il se refusa à signer le "Formulaire" d'orthodoxis imposé aux postulants par le pape Alexandre VII. Impossible de justement apprécier certains faits si l'on ne se reporte à l'époque qui les a vus s'accomplir. Le Jansénisme avait causé de tels désordres en France que l'Église dut sévir avec rigueur contre l'erreur envahissante.

Repoussé par les dignitaires ecclésiastiques, le jeune de l'Épée qui, déjà, répétait volontiers la maxime du populaire Henri IV; "Tous ceux qui sont bons sont de ma religion", étudia le droit et devint avocat au Parlement de Paris.

Science juridique et facilité d'élocution lui valurent de brillants débuts; mais si la vanité pouvait être satisfaite, un penchant irrésistible continuait à entraîner l'orateur vers une vie plus parfaite.

Un neveu de l'illustre Bossuet, l'évêque de Troyes, aplanit les difficultés qui avaient rebuté l'aspirant au diaconat; lui-même l'ordonna prêtre et le nomma curé de Feuges, petite paroisse de son diocèse.

Le mérite de l'abbé de l'Épée se montra

de beaucoup supérieur au poste infime qu'il occupait; et le cardinal Fleury, se souvenant de services personnels que lui avait rendus l'architecte, offrit à son fils un siège épiscopal. Le nouveau curé préféra demeurer au milieu de ses fidèles, la plupart d'humbles et obscurs paysans qui bénéficiaient de son zèle d'apôtre. Quelques années plus tard, le pasteur à l'éloquence entraînant, que l'on comparait à Fénelon, se lia d'amitié avec l'évêque de Senez, janséniste exalté, d'où le mécontentement et les censures de l'archevêque de Paris. La bonté de Mgr Jean-Bénigne Bossuet avait fait de l'Épée un prêtre éminent; les sévérités de Mgr Christophe de Beaumont favorisèrent d'autres providentiels desseins.

Un jour, l'abbé interdit des fonctions sacerdotales et fixé à Paris, pénètre dans une pauvre demeure de la rue des Fossés-Saint-Victor. Il était chargé d'un message pour la dame du logis; en l'absence de cette dame, le prêtre est introduit dans une pièce où deux très jeunes filles travaillent à des ouvrages de broderie. L'entrée du visiteur ne les distrait point de leur tâche; celui-ci s'approche, elles ne lèvent pas la tête: parle, elles ne répondent point.

Survient la mère, qui explique l'attitude de ses filles, deux jumelles sourdes-muettes de naissance; le Révérend Père Vanin, de la doctrine chrétienne, qui avait la bonté de les instruire, vient de mourir.

L'abbé réfléchit: il est inoccupé, et, fau-

te d'entendre, ces enfants sont condamnées à tout ignorer des vérités religieuses.

Orphelin, sans amis, ange déchu, martyr,
Sur le portail doré qui s'ouvre à l'existence,

[ce,
Je n'ai pas lu ce mot, ce doux mot: espérance...]

écrivra plus tard l'un des infirmes, reconnaissant d'avoir été arraché à pareille géhenne.

Il est de fait que les sourds-muets ont longtemps souffert des traditions barbares qui les faisaient confondre avec les aliénés et traiter avec une égale dureté.

Toute la commisération du moyen âge se bornait à mener quelques-uns de ces malheureux à l'église de Damme (Flandre), qui possédait une importante partie de la Sainte-Croix; on espérait que le voisinage ou l'imposition des précieuses reliques renouvellerait le miracle relaté par l'Évangile.

Le religieux Vanin avait commencé à se faire comprendre des jeunes filles de la rue des Fossés-Saint-Victor au moyen d'une collection d'estampes disposées de façon à exprimer des idées. Michel de l'Épée, lui, constate que l'enfant encore incapable de parler a des gestes que la mère la plus naïve devine et interprète. Il en conclut que les sounds-muets parvenus à l'âge du développement de l'intelligence devaient arriver à manifester des pensées dont les mots ne sont que l'écorce extérieure.

Sans se lasser jamais, le prêtre étudie

le silence des infirmes, il observe leurs signes, leurs regards, scrute leur maintien; et après d'innombrables tâtonnements, de multiples essais, réussit à innover, à appliquer une méthode qui règle les gestes et les signes aussi rigoureusement qu'une phrase grammaticale.

A l'origine de son oeuvre admirable, l'instructeur des sourds-muets ignorait avoir eu des prédécesseurs; ennemis, destructeurs et rivaux le lui apprirent.

Mais le système du prêtre français n'emprunta d'abord rien aux savants étrangers, tels que Wailly-Digby, Burnet (Anglais), Ramirez, Pierre de Castro (Es-

pagnols), Amman (Suisse), Bareirès (Portugais).

Ceux-ci, surtout appliqués à l'étude de l'articulation artificielle, ne pouvaient faire profiter de leur effort qu'un nombre restreint de privilégiés; ou mieux: ils se consacraient à un seul.

L'abbé de l'Épée prodigua sa sollicitude à tous, la réservant plus spéciale seulement aux déshérités de la fortune, les premiers recueillis dans son domicile de la rue des Moulins.

"Les riches ne viennent chez moi que par tolérance, déclarait-il; ce n'est point à eux que je me suis consacré, c'est aux pauvres... Sans ces derniers, je n'aurais jamais entrepris l'éducation des sourds-muets." L'imprévu ne manque point dans la vie héroïque et tourmentée du bon abbé; au courant d'instructions qu'il donnait à ses enfants, un étranger lui présente un ouvrage espagnol dont il désire un prix élevé. Le professeur refuse; il ne



Charles-Michel de l'Épée, né à Versailles, le 24 Novembre 1712

connaît pas l'espagnol et le livre est cher. L'inconnu revient à la charge, et l'abbé finit par acheter "L'Art d'enseigner à parler aux muets", de Juan Pablo Bonet.

Et Michel de l'Epée, à près de soixante ans, s'applique à l'étude des langues, soit pour perfectionner son enseignement, soit pour l'étendre aux nations étrangères.

C'est que la charité ne connaît pas de frontières, et d'ailleurs la notoriété du prêtre vêtu d'une soutane usée, se privant de bien-être pour en donner davantage à "ses enfants" les avait dès longtemps franchies. Tous les jours, il disait la messe dans sa paroisse de Saint-Roch; un matin, au lieu de l'enfant qui, d'ordinaire, l'assistait, l'abbé voit un homme d'apparence très distinguée s'approcher pour remplir l'office de servent.

Le saint sacrifice terminé, ce servent demande à de l'Epée de le renseigner sur son oeuvre; le prêtre l'emmène à la rue des Moulins, lui explique son mode d'instruction, et l'empereur Joseph II, voyageant en France sous le nom de Falkentein, s'incline bien bas devant l'instituteur.

Au souverain qui lui offrait une riche abbaye, le prêtre pauvre, déclinant cet hommage, répondit:

"Votre amour pour le bien de l'humanité et la gloire de rendre à la Société de nouveaux sujets, me font espérer que vous contribuerez à étendre votre charité en leur formant un maître qui, par les yeux, leur fournira des moyens suffisants pour les faire penser..." Joseph II envoya l'abbé Storek se former auprès du prêtre français à l'éducation des sourds-muets. Il fit plus: il conquist à l'oeuvre de l'abbé de l'Epée la protection de Marie-Antoinette, qui triompha des préventions de son royal époux contre tout ce qu'avait

entaché le soupçon de jansénisme.

Louis XVI octroya une pension de \$1,200 à l'institut et lui abandonna le couvent des Célestins. L'abbé de l'Epée ne bénéficia point de la tardive munificence; il mourut saintement le 24 décembre 1789, en bénissant "ses enfants" et son successeur, l'abbé Sicard.

Le roi fit prononcer son oraison funèbre devant toute sa cour et de nombreuses délégations le 23 février 1790 par l'abbé Fauchet.

La Révolution, qui décréta Charles-Michel de l'Epée bienfaiteur de l'humanité, ne respecta pas ses restes inhumés dans les caveaux de Saint-Roch, et les arracha de leur cercueil. Retrouvés et recueillis en 1841, ils furent déposés sous le monument qui, dans l'une des chapelles de l'église, consacre cette mémoire vénérée.

Versailles voulut aussi l'honorer et une statue de l'abbé de l'Epée fut érigée dans la ville de Louis XIV. Elle le représente debout, une main levée vers le ciel, l'autre tenant une tablette sur laquelle est inscrit en caractères spéciaux aux muets, le mot: Dieu.

Le piédestal porte cette inscription: "Elever des statues aux grands hommes, c'est léguer à la postérité de sublimes leçons.

— o —

Il a été calculé par un journal de Gènes (Italie) que la découverte de l'Amérique avait coûté environ \$6,000. Colomb avait un salaire annuel de \$265.00. Les capitaines de la "Nina" et de la "Pinta" avaient chacun \$145.00. Les matelots recevaient chacun \$2.50 par mois. L'armement de l'expédition s'éleva à \$2,240. Les voyages de découvertes sont beaucoup plus dispendieux de nos jours.

A vos Souhails ! Merci

Dire: "A vos souhaits", quand une personne vient à éternuer, est un usage dont l'origine remonte aux temps les plus reculés, tout en demeurant inconnue.

On prétend que la coutume de saluer d'un voeu ou d'une prière l'éternuement doit être attribuée à certaine ordonnance du pape saint Grégoire; il aurait, paraît-il, commandé ces souhaits à une époque où la peste faisait rage, la crise du mal se terminant par un éternûment, souvent suivi de mort.

Nous voyons pourtant que certains écrivains anciens, tels qu'Apulée, Pétrone et Pline, mentionnent déjà ce salut à ceux qui éternuaient.

Suivant un mémoire très ancien communiqué à l'Académie, cet usage existait dans le Nouveau Monde, longtemps avant la découverte de l'Amérique: ce fait fut donné comme certain, dans les relations de voyage de missionnaires espagnols qui, plus tard, se trouvèrent en contact avec les Indiens.

L'éternûment d'un monarque ou d'un chef exotique donne lieu quelquefois aux cérémonies les plus bizarres,—grotesques même—et qu'il serait trop long de rapporter toutes.

Il en est deux, pourtant, qui méritent d'être citées.

Au Monomotapa, lorsque le roi vient à éternuer, les grands du palais le saluent à voix très haute de façon à être entendus de courtisans plus infimes qui les imitent.

Ces salutations parviennent alors jusqu'au dehors et le peuple lui-même présente à voix haute ses souhaits au souverain.

Toute une ville s'écrie ainsi, dès que le monarque éternue:

—A vos souhaits!

Le roi de Sennaar, en Afrique également—quand il éternue, voit ses courtisans lui tourner le dos, fort impoliment du reste, et se frapper d'une claque vigoureuse la cuisse droite.

On pourrait conter des récits curieux du même genre.

Quoi qu'il en soit, l'éternûment a été de tout temps reconnu comme un bizarre effet de la nature.

Il se produit, on le sait, non seulement chez l'homme, mais aussi chez les animaux.

Plutarque nous apprend que c'était un présage de succès, quand il se produisait dans un équipage, avant un combat naval.

Aristote donne très sérieusement cette explication de deux éternûments successifs, qu'ils sont dus à ce que nous possédons deux narines et que l'une ne saurait être jalouse de l'autre.

Le grand philosophe grec était évidemment de très bonne foi en écrivant cela.

Mais que penser alors des personnes qui éternuent douze fois de suite, sans s'arrêter?

Elles n'ont certainement pas un nombre égal de narines, à moins d'être de vivants phénomènes...

Le même auteur ajoute que l'usage de saluer, après l'éternûment, est une marque de respect qu'il explique en disant qu'il provient évidemment du cerveau, siège de l'intelligence et du génie...

Quoi qu'il en soit, il est assez curieux que la coutume de dire: "A vos souhaits!" après un éternûment ne s'appuie sur aucun motif plausible, venant à le justifier en quoi que ce soit.

LA CUISINE SUR LE FRONT

Si le ravitaillement en cartouches et en obus des armées en campagne est une question très importante, la nourriture de ces armées préoccupe davantage encore l'esprit des généraux.

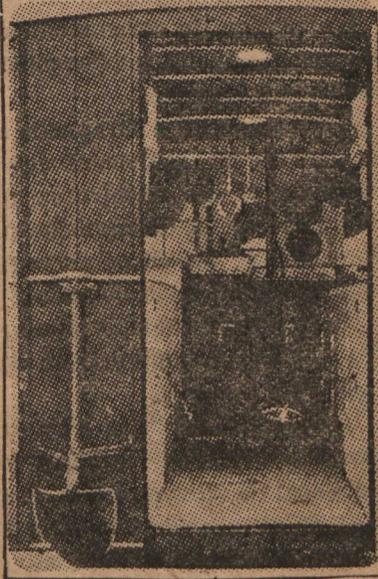
Ils savent en effet qu'un soldat ne peut rendre son maximum d'effort qu'à la condition d'être bien nourri et qu'un régiment affamé est un régiment perdu.

Ce n'est certes pas une mince besogne que celle d'assurer à des millions d'hommes les repas quotidiens et cela dans des circonstances toujours difficiles et souvent dangereuses. Des milliers de voitures, de chevaux et d'automobiles transportent sans cesse, jour et nuit, les vivres indispensables, mais il ne suffit pas de les apporter à l'endroit convenable, il faut les préparer.

On a donc inventé et fabriqué des cuisines mobiles de différents genres pour faciliter cette énorme tâche et le succès paraît avoir couronné les efforts entrepris. Un modèle de ces cuisines est particulièrement bien compris; elle est en usage dans divers régiments anglais auxquels elle a été offerte par le "Ladies' Automobile Club".

C'est une automobile spacieuse comportant deux poêles avec leur équipement complet; les ustensiles de cuisine, les provisions et le combustible y ont chacun leur place sans déterminer d'encombrement. Le tout est solidement maintenu en place de sorte que cette automobile-cuisine peut facilement se déplacer sans nuire aux travaux de cuisson et de préparation alimentaire.

Notre gravure donne l'aspect extérieur de la voiture et une vue de son aménagement intérieur.



La cuisine-automobile; vue d'ensemble et vue d'intérieur.

Les services rendus par cette pratique invention sont très appréciés des soldats qui ont, grâce à elle, des repas et des boissons chaudes jusque dans leurs tranchées.

Sans diminuer l'efficacité des canons modernes et de leurs projectiles, il est permis d'affirmer que les cuisines automobiles auront, pour leur bonne part, contribué au succès des armées qui en seront munies.

— o —

LES BLESSES SANS BLESSURES

L'attention du corps médical a été fréquemment appelée sur des phénomènes extrêmement bizarres.

L'éclatement des shrapnells ou des obus ne produit pas seulement des plaies, des fractures et des déchirures : la percussion violente, la déflagration de l'explosion amènent des chocs nerveux anéantisant la volonté et la mémoire.

En voici un exemple observé dans un des nombreux hôpitaux où sont soignés les blessés français.

Un caporal de ligne s'est particulièrement distingué sur le front ; après être resté seul de sa compagnie, il a eu le courage de sauver son capitaine blessé, sous l'ouragan de la mitraille, et a été cité pour ce fait à l'ordre de l'armée Il a tout oublié. On lui demande :

— François (c'est son prénom), avez-vous été à la guerre ?

— Avez-vous vu des Allemands ?

— Non.

— De quel pays êtes-vous ?

— D'Asnières.

Les infirmières ont dû faire une complète rééducation de cet homme, et à force de patience, sont parvenues à réveiller en lui les souvenirs. La guérison sera peut-

être un peu lente, mais elle est sûre, et le modeste héros parisien, un garçon instruit et intelligent, reprendra sa place dans la société.

Les mêmes miracles ont été opérés sur un adjudant de ligne un fantassin et un zouave. Les deux premiers étaient restés sourds et muets, le troisième ne voyait plus, sans qu'aucun organe de l'ouïe ou de la vision eut été atteint chez les uns et chez les autres. Aujourd'hui, grâce à l'intervention éclairée du docteur Dor et de ses aides, grâce à des soins incessants, le mal est enrayé et en pleine voie de disparition.

— o —

LE CAFE ET LE THE

En France, l'auteur du "Siècle de Louis XIV", Voltaire, pour le nommer, nous fait souvenir qu'il allait boire, tous les jours, "ses dix-huit tasses" de café noir, au Café de la Régence.

En Angleterre, ce fut le "Café de l'Ange" à Oxford, qui s'ouvrit au public en 1650... Ce fut vers cette époque, assez lointaine que l'on vendit du thé, pour la première fois, chez Thomas Garway.

Par une curieuse coïncidence, la maison Garway et le "Café de l'Ange" furent démolis en 1866.

Tout le monde sait qu'il fallut un roi de France pour populariser la pomme de terre. Ce fut le duc d'Arlington, qui, en 1666, fit connaître le thé, le premier, à la cour d'Angleterre.

Si la basse classe d'outre Manche s'intoxiquait avec du "gin" et du "whisky", la haute société, quand elle ne se grisait pas, buvait, à cette époque, de l'eau et du vin ainsi que de la bière à ses repas et, pour finir, il était de bon ton de prendre une tasse de thé.

SOUS LES FLOTS

Les récents événements nous ont démontré que les sous-marins peuvent causer beaucoup de mal en temps de guerre.

L'Allemagne ne s'en sert que pour couler les bateaux de pêche et assassiner les passagers sans défense des navires marchands mais c'est tout simplement parce que ses marins sont trop lâches pour attaquer les navires de guerre car les sous-marins peuvent jouer un rôle beaucoup plus combatif et surtout beaucoup plus honorable quand ils sont bien conduits.

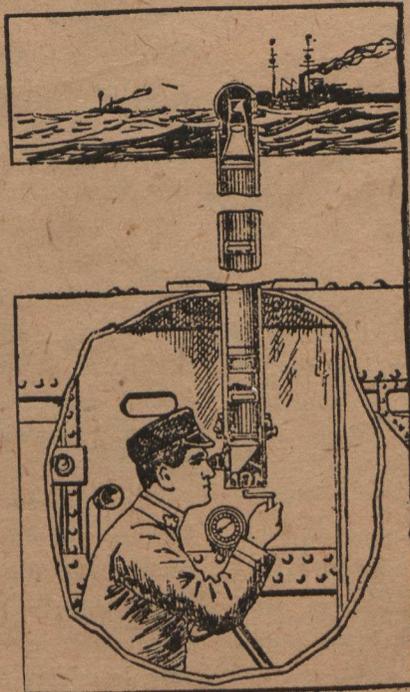
L'histoire de cette navigation mystérieuse, si longtemps poursuivie par les hommes, qui cherchaient également le secret du vol des oiseaux, et voulaient s'élever dans les airs, de même qu'ils rêvaient de descendre au sein des océans, cette histoire, dis-je, n'est pas encore complètement connue. On aurait tort de croire, néanmoins, que le sous-marin, tel que nous l'entendons, date seulement de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Voici, en effet, un curieux extrait du "Journal Encyclopédi-

que", en date du 1er août 1772, où il est parlé d'un bateau entièrement immergé et naviguant sous les vagues durant plusieurs heures: "M. Dionis, est-il dit dans ce journal encore si intéressant à consulter, membre de l'Académie de Bordeaux, a inventé depuis peu un bateau à huit rames qui va sous l'eau. Les personnes renfermées dans ce bateau sont à l'abri de la suffocation par le moyen d'une eau artificielle. Lorsque l'air vital ne peut être respiré, parce qu'il se trouve trop condensé dans cette étroite prison, cette liqueur le rétablit dans son premier état,

en dissipant les exhalaisons grossières, qui vont par un tube se perdre dans l'eau. On fit, le 28 du mois de mai, une expérience de cette extraordinaire machine; il y avait, à ce que l'on assure, dix personnes dans le bateau, qui navigua sous l'eau quatre heures et demie dans la baie de Biscaye et fit cinq lieues dans cet espace de temps, sans que l'air extérieur y pénétrât par aucun endroit.

On n'a plus entendu parler de "l'extraordinaire machine" de l'académicien de Bordeaux, mais, deux ans après, en 1774, un ou-



L'officier, dans le poste d'observation d'un sous-marin immergé, repère un croiseur cuirassé qu'il se prépare à torpiller.

vrier de génie, un simple mécanicien de Yarmouth, nommé Day, inventa un bateau sous-marin, qu'il put construire grâce aux subsides d'un riche particulier, M. Blake. Au cours de deux premières descentes, Day resta sous l'eau pendant douze heures. Une troisième fois, il descendit à une profondeur de vingt-deux brasses, mais il ne reparut pas.



Une des premières expériences sérieuses faites en France remonte à quatre-vingts ans. Elle eut lieu le 12 août 1832, à Noirmoutiers, devant plusieurs personnalités officielles, qui rédigèrent un procès-verbal du fait. De ce document, je détache la partie essentielle :

“Déclarons avoir vu M. Villeroi monter sur un bateau en tôle ayant la forme et l'apparence d'un poisson de dix pieds de longueur, trois pieds de largeur et trois pieds et demi de profondeur environ... Un seul homme a accompagné le sieur Villeroi, qui a commencé son opération à trois heures du soir. Après diverses évolutions à la surface de l'eau pendant quinze minutes, il a navigué entre deux eaux jusqu'à trois heures trente-cinq minutes, heure à laquelle il a opéré une submersion totale qui a duré dix minutes. Pendant cet espace de temps, il a navigué sur le fond, dans une direction opposée à celle qu'il avait suivie jusqu'alors, pour tromper les bateaux qui suivaient ses manoeuvres.

A trois heures quarante-cinq minutes, il est revenu à fleur d'eau, où, après dix minutes de manoeuvres, il a surgi assez pour ouvrir sa soupape. A trois heures cinquante-cinq minutes, il s'est montré hors de sa machine et a été recueilli par les bateaux qui assistaient à son opération.

Il est donc resté, ainsi que son compagnon, dans cette machine, pendant cinquante-cinq minutes, sans aucune espèce de communication avec l'air extérieur, manoeuvrant dans toutes les directions avec la plus grande facilité.

Cette affaire eut son lendemain, qu'il est bon de faire connaître.

L'année suivante, l'inventeur Villeroi, de qui le premier succès avait fait grand bruit, recommença ses expériences à Saint-Ouen, devant une commission ; il emmena plusieurs membres avec lui, et demeura deux heures au fond. Malgré cela, le rapport de la commission fut défavorable, et... les Américains se rendirent propriétaires du bateau imaginé par l'ingénieur français ! Ils s'en servirent même, en 1863, durant la guerre de Sécession.

Sans que la gloire des Bourgeois, des Brun, des Goubet en soit diminuée, il paraît juste de rendre au méconnu Villeroi la très belle place qui lui appartient dans la phalange des précurseurs de la navigation sous-marine.

Une victime de ces dangereuses expériences fut le condonnier américain Phillips, lequel avait construit un torpilleur sous-marin, expérimenté en 1851 sur le lac Michigan, et qui pouvait demeurer dix heures sans remonter à la surface pour prendre de l'air pur. Descendu trop bas, dans le lac Erié, ce torpilleur fut écrasé par la pression de l'eau, mais les plans de Phillips ont été utilisés depuis par l'armée américaine.

Les ricanelements des sots, l'indifférence et souvent la mauvaise volonté du pouvoir, la misère et la mort, voilà d'ordinaire ce qu'on trouve à l'origine de tous les progrès humains.

On sait qu'en raison de l'opacité de



Un sous-marin anglais, le E 8; ce navire d'un modèle perfectionné déplace 800 tonnes, il est armé d'un canon à tir rapide et de plusieurs tubes lance-torpille. Son moteur a une force de 1600 H.P.

l'eau de mer, le sous-marin, une fois immergé, navigue en aveugle. Il lui faut pour se guider — ou, plus exactement, pour repérer sa position et celle des navires qu'il doit attaquer ou éviter—le secours d'un appareil de vision bien connu: le périscope.

La question du périscope est tellement importante qu'on peut dire que le sous-marin n'a réellement conquis sa valeur pratique que le jour où elle a été définitivement résolue.

Le périscope se compose d'un tube vertical muni, à chacune de ses extrémités, d'un prisme à réflexion totale. Il aboutit, à sa partie inférieure, dans la chambre d'observation du sous-marin, et il peut se développer en hauteur de façon que sa partie supérieure émerge, d'une faible quantité, au-dessus du niveau de l'eau. On conçoit que, dans ces conditions, l'image d'un objet extérieur soit réfléchi par le prisme d'en haut sur le prisme inférieur où elle est vue par l'officier observateur.

Pour permettre à ce dernier d'orienter son appareil dans toutes les directions et de signaler tel vaisseau sur un point quelconque de l'horizon, la partie supérieure du tube portant le prisme viseur est mobile; la simple manoeuvre d'une manivelle en permet la rotation tandis que la partie inférieure reste fixe. Pour protéger cet instrument délicat de la pression de l'eau, pendant la marche du sous-marin, et des chocs de la houle, il est entièrement contenu dans une solide gaine métallique qui manoeuvre en même temps que lui.

Divers perfectionnements de détail ont été apportés au périscope. Un système de lentilles permet au besoin de redresser l'image que les prismes réfléchissent et qui, sans cela, serait vue à l'envers com-

me sur la glace d'un appareil photographique. Enfin, un compas et un télémètre lui permettent de déterminer exactement la distance à laquelle se trouve cet objet.

Ajoutons que l'officier a sous la main un levier de manoeuvre du gouvernail et que son poste d'observation est relié téléphoniquement, ou au moyen d'un porte-voix, avec celui des torpilleurs. Toute la partie mobile de l'appareil se rentre entièrement à l'intérieur du navire quand on ne fait pas usage du périscope, comme, par exemple, dans le cas de navigation en surface.

— o —

A l'ouverture d'une exposition religieuse à Londres, l'évêque de Ripon a raconté comment il avait mérité d'être surnommé "l'évêque qui mangea ses bottes".

C'était dans les régions arctiques où il exerçait son épiscopat. Un jour qu'il revenait d'une longue tournée de 5,000 milles, avec un de ses compagnons, il eut l'idée de traverser les Montagnes-Roches, pensant ainsi arriver plus vite à Dawson-City, par le fleuve Yukon. Malheureusement le fleuve était glacé, et il fut impossible aux deux voyageurs de le traverser. Ils se trouvèrent ainsi isolés en plein désert de neige et sans provisions. C'est alors que les bottes entrèrent en jeu. Elles étaient en peau de phoque. L'évêque et son compagnon les firent bouillir puis frire, et les mangèrent par petits morceaux. La semelle fut, paraît-il, difficile à absorber. Mais tout de même c'est à elle que l'évêque de Ripon et son ami durent de pouvoir prendre quelques forces et attendre le moment où ils trouvèrent un camp de sauvages indiens où on les recueillit.



UNE PECHE PRODUCTIVE

La chasse des baleines et l'échouage des grands cétacés

Voici bien longtemps qu'on affirme que la pêche à la baleine tend à disparaître, parce que les baleines deviennent de plus en plus rares.

En fait, il s'en faut de beaucoup que l'on ait cessé de poursuivre les cachalots et les baleines. De façon un peu irrégulière, on trouve le cachalot aux environs de Sainte-Hélène, au Cap-Vert, au fond du golfe de Guinée, dans l'océan Indien, entre Java et l'Australie, dans l'océan Pacifique, aux environs des îles Marquises.

Quant à la pêche régulière, elle se fait aux environs du Groenland, sur la côte du Labrador, aux abords du Spitzberg, aussi bien qu'aux îles Kerguelen et dans le sud de la République Argentine. Ce sont surtout les Américains et les Norvégiens qui poursuivent la baleine, et aussi les Japonais; la Norvège est arrivée à prendre parfois 1800 baleines dans une seule campagne; c'est le chiffre auquel on arrive facilement au Japon; dans le sud de l'Amérique, les captures, au moins de petites baleines, des baleinoptères, s'é-

lèvent parfois à 5,000 animaux dans le courant d'une année.

Même dans certaines régions d'Ecosse, on trouve encore couramment des pêcheurs qui s'engagent et des bateaux qui arment pour cette pêche spéciale.

Sur les chantiers de dépeçage, la première chose que l'on demande au pauvre animal, ce sont des bandes de lard qui, coupées en morceaux de bonne dimension, sont jetées dans de grosses chaudières chauffées à la vapeur; l'huile s'échappe du lard, tombe dans des réservoirs spéciaux et, quand elle a été raffinée, constitue cette huile qui donne de la stéarine pouvant servir à faire des bougies.

Pour ce qui est de la chair proprement dite, elle sert, même aux Etats-Unis, à faire des conserves, et elle s'écoule assez facilement; les Japonais ont toujours fort apprécié les nageoires et la queue.

Les morceaux de viande qui ne sont pas utilisés au point de vue alimentaire sont traités eux aussi dans des chaudières sous pression, avec les os de l'animal. Cela

donne une huile beaucoup moins claire que l'huile de lard, et qui doit être soigneusement clarifiée.

De certaines parties de l'animal, on peut tirer la colle forte ou la glu; tout ce qui reste est destiné à être desséché, broyé, moulu et donne un guano qui se vend très bien.

Dans le cachalot, on recueille surtout un lard propre à l'animal, tissu imbibé d'une graisse qu'on appelle spermaceti.

On dépose cette matière dans des bassins et on obtient, au bout de plusieurs jours, un produit blanchâtre, qu'on filtre, qu'on soumet à forte pression, qu'on traite à la potasse, et enfin qu'on fait bouillir et qu'on coule en pains de 30 à 40 livres.

Autrefois, cela servait surtout à la fabrication des bougies transparentes. Aujourd'hui, on emploie ce spermaceti en parfumerie pour la préparation des pâtes destinées à l'entretien de la peau.

On retire également du cachalot l'ambre gris qui se trouve dans son estomac: c'est le résidu des repas de l'animal, c'est ce qu'il a incomplètement digéré des poulpes, seiches et calmars dont il fait sa nourriture. Cet ambre gris est employé en parfumerie.

Notons qu'une baleine de taille moyenne peut donner environ 65 mille livres d'huile.

Mais il ne faut pas oublier que la baleine fournit aussi les baleines de corset: ces lames de matière cornée subissent à notre époque une concurrence redoutable de la part des lames d'acier; mais elles ont sur celles-ci une supériorité indiscutable.

Pour extraire ces baleines, qui garnissent la mâchoire supérieure de l'animal, on arrache à la tête la mandibule infé-

rieure; puis on accroche ce qui reste de la tête à une muraille, et des ouvriers tirent, coupent, tranchent les racines des fanons, qui se détachent. On sectionne ces fanons en morceaux relativement courts, on les racle soigneusement, on les lave à l'eau salée, et on les envoie dans les usines spéciales où ils seront débités.

Autrefois, on employait les baleines, les morceaux de fanons, à faire des montures de parapluies; mais cela coûte trop cher pour notre époque, qui emploie l'acier à cet usage; le fait est qu'une baleine porte dans sa gueule pour 12 mille dollars de fanons.

Il arrive quelquefois que les baleines contribuent elles-mêmes à leur capture; quand elles s'aventurent trop près des cô-



Cachalot.

tes où l'épaisseur d'eau n'est pas grande et qu'elles se trouvent surprises par la marée descendante elles courent de grands risques de s'échouer comme un vulgaire bateau désarmé.

Ces échouages ne sont pas rares. L'un d'eux, fort extraordinaire, eut lieu dans la France, en Bretagne, à proximité d'Auderne, dans les premiers jours du mois de mars 1784.

Deux pêcheurs qui longeaient le rivage, au matin, pendant que la marée commençait à baisser, entendirent, non loin d'eux, des mugissements venant de la mer. Ils virent alors une bande de gros animaux qui s'agitaient sur la plage et s'efforçaient en vain de regagner l'eau qui descendait rapidement. C'étaient des ca-

chalots, appartenant comme les baleines et les rorquals à la série des cétacés géants, mais dépourvus de fanons et munis en revanche, sur leur mâchoire inférieure, de dents solides, coniques et pointues.

Il y en avait trente-deux. Le plus petit mesurait environ 40 pieds de longueur et le plus grand 52 pieds.

D'où proviennent ces échouages et quelles causes les déterminent? Les grands cétacés n'ont guère l'habitude de s'approcher des côtes. Ils sont essentiellement des animaux de haute mer. Leur corps massif, mais ovalaire dans son ensemble et semblable à celui des poissons, se prête aisément à une nage soutenue. Leur forte queue, plate et horizontale, leur permet de



Baleine.

se déplacer avec rapidité. Leur constitution est telle qu'ils peuvent plonger et rester sous l'eau sans respirer pendant quinze à vingt minutes; en temps normal, il leur suffit de remonter à la surface toutes les quatre ou cinq minutes pour rejeter en jets puissants par leurs narines, dites évents, l'air et la vapeur d'eau de leurs poumons et pour inspirer une provision nouvelle d'air frais.

Les baleines et les rorquals se nourrissent de petits animaux, mollusques flottants ou bandes de poissons, qui vivent en troupes nombreuses. Il leur suffit d'ouvrir leur énorme bouche, d'y engloutir quelques hectolitres d'eau tenant ces êtres en suspension, puis de laisser filtrer cette eau au dehors à travers leurs fanons, formant passoire, pour garder seulement

leurs proies et les avaler.

Les cachalots, grâce à leurs dents puissantes, s'attaquent à des ennemis plus volumineux et plus forts; ils vont relancer les calmars gigantesques dans les abîmes sous-marins, et c'est d'eux qu'ils s'alimentent. Les uns et les autres trouvent ainsi, en haute mer, tout ce qui leur convient.

On en est donc à se demander ce qui les conduit parfois à se rapprocher des côtes au point de s'y laisser échouer.

Quoi qu'il en soit, ces épaves sont rares. On ne saurait compter sur elles dans un but d'exploitation lucrative.

La pêche réelle aux cétacés doit se pratiquer en haute mer. Jadis, pendant le moyen âge, on s'y livrait à proximité de l'Europe. Puis une poursuite acharnée a relégué les troupeaux géants au voisinage des pôles. C'est dans les mers antarctiques que se rendent aujourd'hui la plupart des baleiniers.

Au début du dix-huitième siècle, on estimait à un millier environ par an le nombre des grands cétacés capturés et préparés. Aujourd'hui, cette quantité est plus faible; et peut-être le moment viendra-t-il où, devenant plus basse encore, elle sera incapable de pourvoir aux exigences d'une pêche soutenue.

— o —

Le rugissement d'un lion peut être entendu plus loin que le cri de toute autre créature. Viennent ensuite le cri de l'hyène et celui du hibou. Après ceux-ci, viennent la panthère et le chacal. L'âne peut être entendu 50 fois plus loin que le cheval, et le chat 10 fois plus loin que le chien. Et ce qui semble le plus étrange, c'est que le cri d'un lièvre peut être entendu plus loin que celui du chien ou du chat.

LE MOYEN D'ETRE EN MÊME TEMPS CHEZ SOI ET CHEZ SON TAILLEUR

Lorsqu'un tailleur prend vos mesures, il étend son ruban de tous côtés; sur votre poitrine, votre taille, le long de vos bras et de vos jambes, et ce, d'après le système perpétué par la tradition. Cependant, bien qu'il ait pris ses mesures avec un soin particulier, les habits doivent être essayés au moins une fois et même plusieurs fois si vous êtes un homme difficile à habiller. Ce serait, certes plus commode, si vous pouviez vous laisser vous-même, tel que vous êtes fait, chez votre tailleur et continuer de procéder à vos affaires, tout en étant certain que lorsque vos habits seront délivrés, ils vous iront parfaitement.

Cette exécution paradoxale est l'idée fondamentale d'une invention introduite en Amérique par un tailleur bien connu de New-York. L'inventeur a découvert un moyen de créer un autre vous-même artificiel, que votre tailleur emploie comme s'il avait votre propre personne à habiller.

En premier de tout vous mettez un vêtement de toile fine, sur lequel votre tailleur tourne du papier gommé autour de vous en voyant à ce que les bouts soient recouverts. Lorsque chaque partie de votre tronc est encaissée dans cette enveloppe, comme une momie égyptienne, le premier pas

dans la préparation de votre corps artificiel est fait. L'enveloppe sèche très rapidement, devient dure et ne peut pas être traversée par l'air. Lorsqu'elle a atteint cet état, elle est alors fendue dans le dos. Une empreinte de votre tronc a été obtenue tel qu'il était; elle est alors enlevée comme la pelure d'une orange.

L'enveloppe est ensuite placée sur un sac en caoutchouc qui peut être gonflé à la forme désirée et retenu en place. Le sac de caoutchouc étant soufflé, l'enveloppe se remplit et prend la forme exacte de votre tronc. Votre "autre vous-même artificiel" pour le tailleur a été créé. Sur ceci, le tailleur commencera à tailler vos habits.

Une fois que vos mesures auront été prises dans ce nouveau et très juste procédé, vous pouvez télégraphier votre ordre

pour des vêtements d'un pays très éloigné, avec l'assurance que lorsqu'ils vous parviendront, ils vous iront tout aussi bien que si vous les aviez essayés.

Cette originale invention sera certainement appréciée par beaucoup de gens à qui elle épargnera les longues et fastidieuses stations chez le tailleur. Mais voilà, il s'agira de ne pas maigrir ni grossir sans quoi il faudra tout recommencer.



Le gonflement du buste artificiel.

LES GESTES ET MOUVEMENTS INUTILES

On a beaucoup parlé du système Taylor, les uns pour le défendre, les autres pour le combattre.

Vous savez en quoi il consiste : supprimer chez le travailleur tout geste, tout effort inutile, le placer en de telles conditions, lui imposer une telle discipline qu'en un temps donné, il produira le maximum qu'il est possible de réclamer à la machine humaine.

Une des parties les plus intéressantes de la théorie de Taylor est celle où il traite de la simplification de la coordination des mouvements de l'ouvrier.

L'exemple choisi est parfaitement convainquant.

Regardez un maçon qui élève un mur. Les matériaux dont il se sert sont placés soit sur le sol, soit sur un échafaudage, mais "toujours à ses pieds". Chaque fois qu'il a besoin d'une brique, il courbe l'échine, prend la brique sur le tas et, pour se conformer à une tradition dont, sans doute, nous ne connaissons jamais ni l'origine, ni la nécessité, la fait tourner sur elle-même puis la place "provisoirement" à l'endroit qu'elle doit occuper. Il courbe alors une seconde fois l'échine, prend du mortier sur sa truelle et fixe enfin sa brique.

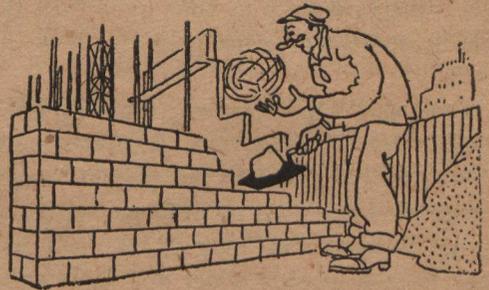
Comptez vous-même les gestes qu'a faits cet honnête travailleur.

Supposez maintenant que les briques soient bien rangées, bien préparées, "dans

le sens" qu'elles doivent occuper plus tard sur le mur et placées, ainsi que l'aube à mortier, sur un petit échafaudage volant à la hauteur des mains du maçon qui n'aura qu'à les faire glisser pour qu'elles se trouvent prêtes à être fixées.

Faites une fois encore le décompte de ses mouvements.

Vous avez compris qu'à temps égal il



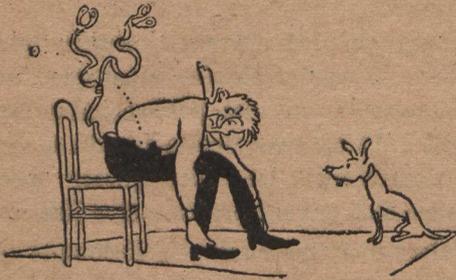
Il la fait tourner...

aura produit beaucoup plus la seconde fois que la première et qu'il se sera beaucoup moins fatigué.

Malheureusement, l'application intensive du système comporte de multiples désagréments qu'on a signalés. Au demeurant, il n'entre pas dans notre pensée de discuter ici ce qu'il peut avoir d'avantageux ou de néfaste pour la classe ouvrière qui y est soumise; nous voudrions signaler combien nous aurions de bénéfice à l'appliquer au cours des mille et une petites occupations auxquelles nous nous li-

vrons au cours d'une journée.

Faute de savoir mettre dans notre vie cet ordre, cette méthode que préconise Taylor, nous en faisons des gestes et des efforts inutiles au cours d'une journée ! Nous en gâchons du temps et de l'énergie !



C'est la bretelle qui saute...

Vous en doutez ?

Récapitulons ce que vous avez fait depuis le moment où vous vous êtes levé, ce matin.

D'abord, les différentes petites occupations auxquelles vous vous êtes livrés pour faire votre toilette vous ont pris un temps appréciable que nous ne nous permettrons pas de trouver trop long parce qu'il atteste le très louable souci que vous avez de votre correction... mais que vous eussiez certainement pu abrégé d'un quart ou même d'un tiers si vous aviez appliqué le système Taylor.

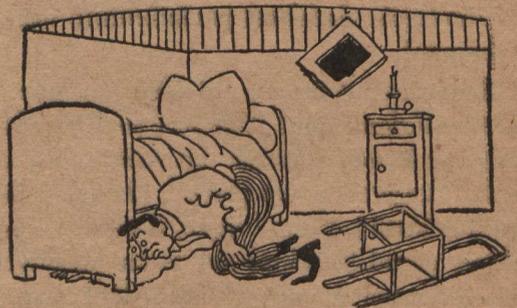
Il faut encore, pour vous en convaincre, prendre des exemples.

Donc voici : si vous aviez placé votre rasoir, votre cuir, votre blaireau et votre savon "ensemble" et immédiatement au-dessous de votre miroir à barbe, au lieu de les avoir disséminés aux quatre coins de votre cabinet de toilette, comme c'est la règle, vous auriez eu fini de vous raser en un tourne-main au lieu de consacrer plus d'un quart d'heure à cette opération.

Hier soir, en vous déshabillant, si vous aviez placé "ensemble", à un endroit adopté une fois pour toutes, vos boutons de chemise et de manchettes, vous n'auriez pas été obligés, ce matin, de courir dans toute la maison pour ne pas les trouver ni de pester... contre votre entourage, bien entendu, comme vous l'avez fait !

Si, en ouvrant l'armoire dans laquelle vous serrez vos manchettes, vos faux-cols, vos cravates et vos mouchoirs, vous aviez pris d'un seul coup tous ces objets, vous n'auriez pas eu besoin d'ouvrir et de fermer quatre fois ledit meuble. Vous vous rappelez qu'à la quatrième fois, vous brisâtes l'ongle de votre petit doigt dont vous étiez si fiers et que vous consacraîtes plusieurs minutes à manier pinces et limes pour essayer de remédier, dans la mesure du possible, à ce désastre.

Si vous aviez lacé vos bottines avant de fixer vos bretelles, vous n'auriez pas, en



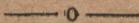
Les recherches du bouton de collet

vous courbant, arraché un bouton de votre pantalon (ce qui vous obligera à le faire recoudre). Coût : 1o une bonne crise d'énerverment ; 2o dix minutes de retard ; 3o une voiture pour ne pas manquer un rendez-vous urgent auquel vous eussiez pu être à temps avec le tramway... si vous aviez appliqué la méthode Taylor.

Et maintenant, est-il besoin de conti-

nuer, faut-il vous rappeler encore tous les gestes inutiles et mal coordonnés que vous avez faits à votre bureau, à votre établi, à votre magasin et vous faire apprécier tout le temps que vous avez perdu sans profit, l'énergie que vous avez gâchée en vain?

Non, n'est-ce pas, car les exemples qui précèdent vous ont pleinement convaincus... Evidemment, direz-vous, le système est excellent; ce qui n'empêchera point, d'ailleurs, que vous ne vous déciderez jamais à adopter le petit système si pratique, si rationnel dont nous venons de vous dire les avantages. Car s'il est une chose plus difficile que de perdre une mauvaise habitude, c'est, assurément, d'en prendre une bonne...



Un naturaliste nous apprend que le mimétisme existe chez certains animaux.

On désigne ainsi le pouvoir singulier qu'ils ont de changer de couleur et de forme.

Parmi les plus habiles à se déguiser de la sorte, il faut citer le kallima de l'Inde, gros papillon diurne que ses grandes ailes tachées de clair signalent tout spécialement à la rapacité des oiseaux... et des hommes.

Menacé d'une approche insidieuse, extrêmement subtil, le kallima se pose en haut d'une branche sèche, ramène ses membres de manière à se confondre avec la végétation, suivant le dessin de la branche, et reste là silencieux, immobile, aux écoutes...

Puis, le péril passé, voulant changer d'air, il se laisse tomber exactement comme une feuille morte et s'abandonne au vent qui le transporte ailleurs.

LE SECRET PROFESSIONNEL DES MEDECINS

Un éminent docteur a demandé que les cas de tuberculose soient officiellement signalés, afin d'arrêter la propagation contagieuse de la terrible maladie.

Ceci se rattache à la question du "secret professionnel".

Et, parfois, il se passe de véritables drames dans l'âme du médecin. En observant à la lettre la loi du secret professionnel, il a conscience de nuire à ceux-là mêmes qui s'indigneraient si leurs tares physiques étaient révélées.

On a vu des médecins ne pouvoir dire que telle jeune fille, fiancée, était absolument impropre à l'état de mariage... Dire la vérité, c'était violer le secret professionnel; ne pas la dire, c'était vouer la malheureuse à une vie misérable.

Parfois, c'est une maladie infectieuse que le médecin doit cacher sans pouvoir prévenir la contagion possible que par une simple recommandation de prudence, d'honnêteté, au malade.

En revanche, il est heureux, bien souvent, que le médecin soit tenu au secret professionnel. Combien de vertus, de "respectabilités", de dignités dépendent de la discrétion des médecins! Tel praticien qui va dans le monde, assiste à une réception, voit toutes ces jolies femmes, tous ces élégants, peut se dire:

—Je connais leurs vices, leurs tares! Je sais quelles lèvres couvrent ces masques aimables et souriants. Un mot de moi, et le charme serait envolé.

Ce mot, le médecin ne le dit pas: il ne peut pas le dire.

Faut-il le libérer de cette obligation?

Grave problème...

UN PRETENDANT ALLEMAND AU

ON PEUT SE DEFENDRE CONTRE

TRONE D'ANGLETERRE

LES SOUS-MARINS

De toutes les ambitions extravagantes qui ont hanté—qui hantent peut-être encore— les cervelles germaniques, aucune ne leur a été plus à coeur que d'asservir l'Angleterre.

Guillaume II prétend même qu'il a un droit légitime de ceindre la couronne de Grande-Bretagne comme fils aîné de l'aînée des enfants de la reine Victoria.

Nous n'avons pas besoin de dire que cette prétention est absurde à tous égards; mais il y a des généalogistes—des généalogistes boches bien entendu—qui ne trouvent pas absolument ridicule le titre de prétendant au trône d'Angleterre que s'arroge le prince héritier de Bavière, lequel, entre parenthèses, est marié à la propre soeur de la vaillante reine des Belges.

Le prince Rupert de Bavière est, en effet, à l'heure actuelle le représentant de la branche aînée de la maison des Stuart, dont le roi George V ne descend, on le sait, que par une soeur de l'infortuné Charles Ier, mariée au prince d'Orange.

Cela est parfaitement vrai, seulement... il y a beau temps que la nation britannique a solennellement dépouillé de leurs droits royaux les descendants de Charles Ier.

N'est-il pas curieux de voir les princes allemands, qui font si peu de cas des "chiffons de papier" où ils ont apposé leur signature, se prévaloir de parchemins frappés de nullité depuis plus de deux siècles?

Un sous-marin, aveugle et tout à fait inoffensif la nuit, est loin de posséder sous l'eau, pendant le jour, la possession complète de ses mouvements. Sa vitesse est, généralement, très inférieure à celle d'un bâtiment naviguant à la surface. Il suffit à ce dernier de filer plus de 12 ou 13 noeuds pour n'avoir pas à craindre d'être rattrapé par l'un de ses dangereux adversaires.

Ceux-ci ne peuvent, en restant invisibles, employer contre lui qu'une seule tactique, consistant à se placer d'avance sur sa route et à y attendre le moment opportun de lancer leur torpille.

Dès lors, le bâtiment qui craint une attaque de sous-marins possède un moyen presque certain de rendre toute attaque impossible, c'est de s'abstenir de suivre une route rectiligne qu'il soit possible de repérer de loin, tout en marchant le plus vite possible.

Chaque fois que, par temps clair, il aura reconnu sa position, en vue de la côte, de façon à pouvoir impunément faire des embardées un bâtiment de commerce aura grand intérêt, en pénétrant dans la zone dangereuse, à suivre une route "sinueuse", c'est-à-dire à gouverner avec quelques degrés de barre alternativement à droite et à gauche de la façon la plus irrégulière.

Un million huit cent cinquante mille verges carrées de miroirs sont manufacturées en Europe annuellement.

LES CAPRICES DE L'AMOUR

On sait que l'Amour est capricieux; il vient vous trouver parfois quand on s'y attend le moins mais, par contre, bien souvent lorsque l'on court après, on n'attrape rien du tout...

Il est pourtant certaines professions qui favorisent plus que d'autres les amoureux en leur facilitant l'envoi ou la réception de déclarations enflammées et l'on croit généralement que, de toutes les femmes, ce sont les actrices qui reçoivent le plus d'hommages de soupirants. Eh bien, c'est une illusion complète!

Sans doute, les femmes dont la destinée est de paraître chaque soir en beauté, vêtues de costumes chatoyants, parées de toutes les qualités physiques et morales que leur prêtent pour quelques heures costumiers, coiffeurs et auteurs, brillent elles d'un trop vif éclat, sans doute sont-elles éblouissantes aux yeux du plus grand nombre. Et probablement qu'intimidés par l'excès de cet éclat même, leurs admirateurs se résignent à les adorer de loin.

Toujours est-il que les actrices ne reçoivent pas autant de déclarations d'amour qu'on le pourrait supposer.

C'est ce que nous révèle une enquête à laquelle vient de se livrer un de nos confrères fantaisistes qui, après avoir consulté un grand nombre de femmes appartenant à presque toutes les situations sociales, exerçant presque tous les métiers, est arrivé à cette conclusion pour le moins imprévue; c'est qu'il n'est pas de femmes plus exposées ou, si vous le voulez, mieux placées pour recevoir des déclarations

d'amour que les manueures.

Le fait de tendre ses dix ongles pendant une demi-heure à une jeune femme ou à une jeune fille pour qu'elle en fasse la toilette et qu'elle les transforme, après avoir manié pincées, limes et polissoirs, appliqué pâtes et poudres, en autant de coquilles de nacre rosée, a-t-il donc de quoi rendre l'âme élégiaque, incite-t-il au ly-



Si vous aimez les déclarations d'amour, faites-vous manueure.

risme, à la confiance, donne-t-il du vague à l'âme au plus endurci, fait-il regretter au célibataire impénitent de n'avoir pas encore songé à fonder un foyer, crée-t-il une douce intimité entre le patient et l'opératrice?

Notre confrère n'ayant pas cru devoir prier les personnes auxquelles il s'est adressé de lui donner ces explications sup-

plémentaires, qui, pourtant, eussent été pour nous infiniment précieuses, il est fort probable que nous ignorerons toute notre vie ce qui, dans la profession de manucure, exerce un attrait aussi irrésistible sur l'âme de messieurs leurs clients.

Néanmoins, il importe de tirer de cette

constatation un enseignement pratique : jeunes filles qui souhaitez vous marier et qui n'avez pas de prétendant, au lieu de vous obstiner à exercer les métiers de modiste, de couturière, de dactylographe, soignez les mains de ces messieurs, ils vous demanderont la vôtre.

— 0 —

A COMBIEN REVIENT LA MORT D'UN COMBATTANT ?

On devrait croire que les progrès incessants réalisés dans la science militaire, depuis un demi-siècle, ont rendu les guerres de plus en plus meurtrières.

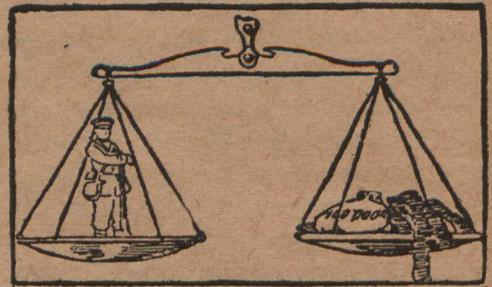
Cette opinion est contredite par ce fait que, dans la guerre de 1870, les Prussiens ont dû tirer 365 balles pour chaque Français tué, tandis que dans celle plus récente de Mandchourie les Japonais en ont dépensé en moyenne 1,053 pour tuer un Russe.

La proportion des tués et des blessés dans les batailles modernes va d'ailleurs toujours en diminuant. Elle était de 6 % sous le grand Frédéric, de 3 % sous Napoléon; elle fut de 2 % en 1870 et de 1/2 % seulement en Mandchourie.

Il résulte de cette diminution de l'effet meurtrier des guerres une augmentation correspondante dans la dépense par homme tué.

En rapportant le coût total d'une guerre au nombre de soldats qu'elle a fait périr, on en déduit que le prix d'une vie humaine s'est élevé, dans la guerre russo-

turque de 1877-1878, à 15,000 dollars ; dans la guerre russo-japonaise, à 2,000 ; dans celle de 1870, enfin, la vie d'un homme tué n'a pas coûté moins de 21,000 dollars.



Le Prix du sang

Dans la guerre russo-japonaise, pour tuer un homme la dépense a été de 1,053 balles et de plus de \$20,000.

Il est probable que ce chiffre sera largement dépassé dans la guerre actuelle, où, malgré les énormes sacrifices de vies humaines, le chiffre de la dépense atteindra certainement un total fantastique.

— 0 —

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront
AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBEILLISSEUR MYRRIAM**



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème. Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

Dépositaire en gros: J. E. Barnabé, Pharmacien-Chimiste, Montréal.

L'IDÉE DE YOUTCHAK

(Conte Serbe)

En Serbie, l'alcool n'est pas le pire ennemi du paysan. Cette race robuste, laborieuse, sait s'en défendre. Et d'âge en âge, de seuil en seuil, s'est transmise cette légende que les anciens répètent volontiers, le soir, aux jeunes gens, à la veillée. La voici dans toute son édifiante simplicité :

Le vieux Youtchak est venu voir son fils Milov, dans la petite ferme qu'il lui a achetée, près de Stragatchina, lorsque Milov s'est marié avec Baniska.

Mais, pour lui faire ce cadeau-là, le brave homme a dû se saigner aux quatre veines. Ce morceau de terre représente le résultat de toute une vie de rude besogne.

Il y a deux ans que Youtchak n'a vu son fils, depuis le beau jour des noces. Les voyages sont compliqués en Serbie et les attelages de boeufs, seuls moyens de transport, ne vont pas vite.

Le vieux, pourtant, est tourmenté de savoir si la récolte est bonne et si Milov a suivi ses conseils.

— Bonjour, petit. C'est moi, ton père, qui ai voulu venir à l'improviste. Les visites préparées ne sont pas cordiales.

Aussi tout est-il bouleversé à la ferme. Baniska se prodigue pour que le père soit bien reçu.

Mais Youtchak reste soucieux. D'un coup d'oeil, il a jugé la maison bien mal

tenue, les récoltes pas rentrées encore, les bestiaux mal soignés.

Baniska a mauvaise mine. Elle n'est plus la jolie fille du jour des épousailles. Ses yeux sont tirés, ses joues sont pâles et sa démarche est hésitante.

Milov lui fait plus de peine encore : son teint est singulièrement enflammé, son nez s'est épaissi, ses mains tremblent en tenant la bêche.

Et le vieux Youtchak, qui connaît la vie, hoche la tête, tristement.

Il songe : Un vice est dans cette maison, et le vice, c'est du malheur.

Le malheur, c'est que Milov boit, que Baniska elle-même s'est mise à boire, et que lorsque les maîtres ont bu, tout va de travers dans la petite ferme, qui n'a qu'eux pour la diriger.

Afin de fêter dignement le père, comme il convient, Milov parle de faire bombance, de déboucher des flacons poudreux.

— Halte-là ! garçon, fait Youtchak, je ne suis ici qu'en camarade. L'eau bien fraîche me plaît mieux, avec deux doigts de vin de Bosnie, si tu veux, pour arroser le fromage de chèvre. Mais, au diable l'alcool ! Je ne veux ni de ton wodka ni de ton genièvre. Ça brûle l'estomac ; c'est du poison.

Milov sourit, Baniska sourit.

Décidément le père vieillit.

N'est-ce pas ridicule de ne pas aller

GRATIS-Embellissez votre Poitrine en 25 jours - GRATIS

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES
ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.**

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les **chairs** se raffermissent et se **tonifient**, la **Poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.



LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de **développer la poitrine**, en même temps que, sous son action se combrent les **creux des épaules**.

Seul produit véritablement sérieux,

GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF,

bienfaisant pour la santé générale.

LE REFORMATEUR EST TRES BON POUR LES PERSONNES MAIGRES ET NERVEUSES.

Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies**, ou qui n'était pas **développée**.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en **restaurant** ou en augmentant la **vitalité**, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la **nervosité**.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

ECHANTILLONS GRATIS

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages avec **échantillons** vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.
et le mercredi soir de 7 à 9 p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 44b Mentana, Montréal

Dépt. 8, Boîte postale 2353.

faire ensemble un petit tour dans les cabarets de Stragatchina, pour saluer les anciens amis! Justement, ce jour-là, ils ont affaire à la ville, des achats, des paiements.

Mais Youtchak s'obstine.

—Le cabaret ne m'intéresse pas. Il y fait trop lourd pour bien respirer. Ne vous gênez en rien pour moi, mes enfants. Allez où vous avez à aller. Nous prendrons chacun notre route.

Or, tandis que Milov et sa femme mettent leurs atours pour la promenade à Stragatchina, le vieux paysan les quitte un moment, sous un prétexte.

Que fait-il ainsi dans l'ombre, longeant les murs pour n'être point vu, cachant quelque chose sous sa veste?

Il va à l'étable, à l'écurie, au poulailler.

Dans l'avoine des chevaux, à grandes rasades, il verse le contenu d'une bouteille.

C'est de l'alcool, de l'eau-de-vie de grains qu'il a deviné être la boisson quotidienne de son fils et, hélas! aussi de la femme de son fils.

Il en répand aussi sur le fourrage que sont en train de manger les vaches, sur la pâtée des pourceaux, sur le grain des volailles.

Il verse, il verse de tous côtés l'eau de feu.

Les bêtes, surprises, le regardent avec méfiance. Mais il n'a pas fini. Dans la soupe du chien, en passant, le fond de la dernière bouteille est versé.

Puis en hâte il rejoint Milov et Baniska, qui l'attendent pour partir et ferment à clef la porte de la ferme où ils pensent que tout ira bien, chaque bête ayant ce qu'il lui faut.

Et lorsque le soir, une fois qu'ils ont eu

pris congé du père, les fermiers reviennent chez eux, quelle n'est pas leur stupeur d'entendre un terrible vacarme dès leur approche. Quelque chose d'anormal se passe. Ce ne sont que hurlements, que beuglements et que galopades derrière la porte.

Hélas! c'est bien un désastre! Le chien de garde se jette sur eux, ne semblant pas les reconnaître. Il a les yeux hors de la tête et l'écume aux babines. La porte d'entrée de l'étable est brisée. Une vache s'est détachée, galope au milieu de la cour, envoyant de tous côtés de terribles coups de corne. Elle a brisé des carreaux, sac-cagé des plantes.

Dans l'écurie, les chevaux de labour, si paisibles d'ordinaire, donnent des ruades effroyables dans leurs stalles, en hennissant.

Trois porcs se sont échappés et se battent, avec des grognements furieux. Il n'est pas jusqu'aux poulets qui, comme fous, courent de tous côtés, se buttant partout, se faisant piétiner par les bestiaux.

Quelle est la cause d'un pareil sabbat?

Milov et Baniska ont toutes les peines du monde à rétablir l'ordre. Cette crise de folie qui a passé parmi toutes les bêtes de la ferme dure de longues heures encore. Les fermiers n'en reviennent pas... Une épidémie s'est-elle déclarée? Un vagabond sorcier a-t-il jeté un sort en passant? Le diable, peut-être?

Ce n'est que le lendemain, au réveil, qu'ils comprennent. Une lettre du père leur arrive, en effet, disant ceci à Milov: "C'est moi qui ai grisé tous les animaux de la ferme avec l'eau-de-vie que tu bois. J'ai voulu te donner une leçon."

De ce jour-là, Milov et sa femme ne s'enivrèrent plus.

— o —

**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Le Spécialiste BEAUMIER

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

The Canadian Advertising LIMITED AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

D'IMMENSES FORTUNES GISENT AU

FOND DES MERS

Le sujet n'est pas inédit; mais on trouve toujours du nouveau à dire sur un chapitre aussi palpitant. Supposez que les océans se vident tout à coup et que leurs lits s'offrent aux convoitises des chercheurs de trésors.

Savez-vous combien de millions ils pourraient y récolter? Plus d'un milliard et 200 millions de dollars! C'est le chiffre fantastique que vient de reconstituer un patient "rat de bibliothèque", après avoir compulsé les annales maritimes de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Hollande.

Dans les eaux européennes gisent des épaves richissimes dont le contenu serait suffisant pour équilibrer, pendant plusieurs années le budget d'une grande puissance!

Telle la frégate espagnole "Duque di Florenzia," qui fit naufrage, il y a trois siècles, dans la baie de Tobermory, en Ecosse.

Ce navire transportait le trésor de guerre de la fameuse Armada, la puissante escadre qui devait conquérir l'Angleterre pour le roi d'Espagne. Or, on sait, par des documents authentiques, que ce trésor, composé de pièces et de lingots d'or et d'argent, valait 152 millions.

Ce chiffre peut être considéré comme un record, et ceux que cite après lui notre érudit statisticien ne le suivent que de fort loin, bien qu'ils représentent encore des sommes... dont je me contenterais!

Citons la "Lutine," frégate anglaise qui sombra en 1709 près de la côte hol-

landaise, à l'entrée du Zuyderzée. Elle transportait 80 millions.

Vient ensuite le "Royal Charter," qui sombra en 1839, au large d'Anglesey, avec les 75 millions de dollars en espèces sonnant qu'il transportait.

Et c'est à peu près la même somme que l'on retrouvera dans les flancs du "Grosvenor", si jamais la science fournit les moyens d'explorer cette épave qui gît à 100 pieds de fond dans les parages du cap de Bonne-Espérance.

Après ces trésors importants, nous tombons à des misères... qui, d'ailleurs, suffiraient à mon ambition. Le "Prince Noir", qui repose depuis un demi-siècle sur le lit de la mer Noire, non loin de Sébastopol, contenait 30 millions.

Un autre chiffre impressionnant nous est fourni par les galions espagnols qui sombrèrent dans la baie de Vigo et qui transportaient à eux tous, si nous en croyons les pièces officielles espagnoles, pour plus de 140 millions en métaux précieux.

A ne parler que des parages du cap Bonne-Espérance, que les premiers navigateurs avaient justement baptisé le cap des Tempêtes, on sait d'une façon absolument certaine que "trente-huit" navires s'y sont perdus corps et biens depuis deux siècles et qu'ils transportaient des cargaisons de métaux précieux représentant un total de plus de 500 millions de dollars!

Dans le nombre se trouvait le "Grosvenor" avec le trésor de 75 millions dont nous parlions plus haut et sept navires dont les trésors se totalisaient par 160 millions.

Il y a de quoi vous faire venir l'eau à la bouche, quand même cette eau serait salée!

Maintenant il faut ajouter à cela le prix énorme de tous les navires naufr-

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

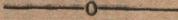
COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
 M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

gés, la valeur de leur ameublement, les bijoux et l'argent des passagers noyés. Le total d'ensemble serait certainement énorme sans compter qu'il s'augmente sans cesse surtout dans des occasions comme celles de la guerre actuelle dans ses combats sur mer.



LES MENDIANTS CHINOIS

S'il arrive qu'un vieillard chinois, homme ou femme, se trouve dans l'incapacité de gagner sa vie parce qu'il est paralytique ou aveugle, etc., ses voisins font une souscription en sa faveur et le produit de la collecte paye les frais de la construction d'une petite maisonnette en bois, assez analogue à une niche à chien et à laquelle sont fixées deux paires de brancards.

C'est là l'hospice ambulante. Il a à peu près 7 pieds de long, 3 de large et 5 de hauteur. On y fait entrer l'indigent qui s'étend sur une couchette et l'on transporte, pendant la nuit, cette manière de chaise à porteur jusque devant une boutique ou une maison riche des environs.

Une fois qu'elle est déposée là, la responsabilité de la nourriture et de l'entretien de l'infirme repose entièrement sur ses nouveaux voisins. Ils se rendent compte si leur hôte inconnu ne manque de rien. On lui apporte sa nourriture à l'heure des repas; on lui change sa paille et s'il a besoin de vêtements, on lui en donne.

Au bout de deux jours, la niche est nettoyée, la paille est renouvelée et, au milieu de la nuit, deux hommes munis de bras solides, vont transporter le malheureux un peu plus loin.

Cette charité forcée, dont la tradition remonte à bien des siècles, tout le monde l'exerce sans murmurer. Et au long des années monotones, tous les deux jours, le mendiant encagé dévore en sommeillant un nouveau ruban de la route. Son voyage ne finira qu'avec sa mort. Quand elle arrive, le pauvre est enterré par les autorités municipales.

Nous disions précédemment que personne, en Chine, ne songeait à protester contre les sollicitations souvent irritantes et tapageuses des mendiants. Vous pourrez avoir une idée de l'apathie chinoise à cet égard par les quelques lignes qui vont suivre, et que nous empruntons à M. John Wyatt.

Les boutiques des bijoutiers et des marchands de soieries sont les plus somptueuses que l'on voit en Chine. Elles n'ont pourtant pas de devantures. Mais quiconque peut y entrer et examiner les marchandises à loisir, personne ne le priera d'acheter quoi que ce soit.

Un jour qu'il entra dans un de ces magasins, M. Wyatt y aperçut "campé" à l'intérieur, un groupe de mendiants vêtus de loques et d'une saleté repoussante. Ils étaient assis sur les nattes, à deux pas de la porte d'entrée, et se conduisaient là comme en pays conquis.

"Sitôt que j'apparus, dit le voyageur, toute cette troupe se leva et vint à moi, poussant des cris, tendant la main ou me montrant les plus horribles plaies.

"J'étais trop au fait des habitudes chinoises pour protester. Pourtant, je demandai au commerçant comment il pouvait tolérer cet état de choses, pourquoi il ne faisait pas expulser ces gêneurs.

"—Ce serait bien pire si j'agissais ainsi, répondit le marchand. Les expulsés viendraient bientôt en nombre avec des ca-

Il y a deux façons de MAIGRIR, l'une dangereuse l'autre inoffensive. Lisez et vous comprendrez

La première vérité à exposer franchement aux personnes affligées d'embonpoint est que cet embonpoint n'est pas seulement une infirmité disgracieuse, mais que c'est une dangereuse maladie qui est la cause initiale de beaucoup d'autres. La seconde vérité est que l'obésité n'est plus désormais un mal incurable et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas en arrêter le développement et ramener le corps à son poids normal. Pour cela que faire ? C'est bien simple, prendre des Tablettes LeRoy. Avant d'aller plus loin nous voulons répondre de suite à l'objection que vous ne manquerez pas de formuler. Pourquoi les Tablettes LeRoy feront-elles ce que n'ont pu faire tels ou tels autres produits ou méthodes que vous avez essayés en vain ? Donnez-nous une minute d'attention et vous comprendrez.

Les produits que vous avez pu employer jusqu'ici faisaient un travail incomplet.



Toutes ces méthodes, que ce soit diète, régime spécial, drogues quelconques, cherchaient et parvenaient, parfois, il faut bien le dire, à faire maigrir de façon passagère, mais elles ne prévoyaient rien pour éviter le retour de la graisse.

Les Tablettes LeRoy ont ce précieux pouvoir de faire disparaître progressivement la graisse nuisible et d'empêcher son retour. Elles remplacent par du sang pur, de la peau fraîche et des muscles élastiques la graisse qui s'en va. Chaque Tablette LeRoy signifie un peu de poids en moins et un peu de force et de santé en plus. Lorsque nous aurons ajouté qu'elles sont à base de produits essentiellement inoffensifs, nous pourrions nous dispenser d'insister, car il n'est pas une personne sensée et raisonnable qui n'ait pas compris en quoi les Tablettes LeRoy diffèrent de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour et qui ne s'explique comment et pourquoi elles produisent des résultats aussi merveilleux et aussi nombreux.

Il faudrait plus que les colonnes de ce journal pour reproduire les lettres témoignant de leur succès. Nous avons fait appel à votre intelligence et à votre bon sens parce que nous comprenons votre hésitation, due à des insuccès répétés. Mais après avoir lu et compris les lignes précédentes, il est impossible que vous n'éprouviez pas le désir de commencer immédiatement l'emploi d'un remède qui, contrairement aux autres, prouve sa supériorité et son efficacité. Ecrivez aujourd'hui même et vous recevrez sur envoi de 4 cents pour frais d'envoi une intéressante brochure dont vous retirerez le meilleur profit.

M. JULES LeROY, Fabricant de Produits Pharmaceutiques, Tiroir Postal 2094, Montreal, Que

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964c NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

552 Mont-Royal Est, Montréal.

marades. Au bout de quelques heures, tous les mendiants du voisinage seraient chez moi et, poussant des clameurs abominables, rendraient absolument impossible la continuation de mes affaires.

“En fait, ce serait une sorte de “sabotage” que je pourrais faire seulement cesser en distribuant de très larges aumônes à la Corporation des Mendiants”.

Dans la république chinoise, tous les mendiants sont, en effet, syndiqués et leur groupement est une des sociétés secrètes les plus puissantes.

— o —

LE GENERAL PAU

M. Miles a publié une biographie du général Pau dans laquelle il retrace notamment la conduite héroïque du sous-lieutenant Pau en 1870. M. Miles cite l'admirable lettre par laquelle le jeune officier apprenait à sa mère et à sa soeur qu'il venait d'être blessé et amputé. Cette lettre, tout le monde la connaît :

Mais j'oublie (écrivait le sous-lieutenant Pau) que je ne vous ai pas encore dit le principal. Je suis blessé, mais, vous le voyez, pas trop dangereusement. C'était le 6 août, au combat de Woerth. J'avais eu jusqu'alors la chance de n'être pas touché au milieu d'une véritable pluie de fer et de plomb, lorsqu'un obus, brisant un arbre près de moi, un éclat de bois m'atteignit à la main droite et me mit deux doigts hors de combat.

Une heure après, je regrettais beaucoup moins la perte des susdits doigts, car une balle bavaroise me fracassait la même main et venait se loger entre les deux os de mon poignet, d'où je la retirai délicatement.

Je reçus alors l'ordre de me rendre à l'ambulance et c'est pendant que je m'y traînais, qu'obligé de passer sous le feu des batteries prussiennes, je reçus un éclat d'obus dans la cuisse droite. Maintenant, inutile de vous dire que cela va très bien; il est vrai qu'il a fallu me faire l'amputation du poignet, mais l'opération a donné les meilleurs résultats...

Ce qu'il ne dit pas, c'est que son courage sur le champ de bataille avait été brillant, c'est aussi qu'à l'ambulance, attendant son tour d'être opéré, il a surpris une conversation entre les médecins: le chloroforme manque; il n'en reste presque plus; il faut le réserver pour les cas les plus graves. Lorsqu'on arrive à lui et qu'on veut l'endormir: “Donnez le chloroforme aux soldats, dit-il simplement. Moi, je m'en passerai.” Et il tendit son bras au chirurgien. L'opération fut rapide, mais cruelle. Pendant qu'on lui sciait le poignet, Gérald, muet, serrait un mouchoir entre ses dents pour être bien sûr de ne pas crier.

— ● —

Un physiologiste allemand, qui s'est dévoué avec une grande patience à compter les cheveux des différentes têtes, pour s'assurer la moyenne du nombre sur une tête humaine, a trouvé qu'en prenant quatre têtes de cheveux de pesanteur égale, le nombre de cheveux, suivant la couleur, était comme suit: Rouges, 90,000; noirs, 103,000; bruns, 109,000; blonds, 140,000.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).
162 St-Denis, Montréal

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mile. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

VOYAGEZ SANS ENNUI!

Vous pouvez vous rendre confortablement à l'Exposition Panama-Pacifique avec une garde-robe complète

Les Valises Garde-Robes, bouts en pignons, sont les plus parfaites et les plus commodes inventées pour l'homme ou la femme. Elles suppriment ces nombreux ennuis que nous éprouvons à paqueter ou à dépaqueter. Aucun vêtement n'est érasé ou froissé. Elles peuvent contenir de grandes toilettes ou habits, Prince Albert, ou les robes les plus élégantes sans la moindre détérioration.

**LA PLUS LEGERE, LA PLUS FORTE ET
LA PLUS COMMODE VALISE
FAITE JUSQU'ICI.**

C'est justement ce que vous avez besoin. Toutes les nécessités ont été pourvues d'avance—il y a une place pour chaque chose.

**VOUS AVEZ CE QUE VOUS DESIREZ EN
UN INSTANT SANS BOULEVERSER
TOUS VOS EFFETS**

Vous ne pouvez pas réellement trouver les moyens de voyager agréablement sans une valise semblable.

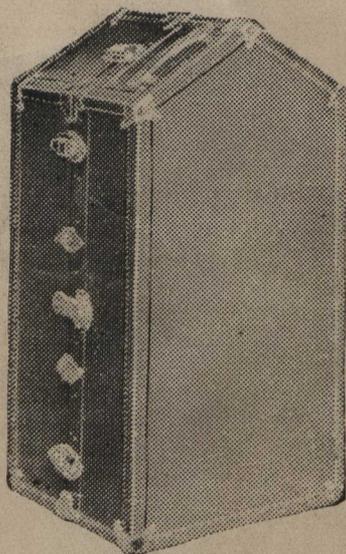
¶ Laissez-nous vous adresser notre superbe catalogue qui vous démontrera tous les avantages qui rendent la valise Brevetée avec bout en pignon si convenable et tant désirée.

Nous avons aussi en magasin une ligne complète de malles et de sacs de voyage, etc.; qualité garantie.

Samontagne Limitée.

— BLOC BALMORAL —

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL. Can.



Succursales :

L'ALLIGATOR,
413 rue Ste-Catherine O.

BAZAR DU VOYAGE,
452 Ste-Catherine, Est.